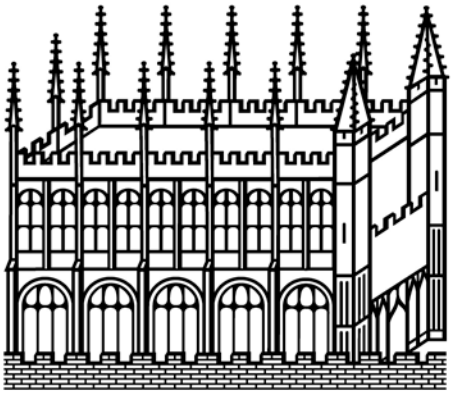


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

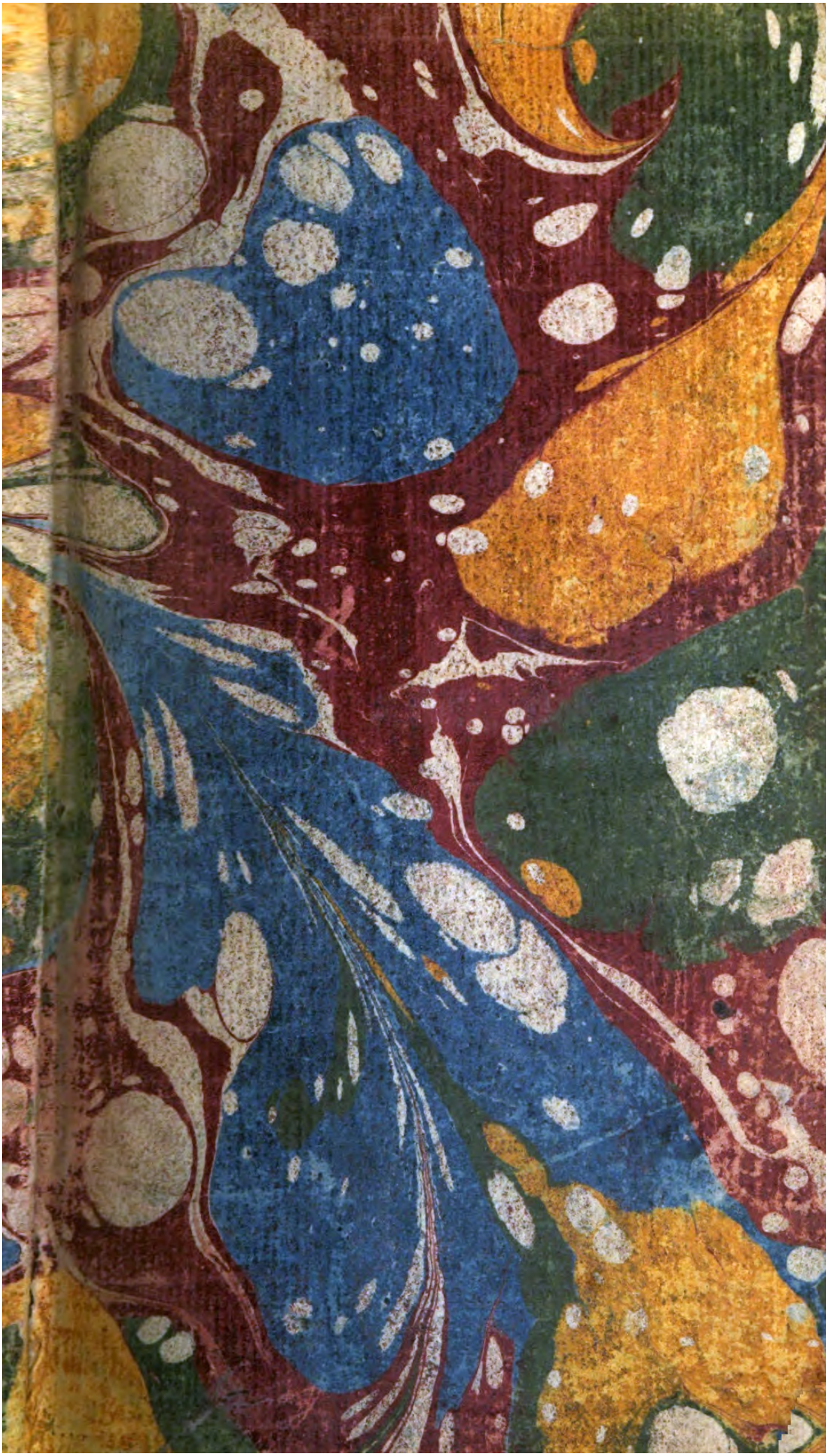
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Vet. Fr. II A. 40



Vet. Fr. II A. 40

HISTOIRE
DE
TAMERLAN.

SECONDE PARTIE.

M. de Chaulieu

HISTOIRE
DE
TAMERLAN,
EMPEREUR DES MOGOLS
ET
CONQUERANT DE L'ASIE.
SECONDE PARTIE.

A PARIS,
Chez HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN,
rue S. Jacques, vis-à-vis les Mathurins,
à Saint Thomas d'Aquin.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 MAR 1961
OF OXFORD
LIBRARY

HISTOIRE
DE
TAMERLAN,
EMPEREUR DES MOGOLS
ET
CONQUERANT DE L'ASIE.

LIVRE CINQUIE'ME.

C'Etoit la coutume de Tamerlan de donner un feſtin ſolemnel aux Grands de ſa Cour & aux principaux chefs de ſon Armée, au retour de quelque célebre expédition, Celle de la An 1394.

Ruſſie étant des plus éclatantes, la magnificence de la fête y fut conforme. On choiſit pour cela Kanigheul, vaſte plaine aux environs de Samarcande. On y traça un Camp diſpoſé ſuivant la régularité & la ſimétrie la plus agréable. L'enceinte qui étoit de plus d'une lieue, fut tapiſſée d'une magnifique tenture de brocard à fleurs d'or & d'argent. Les tentes des particuliers étoient de riches draps de toutes ſortes de couleurs, où l'aſſortiment que l'on avoit obſervé formoit un coup d'œil des plus rians. Outre les eſpaces laiſſés entre chaque tente, il y en avoit de plus grands en forme de rues tirées au cordeau, qui toutes aboutiſſoient au quartier Impérial qui étoit au centre. On avoit bâti un palais de bois pour l'Empereur, où la peinture imitant le naturel, préſentoit aux

yeux les richeſſes & les agrémens de la plus riche architecture. Les piéces en étoient diſpoſées ſuivant le goût & l'uſage des Princes Orientaux. Les dedans étoient revêtus des plus riches étoffes de Perſe & des Indes ; le pavé couvert de velours, de brocard, & de nattes fines, auſſi eſtimées par la fineſſe du travail que les plus riches étoffes. Au fond d'un ſuperbe veſtibule ſoutenu par des colonnes garnies de lames d'or & d'argent, s'élevoit un Trône où l'or mêlé avec les diamans & toutes ſortes de pierreries éblouiſſoient les yeux des Spectateurs. Les pavillons deſtinés aux Princes & aux Emirs, étoient d'une grandeur & d'une richeſſe proportionnées au rang, & diſpoſés par intervalle autour du Palais Impérial.

La cérémonie commença par le

ſon d'une infinité d'inſtrumens. Tous les Grands de la Cour s'étoient rendus dès le lever du Soleil ſous le veſtibule où ils attendoient en ſilence & dans une poſture reſpectueuſe la venue de l'Empereur. Lorſqu'il fût aſſis ſur ſon trône, chacun lui rendit ſes hommages en battant trois fois la terre du front. Les Princes ſes fils commencerent; les Princeſſes moins reſſerrées chez les Mogols que dans les autres Etats Orientaux, ſuivirent. Chacun enfin ſuivant la coutume répandit de la poudre d'or & de diamans ſur la tête de l'Empereur.

On vit enſuite paſſer toutes les dépouilles enlevées aux ennemis pendant la derniere guerre. Outre une quantité innombrable de beſtiaux, il y avoit un grand nombre de captives Circaſſiennes & Géor-

giennes, qui paſſent pour les plus belles perſonnes du monde. Suivoit une longue file de Soldats qui portoient deux à deux ſur des brancarts des ſommes prodigieuſes d'or & d'argent monnoyé, & d'autres des vaſes cizelés qui avoient appartenu aux Empereurs Grecs, & qu'on avoit trouvés dans les tréſors des voleurs Zaporouski, qui les avoient enlevés dans les courſes continuelles qu'ils faiſoient juſqu'à Conſtantinople. On vit enſuite défiler quantité de chariots. Sur les uns étoient les plus belles tentes & les plus riches pavillons enlevés aux Ruſſes: les autres étoient remplis de toutes ſortes de fourures, & des plus riches pelleteries qui font le plus grand objet du commerce de la Ruſſie. Outre les peaux de Vachac ſi eſtimées, on y voyoit de ces belles hermines dont la blan-

cheur éclatante & relevée par des taches plus noires que le Geay ; des Martres Zibelines & des peaux de Renards noirs d'une fineſſe & d'un luſtre exquis.

Après que les yeux ſe furent long-tems repus d'un ſpectacle ſi pompeux, on avertit que le feſtin étoit prêt. La ſalle deſtinée à ce repas étoit des plus vaſtes & ornée de ce que l'Aſie avoit de plus pompeux & de plus brillant. L'eſtrade de l'Empereur placée au fond, étoit couverte de drap d'or, ſur lequel il y avoit quantité de carreaux de velours : de riches ſofas placés de part & d'autre, occupoient les deux longs côtés de la ſalle. Ils devoient ſervir en même tems de table & de ſiége ; la coutume des Orientaux étant de manger aſſis fort bas & les jambes croiſées. Le repas fut ſervi dans des

plats d'or & dans les plus fines porcelaines de la Chine. Les vins de Schiras & de Colchide, gardés dans les bouteilles de criſtal à long col, furent verſés par les Eſclaves Géorgiennes & Circaſſiennes. Les inſtrumens placés au bas de la ſalle, jouoient par intervalle, & accommodoient leurs airs aux diſpoſitions où paroiſſoient les Conviés. Huit jours entiers ſe paſſerent ainſi dans toutes ſortes de divertiſſemens, l'Empereur donnant à ſa Cour toute ſorte de liberté, & ne voulant pas que qui que ce ſoit fût gêné ou chagriné. Il partagea à la fin toutes les dépouilles entre les Princes, les Dames & les Seigneurs de ſa Cour. Tous les Officiers eurent des préſens conformes à leur rang & à leurs ſervices. Ainſi ſe termina cette fête ſuperbe. Mais elle fut ſuivie d'une

cataſtrophe qui plongea la Cour dans le deuil & dans la confuſion.

Tamerlan, ſuivant la coutume permiſe dans la Loi Mahométane, avoit pluſieurs femmes. La Princeſſe Seraï-Mulc-Canum tenoit le premier rang, & portoit le nom d'Impératrice. Elle avoit un fils nommé Omarcheik dont nous avons ſouvent fait mention. C'étoit un Prince d'une figure & d'un caractere tout-à-fait aimables. Il étoit grand, bien fait, brave & plein d'eſprit. Tamerlan le chériſſoit par-deſſus les autres, & le déſignoit pour être ſon ſucceſſeur à l'Empire. Ce Prince avoit une autre femme nommée Begum-Saheb, qui étoit fille du Prince de Catlan. Elle étoit belle & d'une humeur engageante ; mais fourbe, artificieuſe & d'une ambition extrême. Elle avoit un fils nommé Esken-

der qu'elle avoit fait élever dans le Serrail avec tous les ſoins imaginables, & qu'elle ſouhaitoit ardemment de placer ſur le Trône Impérial après la mort de Tamerlan. La perſonne d'Omarcheik ſembloit mettre un obſtacle invincible à ſes prétentions. Cette Reine ambitieuſe travailla ſans relâche à ſa perte.

Les Princeſſes d'Orient reſſerrées dans le Haram, ne penſent guéres à ſe donner de mouvement au-dehors. Toujours gardées à vûe par des Eunuques noirs qui ont le ſecret & la confiance du Maître, elles ſont réduites ou à les gagner pour favoriſer leurs intrigues, ou à ſouffrir de leur part la plus rude gêne, & la plus dure captivité. Begum-Saheb adroite & engageante, trouva aiſément le moyen de gagner Acbouga un des

principaux Eunuques du Serrail. Il étoit vieux, difforme & cruel ; mais avare, intéreſſé & ambitieux. L'eſpérance de ſe voir élevé aux plus grands honneurs & aux premiers poſtes qui tombent aſſez ſouvent dans l'Aſie entre les mains de ſes ſemblables, le fit entrer dans les vûës de la Princeſſe.

Comme ces ſortes d'Eſclaves ſont intriguans, Acbouga ſçut par je ne ſçais quelle voye, que le Prince Omarcheik entretenoit une ſecrette correſpondance avec Elabeddin, ce Roi de Perſe détrôné & fugitif chez Chamanſour. La vérité eſt qu'Omarcheik qui avoit épouſé une Princeſſe de Perſe, touché des malheurs d'Elabeddin, s'étoit engagé ſecrettement à le favoriſer auprès de l'Empereur ſon pere. Ils s'étoient écrit pluſieurs lettres à ce ſujet, & le Roi de Perſe

entretenoit auprès d'Omarcheik un homme de confiance qui ſe tenoit fort caché à la Cour. Ce commerce étoit en ſoi fort innocent, le jeune Prince n'ayant d'autre intention que de procurer quelque adouciſſement aux diſgraces d'un Souverain ſon Allié ; mais Tamerlan étoit ſoupçonneux, & d'une délicateſſe infinie ſur tout ce qui pouvoit intéreſſer ſon autorité.

L'artificieux Eunuque ſentant bien que ſa découverte ne ſuffiſoit pas pour perdre le Prince, corrompit un de ſes Domeſtiques, auquel il perſuada d'accuſer ſon maître de l'avoir voulu employer pour empoiſonner l'Empereur ſon pere. Il eut même aſſez d'adreſſe pour faire introduire quelques poiſons dans une caſſette où le Prince ſerroit ſes bijoux & ſes papiers les plus importans.

La perſonne de l'Emir Oſmin étoit encore un obſtacle conſidérable à l'entrepriſe de la Princeſſe de Catlan. Oſmin étoit un vieillard vénérable, d'une probité connue. Il avoit été Gouverneur du Prince Omarcheik, & avoit toujours témoigné un attachement infini à ſa perſonne. L'Empereur avoit beaucoup de confiance en lui. Il exerçoit à Samarcande la charge de grand Viſir à la place de Hadgi Seiffeddin, qui en étoit pourvû, parce que Tamerlan qui ne pouvoit ſe paſſer de ce fidele Miniſtre, ne vouloit pas qu'il fût éloigné de ſa perſonne. L'attachement de l'Emir Oſmin à la perſonne du Mirza faiſoit tout ſon crime dans l'eſprit de la Princeſſe Begum; mais l'Eunuque Acbouga le haïſſoit particulierement, parce que cet Emir étant Maître des Fi-

nances durant l'abſence de Tamerlan, les adminiſtroit avec œconomie, & ne permettoit pas que les Eunuques du Serrail s'enrichiſſent aux dépens du Tréſor public.

On commença par attaquer le Miniſtre avant que de s'adreſſer au Prince. Comme la Princeſſe avoit une infinité de créatures dans le Haram, on fit entendre à Tamerlan qu'Oſmin avoit fait pendant ſon abſence une grande diſſipation dans les Finances, & que pendant qu'il avoit laiſſé les Dames du Serrail manquer de tout, ſon Palais s'étoit accru en magnificence, & que tout y régorgeoit de richeſſes. L'Empereur ainſi prévenu, voulut qu'Oſmin rendît ſes comptes; ils étoient fort en régle; mais Acbouga avoit trouvé le ſecret de ſouſtraire des quittances de ſommes conſidérables

que l'Emir avoit comptées pour la dépenſe du Serrail. Il ne lui reſta d'autre réponſe pour ſa juſtification que d'en appeller au témoignage des Eunuques, auſquels il avoit remis ces ſommes. Mais les Eunuques étoient gagnés, & Acbouga lui ſoutint devant l'Empereur qu'il n'avoit rien reçu de lui. Tamerlan ſe mit dans une furieuſe colere, & étant là-deſſus entré au Haram, la Sultane Begum ſçut ſi bien l'enflammer, que l'ordre fut donné à l'Eunuque Acbouga d'aller ôter la vie au malheureux Oſmin.

L'Eunuque qui n'attendoit que ce moment, ne perdit point le tems. Il courut au Palais d'Oſmin. Il n'étoit pas encore jour, & tout le monde étoit couché. Acbouga frappa en maître. On lui dit que l'Emir étoit dans ſon Serrail. "Il faut qu'il vien-

„ ne tout à l'heure, dit-il, recevoir „ les ordres de l'Empereur. „ Oſmin averti que l'Eunuque le demandoit, ne douta pas un moment de ſon malheur. Il parut cependant avec fermeté. " Je vois que c'eſt ma tête „ que tu demandes, dit-il fierement à „ ſon ennemi. Je la donne ſans murmure. J'ai déſormais aſſez vêcu ; „ ce qui me fâche ſeulement, c'eſt „ de perdre la vie par des mains „ ſi viles, & pour une cauſe ſi injuſte „. A ces mots il tendit le col que l'Eunuque lui coupa ; & laiſſant le cadavre ſanglant dans la ſalle du Palais, il porta la tête au Haram, ſpectacle agréable pour la Sultane ambitieuſe.

Le Prince Omarcheik apprit avec ſurpriſe & avec douleur la deſtinée de ſon Gouverneur & de ſon ami. Il ne doutoit pas d'où partoit un

coup ſi violent. Il ſe préparoit à en tirer vengeance, lorſqu'il ſe trouva lui-même attaqué perſonnellement d'une maniere qui fit tout appréhender. Tamerlan étant dans ſon cabinet, on lui annonça qu'un domeſtique du Prince Omarcheik lui demandoit une audience particuliere pour une affaire importante. Il y fut admis ſur le champ. C'étoit un jeune Eunuque nommé Tacfar qui étoit Echanſon du Prince. Il ſe jetta en entrant aux piés de l'Empereur, & lui dit, que s'il vouloit lui faire grace de la vie, il lui déclareroit un ſecret des plus importans au ſalut de ſa perſonne. Tamerlan l'aſſura qu'il pouvoit parler hardiment, & qu'il ne lui en arriveroit aucun mal.

" Seigneur, lui dit le perfide Eu-
„ nuque, votre vie eſt en danger, &
„ je ſuis aſſez malheureux pour avoir

été

„ été choiſi, comme l'exécuteur de „ la plus noire trahiſon qui fut ja„ mais „. L'horreur du crime ſembloit lui fermer la bouche & lui couper la parole. L'Empereur l'exhorta à ne lui rien cacher, & à déclarer en détail toute la conſpiration. Le déteſtable Tacfar rompant ſon ſilence artificieux, lui déclara que le Prince Omarcheik l'avoit corrompu par argent pour lui donner du poiſon, dans un feſtin que ce jeune Prince devoit donner le lendemain à l'Empereur & aux principaux Seigneurs au ſujet du jour anniverſaire de ſa naiſſance. Tamerlan fut frappé comme d'un coup de foudre d'une pareille déclaration. Il ſe repréſentoit un fils aimable, brave & dont la conduite avoit été juſqu'alors irréprochable: mais auſſi d'un autre côté faiſant réflexion aux fureurs de

l'ambition qu'il connoiſſoit ſi bien lui-même par expérience, il ſongeoit qu'un jeune Prince plein de feu & de la ſoif de régner, pouvoit bien chercher à s'abréger le chemin du Trône par un parricide. Ces réflexions le rendoient penſif & irréſolu, lorſqu'on lui annonça la venue de ſon Grand Viſir Hadgi Seifeddin. Tamerlan ſortant de ſa réverie, confirma en peu de mots à l'Eunuque le pardon de ſon crime en faveur de ſa déclaration. Il lui ordonna ſous peine des plus griefs ſupplices d'être ſecret, & de ne point faire entendre qu'il eût parlé juſqu'à ce qu'il eût pris ſon parti. L'Eunuque étant ſorti, le Viſir entra. „ J'ai découvert, Sei-
„ gneur, dit-il à l'Empereur, qu'il y
„ a à votre Cour un Perſan inconnu,
„ & qui ſuivant les apparences, trâme
„ quelque choſe d'important. Je l'ai

„ fait épier & ſaiſir. Il eſt aux fers, je
„ viens de l'interroger. Il m'a avoué
„ qu'il étoit envoyé d'Elabeddin Roi
„ de Perſe auprès du Prince Omar-
„ cheik, avec qui effectivement j'ai
„ ſçu qu'il avoit eu pluſieurs confé-
„ rences nocturnes „.

" C'en eſt trop, s'écria l'Empe-
„ reur, le perfide en veut à ma vie &
„ à ma couronne, puiſqu'il entretient
„ des intelligences criminelles avec
„ mes plus cruels ennemis „. A ces mots il déclara au Viſir ce que l'Eunuque venoit de lui découvrir. Seifeddin avoit de la droiture & de la probité ; il eſtimoit le Prince qu'il regardoit comme le digne héritier de la couronne; mais il avoit un zéle infini & un attachement inviolable pour la perſonne de l'Empereur. Il fut frappé d'honneur; mais ſa prudence & ſa diſcrétion le retenoient. Il

repréſenta à l'Empereur que la conduite du Prince ayant juſqu'alors paru hors de ſoupçon, il falloit ſe donner le loiſir de conſidérer toutes choſes avant que de le condamner légerement. Tamerlan paroiſſoit abîmé dans une profonde réverie, partagé tout à la fois entre la tendreſſe paternelle & le reſſentiment d'un parricide. Ayant demeuré long-tems en ſilence, il ordonna enfin au Viſir d'aller interroger l'Envoyé Perſan, & de venir lui en rendre compte au Haram. En même tems il envoya le Capitaine de ſes Gardes arrêter le Prince Omarcheik, & lui ordonna de le garder dans ſon appartement. Il entra enſuite au Haram.

L'infortunée Impératrice Seraï Mulc Canum ne ſçavoit rien de ce qui ſe tramoit contre ſon fils. L'Empereur depuis aſſez long-tems ne la

voyoit plus que par cérémonie. Toute ſa tendreſſe étoit pour la Princeſſe de Catlan. Après une courte viſite à l'Impératrice, où il ne lui dit rien de particulier, il alla s'enfermer dans l'appartement de Begum-Saheb. *Elle* ſçavoit tout ce qui ſe paſſoit; mais perſonne n'entendoit mieux qu'elle à diſſimuler ſes ſentimens. L'Empereur avoit le cœur ſerré, & cherchoit à ſoulager ſes maux en les racontant. Il en fit bientôt part à la Princeſſe qui parut dans une ſurpriſe extrême. L'Eunuque Acbouga fut appellé en tiers de la confidence. Ils feignirent d'abord l'un & l'autre de prendre le parti du Prince; mais ce n'étoit que pour le perdre plus ſûrement.

Ils en étoient-là lorſqu'on vint avertir l'Empereur que le Grand Viſir étoit au Haram, & demandoit

à lui parler. Il y alloit de la vie à tout homme ſans exception d'entrer au Haram ſans un ordre précis du Prince ; mais Seifeddin ne faiſoit en cela qu'exécuter ceux de Tamerlan. On le fit entrer, & l'Empereur lui ordonna de parler, lui faiſant entendre qu'il n'y avoit là perſonne de ſuſpect. " Seigneur, lui dit le Viſir, „ je viens d'interroger le Priſonnier „ Perſan, je n'en ai pu tirer rien au„ tre choſe, ſinon qu'il eſt envoyé du „ Sultan Elabeddin auprès du Prin„ ce Omarcheik pour quelques af„ faires particulieres qui n'ont aucun „ rapport au Gouvernement. En „ vain je l'ai menacé des plus cruels „ tourmens pour lui faire avouer la „ vérité, il a toujours perſiſté dans „ ſes premieres dépoſitions, & je le „ crois effectivement fort innocent „ de toute entrepriſe contre l'Etat.

„ Cela ſuffit, répondit l'Empereur, „ avertiſſez les Emirs de ſe trouver „ demain matin au Conſeil „. Le Viſir ayant fait une profonde révérence, ſe retira. L'Empereur paſſa la nuit dans le Haram, & acheva d'y prendre les plus funeſtes réſolutions.

Les Emirs s'étant rendus au Conſeil de grand matin, l'Empereur y entra habillé de rouge : c'eſt la coutume des Souverains Mogols de ſe revétir de cette couleur, lorſqu'ils veulent condamner quelque Seigneur à mort. " Emirs, leur dit-il, peu s'en „ eſt fallu, qu'un crime déteſtable „ ne m'ait enlevé à l'Empire & pré„ cipité au tombeau. La providen„ ce qui veille au ſalut des Rois, a feu„ le travaillé à ma conſervation. Je „ vis & je regne pour tirer vengean„ ce de la plus horrible perfidie qu'on „ puiſſe imaginer „. Les Emirs conſ-

ternés demeuroient dans un profond ſilence, lorſqu'on vit entrer le Prince Omarcheik chargé de chaînes au milieu d'une troupe de Gardes. „ Le voici, s'écria l'Empereur, „ le voici le traître & le parride, „ qui m'a voulu ravir le Trône & la „ vie „.

Le Prince au travers de tout cet appareil ne faiſoit voir ni abattement ni foibleſſe. On appercevoit ſur ſon front cette fermeté modeſte que laiſſe toujours l'innocence au milieu des plus violentes diſgraces. " Sei- „ gneur, dit-il, en s'adreſſant à l'Em- „ pereur, épargnez un peu plus ceux „ qui ont l'honneur de vous apparte- „ nir de ſi près. Je n'ai pas vécu juſ- „ qu'à-préſent de maniere à mériter „ des titres ſi odieux. La plus grande „ partie de ma vie s'eſt paſſé à com- „ battre ces ennemis avec qui vous „ croyez

„ croyez que je ſuis d'intelligence,
„ & quant à vos jours, ils me ſont ſi
„ ſacrés, que loin de vouloir les abré-
„ ger, je ſouhaiterois pouvoir en
„ augmenter la durée aux dépens des
„ miens propres„. Ce ſont-là des diſ-
cours, reprit l'Empereur, voici
des faits. A ces mots, on produi-
ſit l'Envoyé du Sultan de Perſe.
„ Prince, reprit Tamerlan, connoiſ-
„ ſez-vous cet homme? Quelles liai-
„ ſons ſecrettes avez-vous avec lui?
„ Que veulent dire ces intelligences
„ criminelles que vous entretenez
„ ſecretement avec mon ennemi? Il
„ eſt vrai, Seigneur, répondit Omar-
„ cheik. Il peut y avoir de l'impru-
„ dence & même une apparence de
„ faute à entretenir quelque correſ-
„ pondance avec le Monarque Per-
„ ſan; mais je ſuis ſon Allié, il eſt
„ malheureux; j'attendois le moment

„ favorable pour fléchir votre co-
„ lere, & pour procurer quelque
„ adouciſſement à ſon ſort „.

" Vous avez le cœur tendre, lui
„ répliqua l'Empereur ; voici une
„ preuve ſenſible de la nobleſſe de
„ vos ſentimens. Parlez, (continua-
„ t-il, en s'adreſſant à l'Echanſon
„ Tacfar, qu'on fit entrer en ce mo-
„ ment au milieu du Conſeil) ; ra-
„ contez ici l'ordre & la ſuite de la
„ plus horrible conſpiration „. Le perfide Echanſon fit la même déclaration qu'il avoit faite à l'Empereur dans ſon cabinet. Tout le Conſeil frémit ; le Prince ſeul témoigna plus d'indignation que de colere. " Je
„ reconnois, dit-il, la main d'où
„ partent tous ces coups. On s'eſt
„ fait jour au travers de la perſonne
„ du déplorable Oſmin pour péné-
„ trer plus ſûrement juſqu'à moi, je

„ ſuis une victime depuis long-tems
„ odieuſe ; mais on auroit pû ſe con-
„ tenter de ma vie ſans attenter à
„ mon honneur „.

Le grand Viſir ayant pris la parole, & repréſenté que l'Echanſon pouvoit être un traître & un impoſteur, cet Eunuque inſolent perſiſta ; & pour preuve de la vérité de ſa dépoſition, il ajouta qu'on n'avoit qu'à chercher dans la caſſette du Prince, & qu'on y trouveroit encore des poiſons qui devoient être employés pour ôter la vie à l'Empereur. La caſſette ayant été apportée, on y trouva effectivement pluſieurs ſortes de poiſons que la Sultane Begum avoit eu le ſecret d'y faire gliſſer. On y trouva encore des lettres contrefaites du Sultan Elabeddin, par leſquelles il paroiſſoit des indices d'une conſpiration prête à écla-

ter. Le Prince leva inutilement les mains au Ciel, ſeul témoin de ſon innocence ; l'Empereur ordonna aux Gardes de le remener dans ſon appartement ; & ſon procès lui ayant été fait ſur ces indices, il fut condamné à perdre la tête, ce qui fut exécuté au moment même, malgré les larmes & les gémiſſemens des Emirs qui ne purent jamais fléchir le courroux de l'Empereur.

Il ſeroit inutile de m'arrêter ici à décrire la fureur & le déſeſpoir de l'Impératrice, lorſqu'elle apprit cette funeſte cataſtrophe. Tout le Serrail & toute la Cour étoient dans une confuſion inexprimable. La ſeule Sultane Begum, & ſon confident Acbouga triomphoient en ſecret ; mais le Ciel ne permit pas qu'ils jouiſſent plus long-tems du fruit de leurs forfaits. La Princeſſe de Ca-

tlan appréhendant que l'Echanſon du Prince ne vînt à les trahir, donna ordre à Acbouga de les en défaire ſécretement. Celui-ci y employa le poiſon ; il ne fut pas aſſez violent pour ôter tout d'un coup la vie à l'Echanſon, qui ſe ſentant défaillir, ne douta pas un moment que ce ne fût la récompenſe dont la vindicative Sultane payoit le crime qu'il venoit de commettre en ſa faveur. Il réſolut de ne pas quitter la vie avant que de lui faire porter une partie de la peine qui étoit dûe à ſes perfidies. Il dreſſa un mémoire qu'il cacheta, & qu'il fit porter au Grand Viſir pour être remis à l'Empereur. Celui-ci l'ayant décacheté en tremblant, y vit avec l'innocence de ſon fils, toutes les horreurs de la trahiſon de la Sultane & de ſon infâme confident. Il ſe leva furieux, & étant entré au

Haram avec le Grand Viſir, il fit venir en ſa préſence la Sultane & Acbouga. Il leur fit lire le mémoire de l'Echanſon, à quoi ils n'eurent rien à répliquer. On arracha ſur le champ l'Eunuque de ſa préſence; on l'écorcha vif, & on coupa ſon corps en piéces. La Sultane fut attachée à un pieu & brûlée vive en préſence de toutes les femmes & de tous les Officiers du Serrail : vengeance juſte, mais qui ne rendoit pas la vie au Prince innocent que ſon malheureux pere avoit immolé.

Tant de malheurs domeſtiques avoient jetté l'Empereur dans l'abattement. Des nouvelles qu'il reçut de Perſe l'en retirerent bientôt. Nous avons dit ci-deſſus que le Roi de Perſe Sultan Elabeddin pouſſé par les conquêtes de Tamerlan, s'étoit réfugié auprès de ſon couſin Sul-

tan Chahmanſour qui faiſoit ſon ſéjour à Eſtacar, qui eſt l'ancienne Perſepolis, autrefois Capitale de toute la Perſe. Chahmanſour avoit d'abord bien reçu ſon parent fugitif, & l'avoit fait vivre pendant quelque tems à ſa Cour d'une maniere conforme à ſon rang. Mais c'étoit l'ordinaire des Princes de la Maiſon de Muzaffer d'avoir peu de tendreſſe & peu d'humanité. Chahmanſour abuſa bientôt de la confiance que ſon couſin avoit priſe en lui. Au lieu de prendre ſa défenſe, il ne penſa qu'à profiter de ſa dépouille. À peine Tamerlan eut-il quitté la Perſe pour ſe retirer dans ſes Etats, que Chahmanſour ayant fait prendre le Sultan Elabeddin, le fit mettre aux fers, & lui fit crever les yeux pour lui ôter toute eſpérance de remonter ſur le Trône. Il le confina enſuite

dans une fortereſſe; & profitant de la guerre de Ruſſie, qui occupoit Tamerlan, il reprit preſque toutes les Places que les Mogols avoient conquiſes dans la Perſe, entr'autres celles de Schiraz & d'Iſpahan, qui n'ayant point été fortifiées, étoient toujours au premier occupant.

Ces nouvelles, & ſur-tout celles du cruel traitement fait à Elabeddin, déterminerent Tamerlan à paſſer encore une fois dans la Perſe, & à la ſubjuguer ſans retour. Son armée fut bientôt prête; il rentra dans la
An 1394. Perſe au mois d'Avril 1394. Il alla d'abord aſſiéger l'importante Place de Calaaſefid une des plus fortes Citadelles de l'Aſie. Elle étoit ſituée ſur le ſommet d'une montagne fort eſcarpée, où l'on ne pouvoit monter que par un petit chemin gliſſant & difficile. Sur le ſommet de cette

montagne il y a une belle plaine égale & unie par tout, qui a environ une lieuë de longueur & autant de largeur. Cette petite plaine eſt arroſée par-tout de ruiſſeaux & de fontaines qui rendent la terre fertile. On y voit quantité d'arbres fruitiers, des terres cultivées, & de petits bocages remplis de gibier & d'oiſeaux. L'agrément de ce lieu avoit invité les Princes de la Maiſon de Muzaffer à y bâtir quelques maiſons de plaiſance ; mais on avoit encore mieux profité de la force de ſa ſituation pour y conſtruire une Citadelle, qui paſſoit dans la Perſe pour imprenable ; parce qu'on ne croyoit pas que l'on pût conduire une machine balliſtique juſqu'au ſommet de cette montagne, & que le roc trop dur ne pouvoit être entamé par le fer. D'ailleurs le chemin qui conduiſoit

au ſommet étoit ſi étroit, que cent perſonnes pouvoient y en arrêter cent mille. C'étoit dans cette Citadelle que Chahmanſour avoit confiné le Sultan Elabeddin ſous la garde d'un Gouverneur nommé Sadet.

Tamerlan conſidéra quelque tems la forte ſituation de cette place. Il étoit accoutumé à ne trouver rien d'impoſſible. Il ordonna à ſon Armée d'environner & d'eſcalader le roc ſur lequel Calaaſefid étoit ſituée, & au premier ſignal chacun monta de ſon côté, ſans s'embarraſſer des fléches qu'on décochoit du haut de la montagne, ni des pierres énormes qu'on détachoit,& qu'on faiſoit rouler du haut en bas. La nuit étant ſurvenue pendant les efforts que faiſoient les Soldats pour monter toujours plus haut, chacun demeu-

ra dans le lieu où il ſe trouva. Le lendemain matin les trompettes & les tambours donnerent le ſignal de recommencer l'attaque. Pluſieurs prirent le pic en main, & briſerent le rocher. Un Emir nommé Caramed ayant par hazard découvert un paſſage que faiſoit l'ouverture d'un rocher, s'y gliſſa avec ſa brigade, & étant parvenu juſqu'au ſommet, il engagea le combat avec un corps-de-garde Perſan qui fut effrayé de voir ſortir ces Tartares comme du centre de la terre. Caramed arbora la queue de cheval ſur la montagne; ce qui ayant été apperçu par les troupes Tartares, elles en furent ſi animées, que redoublant leurs efforts, elles ſe trouverent en peu de tems maîtreſſes du ſommet. Elles pouſſerent leur pointe, & s'étant raſſemblées autour de la Fortereſſe, elles y entrerent, & firent d'abord

main-baſſe ſur toute la garniſon. Le Gouverneur Sadet fut pris & mis à mort. Le Sultan Elabeddin que Chahmanſour avoit fait aveugler, & qu'il faiſoit garder dans cette Citadelle, fut amené à Tamerlan. Il le reçut bien, lui fit préſent d'une veſte, & d'une ceinture de pierreries, & lui promit de le venger de la cruauté de celui qui l'avoit réduit dans un ſi déplorable état.

Cependant il eut avis que Chahmanſour aſſembloit ſon armée aux environs de Schiraz. Il partagea la ſienne en deux corps; il retint le commandement du premier pour lui, & mit l'autre ſous la conduite du Mirza Mehemet Sultan. Les Mirzas Pir Mehemet-Gehanghir & Charoc commandoient les avant-gardes de chaque corps. Il détacha un corps de coureurs ſous la conduite de l'Emir Behram. L'armée

ſe mit en marche ſur deux colonnes, précédée par le détachement des coureurs ; ceux-ci firent bientôt quelques priſonniers Perſans, par qui l'on apprit que l'armée de Chahmanſour étoit proche. Elle parut en effet le lendemain rangée dans un fort bel ordre. La Cavalerie étoit armée de jaques de mailles, & de corſelets de velours maillés de fer. Leurs caſques étoient ombragés de pannaches, leurs chevaux couverts d'un caparaçon de groſſes ſoyes, & leurs Enſeignes déployées. Les deux armées ſe rencontrerent en un lieu nommé Patila, à deux journées de Schiraz. Si-tôt que Chahmanſour eut vû la diſpoſition de l'armée Tartare, il partagea pareillement la ſienne en deux corps, chacun couvert par une avant-garde. Les deux armées reſterent une journée entiere

à la vûe l'une de l'autre, chacune attendant que l'ennemi commençât l'attaque. Enfin Chahmanſour s'y détermina le premier. Un vendredi à l'heure de la priere des Muſulmans, il s'avança à la tête d'un corps de cinquante mille hommes, & vint fondre ſur l'avant-garde Tartare. Son attaque fut ſi vive & ſi bruſque, qu'il bouleverſa toute cette avant-garde; & l'ayant pénétrée, il alla occuper une hauteur qui dominoit ſur l'armée Tartare. Maître de ce poſte avantageux, il y prit un moment haleine avec ſes troupes, & revint comme un Lion tomber ſur le corps de bataille, au milieu duquel étoit Tamerlan donnant ſes ordres pour arrêter les progrès du Monarque Perſan.

Chahmanſour voyant un ſi beau commencement, chargea vigoureuſement le corps de bataille qu'il en-

tama. Il pénétra juſqu'à Tamerlan : celui-ci le voyant venir droit à lui, voulut prendre ſa lance pour l'arrêter ; mais il ne la trouva plus, ſon Ecuyer qui l'avoit en garde, avoit été ſi rudement pouſſé, qu'il avoit été réduit à fuir pour ſauver ſa vie. Le Monarque Tartare ne voyoit plus même autour de lui qu'environ quinze perſonnes, tout le reſte ou étoit diſſipé ou combattoit ailleurs. Il attendit cependant Chahmanſour avec fermeté. Celui-ci s'avançant le cimeterre haut, en déchargea un peſant coup ſur le caſque de l'Empereur. Le cimeterre ne fit que gliſſer le long des armes, ſans lui faire aucun mal. Un Emir qui ſe trouva proche de l'Empereur, voyant que Chahmanſour alloit redoubler, mit promptement ſon bouclier ſur la tête de l'Empereur, & lui ſauva la vie

qu'il étoit ſur le point de perdre. Pluſieurs Tartares étant accourus au bruit du danger de l'Empereur, ſe rallierent auprès de ſa perſonne, & obligerent le Monarque Perſan à tourner ſes armes d'un autre côté. Jamais Tamerlan ne courut un ſi grand danger.

Son armée combattoit ailleurs avec plus de ſuccès. Le Mirza Mehemet Sultan qui avoit attaqué l'aîle droite de l'armée de Perſe, la pouſſa ſi fierement qu'elle plia; le Mirza Pir Mehemet-Geanghir en avoit fait autant à l'aîle gauche. Chahmanſour avoit été malheureux par tout où il ne s'étoit pas trouvé, & heureux contre le ſeul Tamerlan; au lieu qu'il ſembloit que le malheur & le danger ſe fuſſent attachés en cette journée à la perſonne de Tamerlan ſeul. Le plus brillant exploit de cette

te bataille fut fait par le Mirza Charroc dernier des fils de l'Empereur, jeune Prince qui avoit à peine atteint ſa dix-huitiéme année. Il rencontra Chahmanſour, qui après avoir été repouſſé du corps de bataille, s'étoit attaché à un gros d'Infanterie qu'il avoit mis en déſordre. Le jeune Prince courut à lui, & lui lança une javeline qui ne fit que lui effleurer l'épaule. Chahmanſourd paſſoit outre, ſemblant mépriſer la jeuneſſe de ſon ennemi; mais le Mirza ayant tiré ſon cimeterre, s'avance fierement au-devant du Monarque Perſan. Celui-ci voyant qu'il y alloit de la vie, ſe mit en défenſe: il ſe fit-là un combat particulier qui dura près d'un demi-quart d'heure. Ces deux vaillans Princes ſe donnoient des coups peſans qui leur tirerent le ſang par diverſes bleſſures. Enfin

le Prince Tartare ayant coupé d'un revers les courroyes du caſque de ſon ennemi, & lui ayant fait une grande bleſſure à la gorge, celui-ci chancella, & le Mirza l'ayant abattu à ſes pieds, lui coupa la tête, qu'il alla porter toute ſanglante à l'Empereur ſon pere. "Seigneur, (lui dit-il, en la jettant à ſes pieds) „ puiſſent les têtes de vos ennemis „ être foulées à vos pieds comme „ celle de l'orgueilleux Manſour.„ La nouvelle de cette défaite s'étant répandue dans les deux Armées, celle des Perſes, qui juſques-là avoit combattu vaillamment, lâcha pié, & fut entierement rompue par les Tartares.

Le fruit de cette importante victoire, fut la réduction entiere de la Perſe. Schiras, Iſpaham & Eſtacar ſe hâterent d'implorer la clémence

du Vainqueur. Tous les Princes de la Maiſon de Muzaffer, qui ſurvécurent à la journée de Patila, vinrent rendre leurs hommages à l'Empereur. Tout le peuple Perſan, qui depuis plus d'un ſiécle étoit la victime de l'ambition de ces Princes qui ſe faiſoient des guerres continuelles, & qui tenoit tout le pays dans l'oppreſſion; tous les Perſans, dis-je, irrités demanderent que ces Princes fuſſent exterminés: peut-être furent-ils pouſſés ſous main à faire cette demande. Tamerlan qui avoit formé le deſſein de réunir cette puiſſante Monarchie à ſa domination, & de la donner à gouverner à des Princes de ſa Maiſon, étoit bien-aiſe de n'y laiſſer aucun prétendant à la Couronne. Il les fit donc tous maſſacrer ſous prétexte des cruautés qu'ils exerçoient depuis long-tems

dans l'Etat. Et en effet, pour ôter aux peuples l'occaſion & l'envie de ſe ſoulever, il donna au Mirza Mirancha l'inveſtiture de tout le pays d'Iran. Ce pays comprenoit les Royaumes d'Azerbijane ou des Médes, de Rey, de Derbent, de Chirvan, de Ghilan, avec leurs dépendances & pays adjacens juſqu'à la Romanie ſur les frontieres du pays des Ottomans. Pour lui il tourna ſes vûes du côté de la Méſopotamie, & entreprit d'aller inveſtir Bagdad.

Cette Ville a paſſé long-tems pour être la fameuſe Babylone. Elle en eſt cependant éloignée de quinze lieues; Babylone étoit ſur l'Euphrate, & Bagdad eſt ſur le Tigre. Elle fut bâtie ſur les ruines de l'ancienne Seleucie, par Abouſafer Almanſor ſecond Calife de la Maiſon des Abbaſides, l'an de grace 757.

Elle avoit été pendant près de cinq cens ans le Siége des Califes, qui avoient pris plaiſir à l'orner & à la fortifier, juſqu'à l'an 1256. qu'elle fut priſe par Houlacou Can, petit-fils de Genghiſcan qui tua le dernier des Califes Abbaſides nommé Muſtaſem Billah, & extirpa le Califat qui avoit duré ſix cens ans. Bagdad avoit depuis ce tems-là demeuré entre les mains des Mogols; & Ahmed Gelaïr qui en étoit Souverain, étoit un des deſcendans d'Houlacou; mais il étoit de la faction du Bélier noir; & d'ailleurs Tamerlan qui marchoit à grands pas à la Monarchie univerſelle de l'Aſie, n'avoit d'autre attention qu'à ce qui pouvoit l'y faire parvenir.

Son deſſein étoit de ſurprendre le Sultan de Bagdad dans la Capitale qu'il ſçavoit n'être point forti-

fiée ; il laiſſa donc en arriere les gros bagages, & tout ce qui pouvoit arrêter ſa marche ; il prit ſa route par le Couheſtan. Il rencontra Cara Mehemet Prince des Turcomans, dont nous avons déja fait mention. L'Empereur couroit lui-même devant ſon Armée à la tête de cinq cens chevaux. Il attaqua le Turcoman, & le mit en fuite. Il fallut franchir des montagnes très-difficiles. Cependant il fit toujours une grande diligence, & arriva enfin à Ibrahim Lic, lieu fameux par la dévotion Muſulmane, éloigné de Bagdad d'environ vingt-ſept lieues.

C'eſt encore la coutume dans la Méſopotamie & en beaucoup d'autres lieux du Levant, de ſe ſervir de pigeons en guiſe de couriers, pour ſe donner mutuellement avis de ce qu'on a envie ou intérêt de ſçavoir.

Pour cet effet, on fait nicher ces pigeons dans la Ville où on veut qu'ils retournent, & on les tranſporte dans le lieu d'où ils doivent partir. On leur attache des lettres ſous les aîles, & on les lâche enſuite. Ces animaux ne manquent jamais de reprendre leur vol à leur ancien colombier. Dès qu'ils arrivent, on les viſite, & par leur moyen on ſçait en très-peu de tems des nouvelles d'un pays fort éloigné. Tamerlan qui n'ignoroit pas cet uſage, demanda aux habitans de Lic, s'ils n'avoient point uſé de ce moyen pour donner avis aux habitans de Bagdad de l'arrivée de ſon Armée. Ils n'oſerent le nier. Auſſitôt il fit venir un autre pigeon, & il fit écrire par les mêmes perſonnes, que la pouſſiere qu'on avoit apperçûe de loin avoit été cauſée par des Cavaliers Turcomans qui

fuyoient les Tartares. On lia la lettre à l'ordinaire ſous l'aîle du pigeon qui ne manqua pas de prendre ſon vol du côté de Bagdad, où il ſe rendit à ſon colombier. On porta auſſitôt la lettre au Sultan Ahmed, dont l'eſprit inquiété par le premier avis, ſe tranquiliſa un peu par le ſecond. Cependant, appréhendant la ſurpriſe, il fit paſſer de l'autre côté du Tigre ſes meubles & ſes effets les plus précieux.

Tamerlan arriva à la vûe de Bagdad le dixiéme d'Octobre. Le Sultan Ahmed, que le premier avis tenoit toujours alerte, en étoit déja parti; & après avoir paſſé le Tigre, il en avoit fait rompre le pont, briſer & couler bas tous les bateaux. Les Tartares entrerent ſans réſiſtance dans Bagdad, & ne s'embarraſſant ni de pont ni de bateaux, ſe jetterent

jetterent à la nage dans le Tigre, un des plus rapides fleuves du monde. Ils le traverſerent avec l'étonnement incroyable des Habitans qui n'avoient jamais rien vû de pareil. Un Emir ayant trouvé la Galiote royale du Sultan, l'amena, & Tamerlan s'en ſervit pour ſe rendre de l'autre côté du Tigre. Les Tartares qui avoient paſſé ce fleuve, ſe mirent à la pourſuite du Sultan Ahmed. L'Empereur le ſuivit lui-même pendant près d'une journée. Cependant vaincu par les inſtances de ſes Généraux qui lui promirent de lui amener le Sultan mort ou vif, il retourna à Bagdad prendre un peu de repos. Pendant qu'il logeoit dans le Palais des Califes, & qu'il faiſoit ramaſſer par ſes Officiers tous les tréſors d'une Ville ſi opulente, les Emirs marchoient jour & nuit. Ils arriverent

enfin au bord de l'Eufrate, que le SultanAhmed venoit de paſſer après en avoir rompu le pont, & coulé à fond les bateaux. Il avoit pris le chemin de Damas par la route de Kerbela, plaine fameuſe par la mort de l'Iman Huſſein petit-fils de l'impoſteur Mahomet, qui y fut maſſacré par Yeſide fils de Maavia, premier Calife de la Maiſon des Ommiades.

Les Emirs arrivés ſur le bord de l'Eufrate, délibérerent s'ils le paſſeroient à la nage, comme ils avoient fait le Tigre. La plûpart furent d'avis de cotoyer le fleuve juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé un endroit propre à faire paſſer les troupes ſans riſque. Ce retardement fut le ſalut du Sultan. Les Tartares ayant perdu quelque tems à trouver des barques, il eut le loiſir de mettre ſa perſonne à couvert. Cependant ceux-ci firent

tant de diligence, qu'ils atteignirent tout ſon bagage, & s'emparerent de ſes meubles, de ſes tentes, de ſes pavillons, & de ſon argent.

Pendant que la plûpart des Cavaliers du détachement dont les chevaux étoient outrés d'une ſi longue courſe, ſe tiennent à la garde du bagage, quarante-cinq Emirs, preſque tous Officiers Généraux bien montés, continuent à pourſuivre le Sultan qui ne pouvoit pas être fort éloigné. En effet, ils le joignirent dans la plaine de Kerbela. Il avoit avec lui près de deux mille Cavaliers. Cent d'entr'eux voyant les Tartares accourir, tournerent bride & fondirent ſur eux l'épée à la main, tandis que le gros pourſuivoit ſa route. Les Emirs furent obligés de ſe défendre ; mais les Cavaliers du Sultan ayant fait une eſcarmou-

che, coururent au galop rejoindre le gros. Ils firent cette manœuvre quatre ou cinq fois à divers intervalles ; ce qui donnoit toujours le loiſir au Sultan de gagner de l'avance, juſqu'à ce qu'enfin il ſe mit tout-à-fait à couvert de leur pourſuite.

Un Emir Tartare fit dans cette occaſion une action de généroſité peu commune, & qui mérite d'être tranſmiſe à la poſtérité. La chaleur étoit exceſſive, & la plaine de Kerbela fort ſeche. Deux Emirs cruellement fatigués de la ſoif, avoient envoyé leurs gens pour tâcher de leur trouver de l'eau. Ils y employerent beaucoup de tems, & ne trouverent que deux petits vaſes d'eau qu'ils apporterent. Aïbadge Aglen, l'un des deux Emirs, en but un ſans pour cela ſe ſentir déſaltéré. Il dit à l'au-

tre Emir nommé Gelal Hamid : " Je
„ ſuis sûr de mourir de ſoif, à moins
„ que par un excès de généroſité, tu
„ ne me donnes cet autre pot qui eſt
„ pour toi. „ Celui-ci ayant réfléchi un moment lui, répliqua. " Je ſçais
„ qu'en vous cédant cette eau, ma
„ vie eſt en danger ; mais je la ſacri-
„ fie volontiers pour ſauver la vôtre,
„ à condition que vous raconterez
„ cette action aux gens de ma Hor-
„ de, & que vous en informerez
„ l'Empereur, afin que la renom-
„ mée d'une action ſi charitable con-
„ ſerve le ſouvenir de mon nom à
„ la poſtérité. „ L'Emir n'eut pas de peine à y conſentir. Il vuida le vaſe, & ſe trouva entiérement ſoulagé. Gelal Hamid ne mourut pas. Il eut le tems de retrouver l'Eufrate où il ſe déſaltéra. Cette action fut fort louée à la Cour de Tamerlan qui

donna de grandes récompenſes à Gelal dont le nom devint encore plus célébre parmi les Tartares.

Tamerlan demeura pendant trois mois à Bagdad occupé à recueillir les dépouilles du Sultan fugitif, & à recevoir les hommages des petits Souverains des environs. Ses Généraux répandus dans le Diarbekir, ſoumettoient les Villes ſituées ſur l'Eufrate & ſur le Tigre, à l'exception de la forte place de Merdin, qui ſe ſoutint malgré l'effort des armes Tartares. Elle auroit cependant ſubi la deſtinée des autres Villes de la Méſopotamie ſans la réſolution ſubite que prit l'Empereur de repaſſer dans la Géorgie & dans la Colchide.

Nous avons vu dans la premiere expédition de l'Empereur Tartare en Cholcide, que tous ces pays & les

divers Royaumes qu'il renferme, avoient ſubi la Loi que Tamerlan avoit voulu lui impoſer. Il avoit rendu le Royaume de Géorgie à Malek Hippocrate Prince de Téflis, qui par une lâche complaiſance pour le Souverain Tartare, avoit abjuré la Religion Chrétienne, & avoit fait entiérement profeſſion du Mahométiſme. Autant que ce changement avoit été agréable aux Tartares, autant avoit-il déplu aux Géorgiens ſes ſujets, aſſez mauvais Chrétiens pour la pratique, mais ennemis jurés du Mahométiſme. Ils conçurent dès ce moment pour lui un mépris & une haine qui occaſionnerent de ſanglantes révolutions dans tout cet état.

Malek qui étoit déja ſur l'âge, avoit épouſé depuis quelques années

une jeune Princeſſe, qui étoit fille du Roi des Immirettes, & nommée Pariſatis. Elle étoit belle, comme le ſont preſque toutes les Géorgiennes. Malek en étoit idolâtre; mais la diſproportion d'âge avoit inſpiré beaucoup d'averſion à la jeune Princeſſe pour le vieux Roi ſon époux. Il y avoit depuis quelque tems à la Cour de Géorgie un jeune Prince nommé Janibec; il étoit fils du Roi de Guriel à qui le Roi de Mingrelie avoit ôté les Etats. Après lui avoir fait crever les yeux, il l'avoit enfermé dans une Citadelle où il le retenoit priſonnier. Son fils avoit eu aſſez de bonheur pour ſe ſouſtraire au pouvoir du Roi de Mingrelie. Il étoit venu implorer le ſecours & la protection du Roi de Géorgie qui vivoit depuis long-tems en mauvaiſe

intelligence avec le Mingrelien.

Janibec étoit bienfait & malheureux. La jeune Pariſatis crut d'abord ne ſentir pour lui que de la compaſſion, mais il ſe trouva bien-tôt que c'étoit l'amour le plus violent. Le Prince de Guriel ne fut pas longtems à s'en appercevoir ; il en profita pour ſes intérêts. Malek pouſſé par ſa femme, déclara la guerre au Roi de Migrelie, & donna le commandement des Troupes à Janibec. Ce jeune Prince battit le Mingrelien, & l'obligea à lui rendre ſon pere & ſon état de Guriel, dont il fut couronné Roi. L'aveuglement rendoit ſon pere incapable de gouverner. Janibec peu ſenſible à ces bienfaits, ne les reconnut que par l'outrage le plus ſanglant. Il enleva la femme de Malek, & fit ſoulever

toute la Géorgie contre le Souverain, devenu odieux pour ſon changement de Religion.

Malek au déſeſpoir, s'adreſſa au Roy des Immirettes ſon beau-pere. Celui-ci n'approuva point ſon Apoſtaſie; mais il approuva encore moins la conduite de ſa fille. Il ſe mit à la tête d'une Armée, & vint avec le Roi de Géorgie fondre ſur les Etats du nouveau Roi de Guriel, & le pouſſa ſi vertement, qu'il l'obligea de ſe ſauver avec ſa femme dans les Etats du Roi de Mingrelie, la néceſſité lui faiſant oublier que ce Prince avoit été ſon plus cruel ennemi. Ce Roi, qui s'appelloit George, le reçut aſſez bien; & dans le deſſein de profiter de l'occaſion pour ſe venger du Roi de Géorgie ſon ennemi, il fit eſpérer à

Janibec d'embraſſer ſes intérêts.

Le Roi de Mingrelie avoit une fille nommée Ariane ; il fit ſecrettement propoſer au Prince de Guriel de l'épouſer. Pariſatis étoit un obſtacle ; elle n'abandonnoit point Janibec, dont même elle avoit un fils. Celui-ci preſſé par le Roi de Mingrelie, dont ſes intérêts dépendoient entiérement, feignit de remords, & fit entendre à la Reine de Géorgie que ſa conſcience ne lui permettoit pas de retenir la femme d'autrui, & de continuer un commerce qui cauſoit un ſcandale public dans une Cour qu'il avoit tant d'intérêt de ménager. Pariſatis ſçavoit diſſimuler. Elle fit ſemblant d'approuver les raiſons du Prince de Guriel, & fit tous les préparatifs pour s'en retourner en Géorgie. Les

nôces ſe firent ſans obſtacle. Mais avant que de partir, la cruelle Reine aſſaſſina de ſa main le Prince de Guriel & ſa nouvelle épouſe pendant la nuit. Elle y joignit le fils qu'elle avoit eu de Janibec ; & après avoir donné à la Colchide le tragique ſpectacle d'une nouvelle Médée, elle trouva le moyen de s'enfuir dans ſes Etats. Elle y fut reçûe avec empreſſement en qualité d'ennemie irréconciliable de ſon époux. Cependant la guerre ne laiſſa pas de s'allumer entre les quatre Etats de la Colchide.

George Roi de Mingrelie, avec le Prince des Abcas, ſe mit en campagne contre le Roi des Immirettes, & ſon gendre Malek Roi de Géorgie. Ils ſe rencontrerent près de la riviere du Cor ou du Cyrus. Il y

eut une ſanglante bataille où le Mingrelien fut vaincu. Malek voulut profiter de cette victoire, pour rentrer dans ſes Etats. Il ne doutoit pas qu'il n'en vînt aiſément à bout, n'ayant à combattre que contre une femme que le remords de ſes crimes devoit troubler : mais Pariſatis avoit plus de fermeté qu'il ne s'imaginoit. Prête à ſe voir ſur les bras ſon pere & ſon mari, elle fit aſſembler les Etats du Royaume. Le Clergé y tenoit le premier rang. Le chef de la Religion s'appelle le Catholicos, & ſon autorité y eſt ſouverainement reſpectée. Les Etats s'aſſemblerent à Teflis Capitale de la Géorgie. Le Catholicos ouvrit la ſéance par un diſcours fort patétique. Il invectiva de toutes ſes forces contre l'Apoſtaſie du Roi Ma-

lek, & déclara que tous les Géorgiens étoient libres du ſerment qu'on lui avoit fait. Son diſcours fut reçu avec applaudiſſement. Tout avoit déja été concerté entre le Catholicos & la Reine. Les Etats la prierent de ſe charger du Gouvernement. Elle fit plus, elle ſe mit à la tête des Armées, faiſant porter un Etendart où elle avoit fait écrire en lettres d'or, *Pour la Foi & pour la Religion.*

Il y eut un empreſſement incroyable des peuples furieux contre le Mahométiſme, pour groſſir cette Armée. Les deux Rois s'étant avancés du côté de Teflis, cette Reine guerriere ſortit avec ſon Armée au-devant d'eux. La bataille ſe donna dans la plaine à la vûe de Teflis. Les deux Rois y furent battus ſans

eſpoir de ſe rélever. Le Mingrelien retourna chez lui, & Malek à peine échappé ne crut point trouver de meilleure reſſource que d'aller implorer la protection de Tamerlan à qui il avoit ſacrifié ſa Religion ; ce qui avoit occaſionné tous ſes malheurs. Tamerlan le reçut comme un ami & un illuſtre perſécuté. Sa haine toujours violente contre la Religion Catholique, lui fit embraſſer avec chaleur les intérêts d'un Roi ſon Tributaire & ſon Vaſſal. Ainſi après avoir donné quelqu'arrangement aux affaires du Diarbekir, il partit pour la Géorgie à la tête de toute ſon Armée.

La nouvelle de ſon approche jetta la terreur dans toute la Colchide. On ſe ſouvenoit encore de toutes les barbaries exercées par les Tar-

tares dans la premiere expédition. La Reine de Géorgie dépêcha promptement des Ambaſſadeurs à tous les Princes de la Colchide, pour tâcher de les réunir contre l'ennemi commun. Elle y réuſſit ; la Ligue fut conclue, & chacun envoya ſon contingent en Géorgie, où ſe devoit faire le premier effort de l'Armée Tartare.

La courageuſe Reine s'étant miſe à la tête de toutes ces Troupes, ſortit de Teflis, & eut la hardieſſe de préſenter la bataille à Tamerlan. Sa témérité n'eut pas un heureux ſuccès : ſes Troupes furent taillées en piéces, & elle fut réduite à ſe jetter dans Teflis. L'Armée Tartare l'y aſſiégea. Quoique cette Ville ne fut guéres plus fortifiée que la premiere fois qu'elle avoit été priſe par Tamerlan,

merlan, elle ſe défendit cependant mieux. Pariſatis ſe prêtoit à tout. Elle encourageoit les habitans par l'appréhenſion de retomber une ſeconde fois ſous le joug Mahométan. La Ville ſoutint pluſieurs aſſauts. Le Roi Malek qui étoit dans l'Armée Tartare, preſſoit le ſiége le plus vigoureuſement de tous. Le deſir de ſe venger de ſes ſujets rébeles & d'une femme infidelle, lui inſpiroit plus de fermeté pour attaquer ſa Capitale, qu'il n'en avoit eu autrefois pour la défendre; mais ſon zéle lui devint funeſte. S'étant un jour trop avancé dans une attaque, il fut pris par ſes ſujets. On le conduiſit à la Reine. Elle lui reprocha fiérement ſon Apoſtaſie qui cauſoit tant de maux à ſes ſujets. " Je ſçais, „ ajouta-t-elle, qu'il me faudra pé-

„ rir, & que nous allons tomber en-
„ tre les mains des Tartares ; mais
„ vous n'aurez pas du moins le plai-
„ ſir de triompher de nos diſgra-
„ ces „. Le Conſeil ayant déclaré le malheureux Roi ennemi capital de l'Etat, il fut condamné à perdre la tête, ce qui fut exécuté.

Tamerlan en fureur, ne put digérer cet affront. Il ordonna ſur le champ un aſſaut général. La Ville fut emportée. On y exerça toutes les cruautés imaginables. La Reine fut priſe, & préſentée à Tamerlan. Elle étoit encore belle & jeune. Cet Empereur qui aimoit les caracteres extraordinaires, la regarda avec admiration ; il lui fit propoſer de changer de Religion, lui promettant de lui donner la premiere place parmi ſes femmes. La Reine

de Géorgie, cruelle & ambitieuſe, n'avoit pas vécu d'une maniere digne de la Religion qu'elle profeſſoit. Mais elle n'étoit pas la premiere en qui les mœurs ne décident de rien pour la créance. Elle reſta ferme dans la ſienne. Tamerlan qui craignoit un génie de ce caractere, la fit ſécretement mourir.

Les Princes de Colchide n'avoient plus d'autre reſſource que leurs montagnes eſcarpées ; mais Tamerlan qui avoit déja une fois parcouru le Mont Caucaſe en victorieux, ſe préparoit à les faire repentir de leur témérité. Il attaqua d'abord George Roi de Mingrelie, Ce Prince avoit une Fortereſſe nommée Bil, ſur un des ſommets du Caucaſe, où il paroiſſoit preſqu'impoſſible de monter. Cepen-

dant elle fut en peu de tems inveſtie & emportée par les Tartares. Ils en firent autant du Fort de Zerite, qui ſembloit menacer les Aſtres par ſa hauteur. Là, on eut avis que le Roi George étoit à Suanite, Ville dans les Montagnes. Tamerlan l'y pourſuivit; & George ne s'y croyant pas en ſûreté, s'étoit retiré en Abcaſe, ſur les frontieres de Circaſſie. Les Tartares firent un ravage affreux dans toute la Mingrelie. Ils brûloient les Egliſes, renverſoient les murailles, maſſacroient les Laboureurs & les gens de la campagne, coupoient les arbres fruitiers, arrachoient les vignes qui ſont la plus grande richeſſe du pays, & mettoient tout à feu & à ſang.

Les Immirettes & Guriel eurent leur tour. Pour pénétrer dans les

Etats de ces Princes, il falloit paſſer par un détroit du Caucaſe long & difficile. Les deux Rois y avoient dreſſé une embuſcade aux Tartares. Tamerlan qui mépriſoit trop les Colchidiens, ne prit pas aſſez de précaution ; il s'engagea avec un peu trop de témérité dans ces défilés. Les Princes de Colchide le laiſſerent avancer. Ils avoient poſté des troupes d'Archers ſur les hauteurs. Tout-à-coup ils firent pleuvoir une grêle de traits ſur les Tartares, dont ils tuerent d'abord un grand nombre, ſans que ceux-là puſſent ſe défendre. Ils faiſoient enſuite rouler des quartiers de roche du haut en bas, qui écraſoient pluſieurs hommes à la fois. La confuſion & le déſeſpoir commençoient à ſe mettre parmi les Tartares. Tamerlan

qui étoit à l'arriere-garde & qui n'avoit point encore paſſé, apprenant le danger où étoient ſes gens, ordonna au Touman des Mécrites qui n'étoit pas dans le défilé, de grimper ſur les hauteurs où les Colchidiens étoient poſtés. Les Mécrites auſſi légers que des chevreuils, eurent bientôt gagné la hauteur, & attaquant les ennemis, les obligerent à quitter priſe. L'Armée ainſi délivrée d'une fâcheuſe extrémité, paſſa le défilé après une perte aſſez conſidérable.

Les Tartares ſe répandirent comme un torrent dans les petits Etats des Immiretes & de Guriel, & y firent les mêmes ravages que dans la Mingrelie. Les Rois de Colchide fuyoient de place en place. Ils ſe renfermerent enfin dans la Forteresſe de Taous. Elle étoit ſituée ſur

la cime du Mont Alburs (c'eſt-à-dire du Caucaſe) iſolée de toutes parts, & environnée de précipices affreux. On n'appercevoit aucun ſentier pour y parvenir. Les Mécrites eux-mêmes ne voyoient guéres de moyen de pouvoir l'attaquer. Tamerlan fit faire quantité d'échelles qu'il fit attacher l'une au bout de l'autre. Elles ſervoient aux Soldats à deſcendre dans les précipices qui iſoloient la Fortereſſe. Les Mécrites deſcendus dans les précipices, montoient enſuite ſur la Montagne avec des crocs & quelques échelles. Les Colchidiens enfermés dans la Fortereſſe, en tuerent quantité à coups de fléches & de pierres. Mais enfin la hardieſſe prévalut. Les Tartares excités par la préſence de leur Empereur, deſcendoient en ſi gran-

de quantité, & montoient enſuite avec tant de furie, que les Colchidiens étonnés, ceſſerent de ſe défendre, & furent enfin forcés dans leur Citadelle. Les deux Rois des Immirettes & de Guriel, furent pris & mis à mort. Telle fut la ſeconde expédition de Tamerlan dans la Colchide.

HISTOIRE

HISTOIRE DE TAMERLAN.

LIVRE SIXIE'ME.

LA Cour de Samarcandé fut pendant l'hiver ſuivant la plus brillante de l'Aſie. Tamerlan s'y étant rendu après ſon expédition de la Colchide & de Bagdad, y fut ſuivi par une infinité de Princes ſes vaſſaux, & par divers Ambaſſadeurs envoyés pour implorer la protection de l'Empereur, ou pour ménager ſon alliance & détourner ſes armes. L'Empereur adminiſtroit la Juſtice, poliçoit ſon Empire, bâtiſſoit des

Palais, rétabliſſoit des Moſquées, fondoit des Colleges, donnoit des Spectacles, & diſtribuoit des récompenſes. Mais au milieu de ces occupations politiques & pacifiques, ſon génie ambitieux rouloit les plus immenſes projets. La Chine & les Indes offroient une vaſte carriere à ſes deſirs. Il ne ſçavoit encore pour laquelle des deux conquêtes il ſe détermineroit, lorſqu'une Ambaſſade célébre de la Reine & des Etats d'Ormus, fixerent ſon indétermination en faveur de l'expédition des Indes.

Ormus eſt une Iſle à l'entrée du Golfe Perſique. Elle formoit avec le pays de Lar, ſitué au Midi de la Perſe, un Royaume conſidérable, qui depuis a été réduit ſous la domination Perſanne. Ce Royaume au tems de Tamerlan étoit gouverné

par une Reine nommée Beghiſi Catoun. Elle étoit demeurée veuve de bonne heure, & n'avoit eu du Roi ſon époux qu'une Princeſſe encore au berceau. Après la mort du Roi ſon pere, la Reine en avoit eu la Tutelle, auſſi-bien que la Régence du Royaume. Jamais Minorité n'avoit été plus agitée par des guerres de Religion qui mettoient le Royaume ſur le bord du précipice. Il avoit beſoin d'un bras puiſſant pour le relever. La Reine & les Etats n'avoient jugé rien de plus à propos que de s'adreſſer à Tamerlan. On venoit lui offrir la Princeſſe héritiere d'Ormus pour un des Princes ſes enfans. La dot n'étoit pas indigne d'un Prince Mogol; mais ce devoit être pour le Prince à qui on l'offroit une conquête plutôt qu'un préſent.

La Religion de l'impoſteur Mahomet, dès les commencemens de ſon établiſſement, s'étoit partagée en deux Sectes principales : la premiere eſt des Sunnis, qui ſuivent Omar beau-frere du faux Prophete ; la ſeconde des Sciaas, qui font profeſſion de révérer Huſſein un de ſes gendres. Outre les diverſes manieres d'interpréter l'Alcoran, & la différence dans les pratiques Muſulmanes qui les diviſe, le dogme de la prédeſtination abſolue eſt un point fondamental de diviſion entr'eux. Quoique les deux Sectes en conviennent pour le fond, ſuivant la doctrine clairement enſeignée par Mahomet, les concluſions que chacune tire ſont fort oppoſées. Les Sunnis, Prédeſtinatiens modérés, n'en croyent pas l'homme moins libre dans toutes ſes actions : ainſi

convaincus que l'homme peut librement ſe déterminer, ſoit au bien, ſoit au mal, ils exhortent à la fuite du crime & à la pratique de la vertu. Ils croyent dignes de blâme ou de châtiment ceux qui s'abandonnent à des actions criminelles. Les Sciaas, Prédeſtinatiens plus rigides, & raiſonnant peut-être plus conſéquemment au principe dont les deux Sectes conviennent, croyent l'homme deſtitué de toute vraie liberté intérieure, & pouſſé par un deſtin inévitable aux bonnes ou aux mauvaiſes actions. Suivant ce dogme affreux, ils n'ont ni grande eſtime pour les actions les plus vertueuſes, ni beaucoup de ſcrupule ſur les plus grands crimes, pour leſquels ils ne demandent de réſerve qu'autant que l'honneur & l'intérêt pourroient en ſouffrir.

Ils n'ont garde cependant d'avouer publiquement ces conſéquences, dont même ils n'enſeignent le ſecret qu'aux parfaits. Ils affectent d'ailleurs une rigidité extraordinaire dans la morale, & une auſterité apparente de mœurs, relevée par une infinité d'obſervances, qui les font paſſer pour les plus fervens dans le Muſulmaniſme. Ils ne forment point extérieurement un Corps ſéparé du commun des Mahométans; & lorſqu'ils ſe trouvent dans un pays où les Sunnis ſont dominans, ils ne ſe font aucun ſcrupule de trahir leur croyance & de diſſimuler leurs ſentimens. L'Empire de Perſe eſt plein de Sciaas, & leur Secte y eſt la dominante.

Depuis l'établiſſement de la Religion de Mahomet dans les Royaumes de Lar & d'Ormus, la Secte

des Sunnis y avoit été conſtamment ſuivie juſqu'au tems où commença de regner l'Ayeul de la jeune Princeſſe héritiere de ces Etats. Un vieillard nommé Iſmael, Perſan de nation, & qui avoit été long-tems Santon, paſſa dans le Royaume d'Ormus avec quelques-uns de ſes diſciples, tous élevés comme leur Maître dans la Secte des Sciaas. Ce Santon étoit un habile impoſteur. Il avoit l'air vénérable, dévot & mortifié. Il parloit avec agrément, & paſſoit pour profond dans la Théologie Muſulmane. Il prêchoit avec éloquence, il étoit ſoutenu par un petit nombre choiſi de diſciples, gens de mérite, & qui prônoient ſans ceſſe leur Maître, comme un homme conſommé en doctrine & en piété.

Le Roi d'Ormus étoit alors en

guerre avec le Prince de Lar, dont il conquit les Etats. Ses occupations guerrieres ne lui permirent pas d'avoir toute l'attention néceſſaire à la conduite des Novateurs, qui ſe firent un parti nombreux. Il ouvrit les yeux ſur la fin de ſes jours, & ſur les repréſentations des gens de la loi, il défendit d'enſeigner les nouveaux dogmes dans ſes Etats. Il avoit aſſez d'autorité pour tenir la main à ſes Ordonnances : mais la mort l'ayant enlevé, & le regne de ſon fils ayant été court, le parti proſcrit qui s'étoit toujours fortifié en ſecret, ſe trouva ſous la Régence de Beghiſi Catoun en état de lever la tête & de ſe faire appréhender.

La Régente étoit une Princeſſe d'un grand mérite, mais curieuſe, peu attachée à ſa Religion, & uniquement occupée à conſerver ſon

autorité. Sa Cour étoit partagée par les différentes opinions. Les Grands de l'Etat, avides de nouveautés, s'en ſervoient pour fomenter leurs entrepriſes. La Régente, qui dans le fond ne ſe ſoucioit ni de l'un ni de l'autre parti, voyant la Religion devenue une affaire d'Etat, ne ſongeoit qu'à balancer l'un par l'autre, tantôt Sunnis, & tantôt Sciaas, ſuivant qu'elle le jugeoit néceſſaire à ſes intérêts : conduite qui ne contentant aucun des deux partis, la fit tomber par la ſuite dans un mépris général.

Les Sciaas voyant leur Secte dans une haute conſidération, crurent qu'il étoit tems d'éclater. Juſqu'alors confondus avec les Sunnis, ils ne faiſoient extérieurement qu'un même corps Ils n'étoient admis aux Charges & aux Dignités, qu'en fai-

ſant profeſſion de la Religion dominante. Les faux ſermens ne gênoient point les *parfaits* : mais le commun ſe trouvoit embarraſſé. Les Sciaas ſe jugeant en état de donner à leur Corps une forme ſtable, préſenterent une Requête à la Régente. Ils demandoient, qu'en dérogeant à l'Ordonnance du feu Roi, la profeſſion ouverte de la Secte des Sciaas fût permiſe ; que ce titre ne fût plus un ſujet d'excluſion pour les Charges publiques ; & qu'enfin on leur cedât quelque Moſquée pour y célébrer l'Office, ſuivant les Rits d'Ali & de Huſſein. Cette Requête étoit ſignée par un grand nombre de perſonnes conſidérables, parmi leſquelles on voyoit des Princes, des Sénateurs, & même quelques Imans, & des Docteurs de la Loi.

Cette Requête allarma la Régente, parce qu'elle étoit trop hardie & peu reſpectueuſe à l'autorité Royale. Elle la renvoya au Conſeil. Les Sciaas l'avoient bien prévû. Il y eut de violentes conteſtations dans le Conſeil, dont une partie avoit été gagnée. Mais la concluſion fut, qu'il falloit ceder au tems, & accorder quelque choſe à la qualité & au grand nombre des Sectaires. Il y eut en conſéquence un Arrêt en leur faveur, qui fut une époque fameuſe : marque éternelle de la foibleſſe du Gouvernement, & tout-à-fait funeſte à ſa tranquilité.

Le Sedre eut beau faire ſes repréſentations & fulminer contre les Sectaires. Ses foudres peu ſoutenus par l'autorité royale ne portoient que de vains coups. Les Sciaas

triomphoient ; mais leurs ſuccès les rendirent inſolens. Ils ceſſerent d'avoir les ménagemens, qui juſqu'alors leur avoient ſi bien réuſſi. Ils voulurent en conſéquence de l'Arrêt, s'emparer par force d'une Moſquée dans Ormus, que le Sedre ne vouloit point leur céder. La patience des Sunnis pouſſée à bout, ne put tenir contre un pareil attentat. On prit les armes de toutes parts. La guerre civile s'alluma. Les deux partis ſe traiterent mutuellement avec la derniere inhumanité, & tout le Royaume d'Ormus fut dans peu de tems en combuſtion. Les Sectaires s'étoient emparés de quantité de Villes où ils ſe fortifioient, & qu'ils retenoient ſous le titre de garentie & de places de ſûreté. La Régence étoit peu reſpectée, & les Sciaas puiſſans dans le Conſeil, parloient

de faire épouſer la Princeſſe héritiere du Royaume à quelque Prince de leur Secte. Il y eut même à ce ſujet une conſpiration qui penſa réuſſir : il s'agiſſoit d'enlever la Régente & ſa fille. La Régente ſe repentant trop tard de ſes faux ménagemens, crut ne rien faire de mieux, que de ſe donner un gendre capable de ſe faire reſpecter, & de remettre l'autorité Royale dans ſon premier luſtre.

Tel étoit le ſujet de l'Ambaſſade qu'elle envoyoit à la Cour de l'Empereur qui faiſoit ouvertement profeſſion de la Religion des Sunnis. Les Ambaſſadeurs furent bien reçus. Le Mirza Mirancha fut deſtiné pour époux à la jeune Reine d'Ormus. L'Empereur lui donna cinquante mille hommes pour mettre les Secraires à la raiſon, & lui-même ſe dé-

termina à marcher dans les Indes, pour ne pas trop s'éloigner de l'expédition d'Ormus. Nous nous diſpenſerons de ſuivre le Mirza qui étant arrivé dans le Royaume, fit bientôt changer de face aux affaires. Il épouſa la jeune Reine, extermina les Sciaas, & remit le Royaume dans ſa premiere ſplendeur.

L'entrepriſe ſur les Indes étoit d'une toute autre conſéquence que celle d'Ormus. L'Empereur s'y préparoit par l'augmentation de ſes troupes, que les guerres continuelles avoient conſidérablement diminuées. Il ſe vit bientôt à la tête d'une armée formidable, compoſée de cent mille homme de pied & de deux cens mille Cavaliers, troupes pour la plûpart aguéries & fiéres d'un ſi grand nombre de conquêtes. Le Prince Pir Méhemet Geanghir,

Gouverneur du Cabuleſtan, de Cachemire, & de preſque tout le pays qui s'étend depuis la frontiere de Perſe juſqu'au fleuve Indus, devoit le joindre à Candahar avec toutes les troupes de ſon Gouvernement.

L'Inde fait une partie conſidérable de l'Aſie. Sa plus grande étendue eſt d'Occident en Orient depuis le fleuve qui lui a donné ſon nom, juſques bien avant au-delà du Gange. Sa largeur n'eſt pas ſi conſidérable. Elle eſt coupée par la chaîne de montagnes du Taurus qui partage preſque toute l'Aſie, & qui prend différens noms, ſuivant les lieux où elle s'étend. Il y a un grand nombre de fleuves, qui coulent tous du Septentrion au Midi. Les deux plus conſidérables ſont l'Indus & le Gange. Celui-ci après avoir arroſé de vaſtes

régions, ſe jette dans le golfe de Bengale par pluſieurs embouchures. Le climat des Indes eſt plus chaud que froid, excepté dans les montagnes où les ſaiſons, tout-à fait oppoſées à celle de l'Europe leur reſſemblent cependant par la température de l'air. C'eſt une eſpece de nouveau monde, où les fruits & les animaux ſont tous différens des nôtres. Les hommes mêmes y paroiſſent tout autres. Les Indiens ont le teint bazanné. Les teints blancs leur paroiſſent fades. Ils ont le génie mou, indolent, & les inclinations voluptueuſes. Le commun du peuple y va preſque nud. Les riches n'ont pour habillement qu'une fine toile de cotton, qui fait pluſieurs circonvolutions autour du corps. La ceinture eſt plus riche, & le turban ſouvent orné de pierreries, auſſi-bien

auſſi-bien que les oreilles d'où pendent des pierres précieuſes que fourniſſent les mines de Golconde, & des autres lieux.

Les Grands ne voyagent qu'en Palanquin ou dans un Hamac porté ſur les épaules des Payſans. Les peuples y ſont ſuperſtitieux à l'excès : la plûpart ſont idolâtres. Les Courtiſans ſuivent la Religion du Prince qui eſt Mahométan. Tous honorent le Gange comme un fleuve ſaint. Ils en boivent les eaux avec reſpect, & croyent qu'en s'y lavant le corps, ils purifient les ſouillures de l'ame. Malgré cette molleſſe, l'Inde paſſoit autrefois pour une école fameuſe de ſageſſe. Les Gimnoſophiſtes étoient regardés comme des Oracles qu'on venoit conſulter de toutes les parties du monde. Rien cependant de plus trivial que ce pré-

tendu ſçavoir où l'ignorance étoit cachée ſous le manteau du miſtere.

Après Alexandre perſonne n'avoit pénétré plus avant dans les Indes que Tunne Cherin Can, petit-fils de Genghiſcan, que l'on doit regarder comme le Fondateur de l'Empire des Mogols dans les Indes, dont il fit la conquête au milieu du treiziéme ſiécle. Perſonne après lui n'avoit rendu cet Empire plus floriſſant que l'Empereur Firouſcha, Ayeul du Sultan Mahmoud, qui ne portoit que le nom d'Empereur dans le tems de l'entrepriſe de Tamerlan.

Toute l'autorité étoit effectivement entre les mains de Melloucan Oncle du Sultan Mahmoud qu'il tenoit dans une extrême ſujettion.

Firouſcha avoit été un des plus grands Princes de ſon tems ; & il

avoit ajouté pluſieurs Royaumes à celui qu'il avoit reçu par ſucceſſion de ſes ancêtres. Les Rois de Viſapour, de Golconde, de Décand, & une infinité de petits Princes, étoient devenus ſes tributaires ou ſes vaſſaux. Il ſe voyoit ſur la fin de ſes jours ſans autres ſucceſſeurs qu'un petit-fils en bas âge. C'étoit le Sultan Mahmoud. Il avoit à ſa Cour un parent qui lui appartenoit en ligne moins directe, ſçavoir ce Melloucan dont nous venons de parler. C'étoit un Prince bien fait, plein d'eſprit & de cœur, aimant les Sciences & les beaux Arts, pour leſquels il avoit un goût marqué, & plus d'éducation & de connoiſſances que n'en ont ordinairement les Seigneurs. L'Empereur Firouſcha l'avoit employé pluſieurs fois dans le commandement de ſes Armées.

Il s'étoit toujours acquitté de ces emplois avec éclat, & s'étoit acquis la réputation d'un grand Général, il avoit pour appanage la Principauté de Moultan Province conſidérable aux environs du fleuve Ravé. Comme il étoit non-ſeulement brave & prudent, mais encore généreux, libéral, & populaire, il faiſoit les délices des gens de guerre. Mais ſes belles qualités étoient bien déparées par quantité de mauvaiſes. Melloucan étoit fourbe, ambitieux, adonné au vin & aux femmes, ſans conſcience & ſans Religion. Il avoit tenté pluſieurs fois de ſe faire une Souveraineté aux dépens de l'Empereur. Il paſſoit même ſourdement parmi le peuple pour avoir fait mourir par le poiſon les deux Princes fils de Firouſcha. Ils étoient morts en effet aſſez bruſquement. Soit que ce-

la fût vrai, ſoit que ce fût l'effet du hazard & du cours naturel des choſes, il en reſta un de ces préjugés du peuple, qui charge toujours les Grands d'un crime qui leur eſt avantageux.

Firouſcha qui avoit pénétré les inclinations de Melloucan, & qui n'avoit ignoré aucune de ſes intrigues, s'étoit vû obligé de l'ôter du Commandement de ſes Armées. Il le retenoit fort bas à ſa Cour, & il l'éclairoit de près. Cet Empereur ſe trouva à la fin de ſes jours prêt à laiſſer un ſucceſſeur enfant; & dans la juſte appréhenſion de voir l'autorité abſorbée par le premier Prince de ſon ſang, dont l'ambition ne lui étoit que trop connue, il tâcha d'en prévenir les effets par les diſpoſitions telles que la prudence humaine toujours bornée & toujours

foible, peut ſuggérer en de pareilles conjonctures. Il fit aſſembler tous les Omhras, les Raïas, & autres Grands de ſon état. Dans cette aſſemblée ſolemnelle il fit reconnoître Sultan Mahmoud pour ſon héritier, & lui fit prêter ſerment. Il nomma un Conſeil de Régence qui devoit conduire l'Etat ſous le nom du jeune Empereur pendant ſa minorité. Il choiſit des Gouverneurs pour préſider à l'éducation du Prince; & quant à Melloucan, il le nomma pour Lieutenant Général dans l'Empire; mais avec des modifications qui lui ôtoient tout pouvoir de rien entreprendre. Melloucan profond politique n'eut garde de réclamer contre des diſpoſitions ſi peu favorables pour lui. Il ſe contenta de redoubler ſes careſſes & ſes libéralités à l'égard des Grands qui lui

étoient affectionnés. L'Empereur mourut. Ses volontés toujours abſolues juſqu'à ſa mort, ne furent plus guéres reſpectées quand il fut deſcendu dans le tombeau. Melloucan Prince de Moultan, maître de la Milice, & ſoutenu par une partie des Omhras, ſe fit reconnoître pour maître abſolu pendant la minorité du jeune Sultan. Perſonne n'oſa réclamer, ceux-mêmes qui prévoyoient les inconveniens d'un pareil miniſtere, furent entraînés par la multitude & par l'autorité. Le Régent maître des Tréſors & de la perſonne de ſon pupille, commandoit en Souverain.

Tamerlan habile à maſquer ſon ambition, fit ſonner bien haut l'oppreſſion où gémiſſoit le jeune Empereur ſon allié, & le danger où il ſe trouvoit ſous une pareille Régen-

ce. Il déclara qu'il ne prenoit les armes que pour le délivrer. Son Armée marcha ſans oppoſition juſqu'au fleuve Indus. Divers détachemens répandus à droite & à gauche, avoient châtié pluſieurs petites Nations barbares (peu coupables de l'ambition des Grands) telles que les Siapouches qui habitent dans les montagnes, les Buganis qui ne vivent que de larcins & de brigandages, ceux de Ketuer qui ſont voiſins de Cachemir. Le fleuve Indus eſt un des plus conſidérables de ce pays. Il prend ſa ſource dans les montagnes de Cachemir ; & après avoir été groſſi par un nombre preſque infini de rivieres qu'il rencontre dans ſon cours, il ſe jette dans la Mer rouge. Il roule ſes flots avec impétuoſité ; & ſes eaux troubles rendent ſon paſſage difficile. Il a

chaque

chaque année des débordemens réglés comme le Nil. L'armée Tartare paſſa ce fleuve ſans oppoſition.

Environ à une journée du fleuve, l'on trouve une petite Iſle formée par la riviere de Jamad qui ſe jette dans l'Indus. Là regnoit un petit Prince Indien nommé Mobarec, qui ſe crut aſſez fort pour réſiſter à l'armée Tartare. Il fondoit ſans doute ſon eſpérance ſur la ſituation de ſon Iſle, petit Etat tout entouré d'eau, & ſur la maniere extraordinaire des logemens où ſes ſujets étoient retranchés. Ces Indiens ne logent point à terre comme les autres hommes ; leurs maiſons ſont élevées ſur des palmiſtes qui ſont des arbres exceſſivement hauts. La raiſon de cette mode bizarre, vient des inondations fréquentes des deux rivieres qui les entourent, & qui les

noyeroient, ſi au défaut des montagnes dont leur Iſle eſt dépourvûe, ils ne cherchoient pas un azyle ſur les arbres, où ils vivent perchés comme des oiſeaux. Ils n'en deſcendent que pour cultiver leurs terres engraiſſées par les débordemens réguliers. Ils font des récoltes abondantes de mahis & de ris. Ils nourriſſent une grande quantité de volailles. Les récoltes ſe font au bout de trois mois. Les Indiens les ſerrent promptement dans leurs magaſins avant la ſaiſon des pluies, qui s'appelle dans les Indes le Pechecal, & qui cauſe le débordement de la plûpart des rivieres, & ſur-tout de l'Indus. Ils paſſent cette ſaiſon dans la moyenne région de l'air, enfermés dans leurs huttes conſtruites à peu près comme nos colombiers. Ils n'ont de commerce les uns avec

les autres que par des eſpéces de ponts faits de roſeaux fendus & entrelaſſés, qu'ils attachent fortement aux maiſons voiſines, & par le moyen deſquels ils communiquent les uns avec les autres.

Le Conquérant Mogol admira cette maniere bizarre que la néceſſité avoit enſeignée à ces peuples : mais il n'en trouva pas moins de difficulté à les attaquer. Les eaux que les inondations paſſées avoient amoncelées n'étoient pas encore tout-à-fait retirées ; la terre étoit molle, gliſſante, preſque impraticable par les marécages fréquens, où les chevaux enfonçoient juſqu'au ventre. D'ailleurs ces peuples avoient fortifié leurs logemens par des cloiſons de branchages ſouples & ſoutenus par les troncs des arbres ſur leſquels leurs logemens étoient

appuyés. L'Empereur commanda d'abord deux mille hommes armés de haches pour briſer les cloiſons. Ces hommes étoient ſoutenus par quatre mille Archers, pour tirer ſur les Inſulaires, qui ſe mettroient en devoir de faire obſtacle. Les Inſulaires y avoient pourvû, en pratiquant au haut de leurs cabannes des eſpeces de meurtrieres, par leſquelles ils tiroient à coup ſûr au milieu des Travailleurs. Ils en tuerent ainſi un grand nombre, ſans que les Archers Tartares pûſſent leur faire aucun mal. Cependant les Travailleurs ayant été rafraîchis, les cloiſons furent enfin forcées en pluſieurs endroits, & on pénétra juſqu'au centre de cette eſpece de forêt de pilotis, ſur laquelle les Inſulaires étoient perchés.

Alors Tamerlan ordonna qu'on

abattît à coups de haches les palmiſtes qui ſoutenoient les huttes de ces Indiens. Ce fut une autre eſpéce d'attaque qui n'eut pas d'abord un grand ſuccès. Le palmiſte eſt un grand arbre dont la tige eſt ordinairement fort droite. Les plus petits, qu'on appelle les palmiſtes femelles, ont au moins vingt-cinq à trente pieds de haut : les mâles ou francs palmiſtes ont quelquefois juſqu'à cent cinquante piés de tronc. Ce tronc eſt terminé au ſommet par un bouquet de huit ou dix groſſes branches qui compoſent une eſpece de pannache vert. Cet arbre, le plus haut qui ſoit dans le monde, a cependant la plus petite de toutes les racines. Cette tige énorme n'eſt ſoutenue que ſur une motte qui ne pénetre pas à un pié en terre. Elle n'eſt qu'un tiſſu de petits filamens,

qui la tiennent cependant ſi ferme, qu'il eſt rare d'en voir tomber par la violence des vents, tandis que les arbres les plus profondément enracinés ne peuvent y réſiſter. Cet arbre extraordinaire en tout, a encore une ſingularité; c'eſt que toute ſa force eſt à l'extérieur & dans ſon aubel, tandis que ſon creux n'eſt qu'une eſpece de filaſſe que l'on coupe aiſément avec le couteau; mais en récompenſe l'écorce eſt ſi dure, que les meilleures haches s'émouſſent, & ſouvent ſe briſent quand on veut l'entamer.

C'eſt ce qui arriva aux Tartares. La plûpart de leurs haches ſe briſoient en éclats;& celles qui étoient d'une meilleure trempe,ou s'émouſſoient, ou ne faiſoient qu'une légere entamure, qui ne donnoit guéres d'eſpérance de les abattre qu'avec

un travail opiniâtre ; ce qui donnoit lieu aux Indiens, extrêmement adroits à tirer, de tuer & de bleſſer grand nombre de Tartares.

Tamerlan impatienté du peu de ſuccès de ſes attaques, rappella tous ſes gens. Il ordonna à ſes Archers de prendre de l'étoupe, d'en garnir leurs fléches, & d'y mettre le feu en les tirant ſur les huttes de ces Indiens. Comme elles n'étoient couvertes que de roſeaux ſecs, les fléches enflammées y mirent bientôt le feu. Le vent qui étoit fort favoriſa l'entrepriſe. L'embraſement ſe communiquoit d'une cabane à l'autre, de ſorte que cette eſpece de forêt parut en peu de tems toute en feu. Les Indiens ſe voyant pris de toutes parts, ne ſçavoient par où ſe ſauver ; s'ils reſtoient dans leurs logemens, ils y étoient bientôt con-

ſumés ; s'ils prenoient le parti de deſcendre par les échelles, qu'ils avoient toujours prêtes à tout événement, ils étoient percés par les fléches de leurs ennemis. Ils devinrent tous les victimes ou du fer, ou de la flamme.

L'armée Tartare étoit trop forte, & les Indiens paroiſſoient trop mépriſables, pour engager Tamerlan à tenir toutes ſes forces réunies. Il ſe contenta de faire des détachemens conſidérables pour aller ſoumettre pluſieurs petites Nations à droite & à gauche, tandis qu'il avançoit toujours avec un corps capable de tenir tête à ſon principal ennemi. Le Mirza Pir Mehemet Geanghir attaqua & ſoumit la Principauté de Moultan, appanage de Melloucan. Les Emirs Cheic Noureddin & Chamelik firent différentes expédi-

tions, & revinrent chargés d'Eſclaves & de munitions.

L'Empereur étoit ſurpris de ne point apprendre de nouvelles de Melloucan, qui ſembloit demeurer tranquile, tandis que l'orage avançoit toujours & paroiſſoit prêt à l'accabler. Il apprit enfin qu'il avoit envoyé un de ſes Lieutenans Généraux, nommé Raoudouldgin, qui s'étoit retranché avec cent cinquante mille hommes aux environs d'une Place des plus forces des Indes, nommée Batnir. Tamerlan, ſur ces nouvelles, s'avança vers Batnir. Cette place eſt ſituée au milieu d'un déſert ſur le bord d'un grand Lac. Une infinité de peuples Indiens s'y étoient retirés, comme dans un lieu de ſûreté, avec leurs troupeaux & la meilleure partie de leurs richeſſes.

Le Camp du Général Indien ſervoit de retranchement à la Ville ; de ſorte qu'il falloit forcer l'un pour arriver à l'autre. Raoudouldgin étoit homme de Guerre, & s'étoit poſté avantageuſement. Son Camp appuyé du grand Lac par derriere, avoit au front une large tranchée qui étoit défendue par un rang de paliſſades fraiſées. La meilleure partie de ſes forces conſiſtoit en vingt mille Goulams. Cette Milice, aſſez ſemblable aux Janiſſaires, eſt compoſée de jeunes Indiens enlevés à leurs parens, élevés dans le Mahométiſme, & formés dès leur jeuneſſe à tous les exercices Militaires. Le reſte n'étoit que de Guebres, de Banjans & d'autres Idolâtres Indiens. Ces peuples ſont diviſés entre eux en pluſieurs Caſtes ou Tribus, entre leſquelles il n'y a ni al-

liance ni commerce : c'eſt ce qui les rend peu unis, & fort aiſés à vaincre. Les Guebres ſont appellés Parſis, parce qu'ils ſortent originairement de la Perſe, d'où les Mahométans les ont chaſſés. Le feu eſt leur Divinité ; ils l'adorent ſcrupuleuſement ; & leurs Miniſtres, ſemblables aux Veſtales, conſervent avec un grand ſoin un feu qu'ils prétendent depuis bien des ſiécles avoir été inextinguible. Les Bramins, les Banjans, les Raïaſſoutes, ſont différentes Caſtes d'Indiens Idolâtres, qui conviennent tous dans l'adoration de Rham & de Vichnou, croyent la métempſicoſe, & ont un reſpect infini pour la vache. Du reſte chacune de ces Caſtes a ſes opinions ſingulieres, qui les rendent déteſtables les unes aux autres.

Tamerlan, accompagné des Prin-

ces Pir Mehemed& Charroc,& des Emirs Cheik Noureddin & Chamelik, s'approcha du Camp ennemi pour en conſidérer la ſituation, & examina par où il feroit l'attaque. Il approcha ſi près des retranchemens, qu'il fut légerement bleſſé d'une fléche à l'épaule. Cela ne l'empêcha pas de continuer ſa viſite, & de prendre ſon plan pour l'attaque. Il revint à ſon Camp, fort fatigué & ſouffrant beaucoup de ſa bleſſure. Les Chirurgiens l'ayant viſitée, la playe ſe trouva fort enflammée, quoique la fléche n'eût fait qu'effleurer la peau. Ils jugerent que la fléche étoit empoiſonnée. L'Empereur couroit un grand riſque, ſans le ſecours d'un Indien qui indiqua une herbe dont le ſuc étoit un contrepoiſon, & dont le marc ayant été appliqué ſur la playe, la guérit en peu de tems.

L'Empereur ne voulant pas perdre de tems, ordonna l'attaque du Camp ennemi, ſous les ordres du Mirza Pir Mehemed, qui avoit pour Lieutenans Généraux, les Emirs Cheik Noureddin & Chamelik. Les Tartares marcherent à l'attaque avec courage. Ils ſe faiſoient précéder par dix mille Indiens, leurs priſonnieres, chargés de faſcines qui ſervirent à combler la tranchée en pluſieurs endroits. Les Tartares ſe jetterent ſur les paliſſades, & les arracherent malgré la grêle de fléches que lançoient les Indiens; puis ayant pénétré dans le Camp par pluſieurs endroits, ils firent en peu de tems un grand carnage. Les Goulams firent plus de réſiſtance, Raoudouldgin combattant au milieu d'eux; mais enfin ils furent rompus. Le Général fit cependant ſa retrai-

te dans la Ville. Le Camp fut mis au pillage; les Tartares y trouverent une infinité de richeſſes que les peuples des Dilpapour, de Lahor, & d'Andſonan y avoient apportées.

Dès le lendemain, Tamerlan donna ſes ordres pour l'attaque de Batnir. Elle ſoutint pluſieurs aſſauts; mais enfin elle fut forcée, & le Général Indien pris. L'Empereur ayant paſſé quelques jours en repos pour ſe guérir entiérement, s'avança vers Dehli, Capitale du Sultan Mahmoud. C'étoit aux environs de cette Ville que le Prince de Moultan avoit ramaſſé toutes ſes forces.

An 1399. Le ſecond Décembre 1399. l'Armée Tartare s'étant rafraîchie, ſe remit en marche ſur trois colonnes, dont la premiere, qui faiſoit l'aîle droite, étoit commandée par le Mirza Pir Mehemed; la troiſiéme,

qui faiſoit l'aîle gauche, avoit à ſa tête le Mirza Charroc ; l'Empereur conduiſoit celle du milieu, qui étoit comme le corps de Bataille. Le 22. elle arriva à Toglocpour, Ville habitée par des Manichéens & par des Guebres, Colonie anciennement ſortie de Perſe. La Ville, ſans défenſe, fut emportée du premier aſſaut, & les habitans furent taillés en piéces. Le 29. elle arriva à Panipal, Ville célébre par un Pagode où les Indiens vont en pelerinage. Sur la gauche de la Ville eſt un bois de ceux qu'on appelle Banjans : il n'eſt compoſé que d'un arbre ſeul, dont les branches ſe repliant & tombant à terre après une certaine hauteur, y reprennent racine, & pouſſent d'autres branches qui compoſent ainſi par ſucceſſion de tems une forêt fort touffue. La renommée du

fameux Pagode porta Tamerlan à l'aller viſiter. Il eſt bâti au milieu de ce bois, & on n'y parvient pas aiſément, à moins que d'avoir des Guides qui ſçavent ſe démêler de tous les défilés qui y conduiſent.

L'Empereur ennemi implacable de l'idolâtrie, ne voulut point ſe donner la peine de paſſer par tous ces défilés. Quatre mille hommes furent commandés pour couper ce bois qui cachoit le Pagode. Les Indiens priſonniers gémiſſoient de voir le ravage d'un lieu qu'ils regardoient comme ſacré. Enfin le Temple parut: c'étoit un grand bâtiment octogone iſolé au milieu d'une cour quarrée, autour de laquelle regnoient quatre corps de bâtimens pour le logement des Miniſtres Idolâtres. L'entrée du Temple étoit un ſuperbe veſtibule. Deux grandes portes

d'un

d'un bois précieux donnoient entrée dans l'intérieur du Temple. Au fond d'une eſpéce de chœur, étoit une ſtatue coloſſale ayant pluſieurs têtes & pluſieurs bras. Horrible dans ſa figure, elle étoit de bois ornée d'un grand nombre de colliers de perles avec des pendans d'oreilles de pierres précieuſes d'une groſſeur & d'une beauté peu communes. Elle étoit accompagnée de pluſieurs autres petites figures en poſture ſuppliante. Quantité de vaſes d'or, placés en de niches, ornoient les murailles du chœur. L'Empereur l'ayant viſitée & fait enlever tous les uſtencilles d'or & d'argent, fit raſer le pagode, ce que les Indiens ne purent voir, ſans donner des marques du plus affreux déſeſpoir.

Il y avoit autour de ce Temple différentes ſortes de Faquirs. Ce ſont

des eſpéces de Prêtres Indiens, grands impoſteurs. Pluſieurs d'entr'eux y donnoient depuis long-tems le ſpectacle d'une pénitence auſſi auſtere qu'inutile; pénitence affectée, & dont le démon ſe ſert pour retenir ces malheureux peuples dans ſon culte. Tamerlan les fit tous exterminer, diſant que c'étoit leur rendre ſervice que de leur ôter une vie qui devoit leur être à charge, & de finir des ſupplices, qui ne tournoient qu'à la perte de leurs ames, & de celles de leurs compatriotes.

Après ces expéditions, l'armée s'avança toujours vers Dehli. Tamerlan vit ſur la route quantité de palais ſomptueux, bâtis par les Empereurs Indiens; entr'autres un que l'on nommoit Gehancha, ouvrage de l'Empereur Firouſcha. Tamerlan eut avis en cet endroit que Mel-

loucan s'avançoit au-devant de lui avec une armée de plus de trois cens mille hommes, & plus de cent Eléphans armés en guerre. Il ſçut auſſi que le Sultan Mahmoud étoit dans l'armée, & porté en litiere, fort affoibli d'une longue maladie que l'on ſoupçonnoit avec juſtice, avoir été cauſée par un poiſon lent. L'Empereur s'arrêta ſur ces nouvelles; & ayant trouvé un lieu avantageux, il fit camper ſon armée, & s'y fortifia.

Il demeura huit jours dans ce camp eſpérant toujours que le Prince de Moultan viendroit le trouver: mais voyant qu'il n'avançoit pas, il ſe détermina à l'aller chercher lui-même juſqu'à Dehli. Avant que de ſe mettre en marche, ſes Généraux lui repréſenterent qu'étant ſur le point d'en venir à une affaire déciſive, il

étoit dangereux de traîner après ſoi une quantité ſi conſidérable de captifs qu'ils avoient faits depuis le paſſage de l'Indus : ils montoient au nombre de cent mille. On ajoutoit que ces Eſclaves ne manqueroient pas de profiter du tems où leurs maîtres ſeroient aux mains avec les Indiens, & que ſe joignant à eux, ils pourroient cauſer la perte de l'armée Tartare. Tamerlan ayant quelque tems réfléchi, ordonna ſur le champ que ces Eſclaves fuſſent maſſacrés, excepté les femmes & les enfans. Cet ordre cruel fut exécuté, & en moins de trois heures, cent mille Indiens furent mis à mort : barbarie ſans exemple, & qui fait bien voir que la piété apparente de ce Conquérant n'étoit que pure hypocriſie.

Après cette cruelle exécution, l'ar-

mée reprit la route de Dehli,& le 4. Janvier de l'an 1400. on apperçut du deſſus des hauteurs le camp du Sultan des Indes en-deçà de la Ville de Dehli; il occupoit un terrain immenſe. Nous avons déja touché quelque choſe du caractere de la milice Indienne. Les Mogols dont Sultan Mahmoud actuellement régnant, mais malade à l'extrémité, tiroit ſon origine, auſſi bien que Melloucan, Régent del'Indoſtan, avoient introduit une partie des mœurs & des manieres Tartares dans cet Empire conquis par leur ancêtre Turme Cherim Can. Ces Empereurs n'ayant pas une grande eſtime pour les naturels du pays, preſque tous Idolâtres, ne faiſoient de fond ſolide que ſur le corps des Goulams.

Les Omhras tiennent le principal rang à la Cour de l'Indoſtan;

l'Empereur leur donne à chacun une certaine ſomme pour l'entretien d'un nombre fixe de ces Goulams. Il n'y a guéres que quarante Omhras, qui ſont tous des Seigneurs puiſſans, & qui ne dépendent que de l'Empereur. Après eux ſont les Rajaz, eſpéce de Princes originaires du pays, à qui le Tréſor paye auſſi une ſomme pour un nombre d'Indiens armés. Il y a encore un corps conſidérable de Gendarmes, qui entretiennent chacun quatre ou cinq Cavaliers. L'Infanterie eſt immenſe, mais peu eſtimée. Tous les Soldats portent à la ceinture un poignard dont la lame eſt ondée : les Cavaliers ont l'arc & la fléche, la zagaye, & un grand bouclier de cuir armé de têtes de cloux pour parer les fléches.

Les Mogols Indiens mettent en

core une partie de leurs forces dans les Eléphans. Ils entretiennent toujours une quantité conſidérable de ces animaux monſtrueux, mais auſſi intelligens que leur maſſe eſt énorme. On leur met ſur le dos des tours de cinq ou ſix ſoldats armés qui y combattent, & lancent des fléches ſur les ennemis. On attache un ſabre à leur trompe, dont ils ſe ſervent avec adreſſe contre l'ennemi. Les Empereurs ne marchent à la guerre, qu'avec un appareil magnifique. Le pavillon impérial eſt comme un vaſte palais; au-dedans tout brille d'or & de pierreries; il y a tous les appartemens de l'Empereur, & ceux de ſes femmes qui le ſuivent partout. Sa garde eſt nombreuſe, & il eſt ſervi avec tout le reſpect convenable à un ſi grand Souverain.

Le 6. Janvier on s'apperçut d'un

grand mouvement dans le camp Indien ; Tamerlan crut qu'on venoit l'attaquer. Il rangea ſon armée en bataille. Les Tartares qui n'avoient jamais vû d'Eléphans, paroiſſoient effrayés d'avoir à combattre contre des animaux ſi extraordinaires. Les Soldats ne s'entretenoient depuis longtems, que de la force immenſe de ces eſpéces de monſtres, contre leſquels (diſoient-ils) ni les dards ni les glaives ne pourroient rien. Ils ajoutoient ce qu'ils avoient entendu dire, que les Eléphans avoient la force de renverſer les arbres & les maiſons; qu'ils élevoient fort haut en l'air le cheval & le cavalier avec leur trompe, & que les laiſſant tomber, ils les fouloient & les écraſoient ſous leurs pieds. Ces diſcours rendoient le ſoldat timide ; & ſi effectivement Melloucan fût venu bruſquement

attaquer

attaquer le camp Tartare, la frayeur de l'ennemi auroit donné la victoire aux Indiens. Mais ce bruit n'étoit qu'une réjouiſſance cauſée par l'inſtallation de Melloucan au trône de l'Indoſtan qui venoit de vaquer par la mort du Sultan Mahmoud. Quoique perſonne ne doutât que le Prince de Moultan ne fût l'auteur de cette mort, ſon parti étoit ſi puiſſant, que perſonne n'oſa réſiſter, & que chacun lui rendit des hommages auſſi peu ſinceres que la douleur qu'il fit lui-même paroître du trépas de Mahmoud. Quelques transfuges qui paſſerent au camp Tartare, y apporterent cette nouvelle. Tamerlan eut le tems de raſſurer ſes ſoldats, & cet intervalle lui valut la victoire.

L'armée Tartare qui juſques-là avoit marché ſur trois colonnes, élar-

git ſon front, & s'étant rangée ſur une ligne, elle ſe trouva partagée en trois corps. Les deux fils de l'Empereur Pir Mehemet & Mirza Charroc commandoient le premier à l'aîle gauche, & le ſecond à l'aîle droite. L'Emir Cheik Noureddin ſervoit de Lieutenant Général à Pir Mehemet, & l'Emir Chamelik au Mirza Charroc. L'Empereur étoit au centre avec tous les Princes du Zagataï. Melloucan partagea pareillement ſon armée en trois corps; les deux aîles étoient commandées, la droite par le Prince de Lahor, & la gauche par Tagi, que le nouvel Empereur avoit tout nouvellement fait Prince de Moultan.

Comme les Eléphans faiſoient toujours peur aux Tartares, Tamerlan avoit fait raſſembler une quantité conſidérable de Bufles. Il

leur avoit fait attacher ſur la tête & aux côtés des arbriſſeaux épineux ſecs & combuſtibles. Il ordonna que ſitôt qu'on verroit les Eléphans ſe mouvoir, on mit le feu à ces arbriſſeaux. Le ſignal étant donné de part & d'autre pour le combat, l'armée Indienne jetta des cris terribles en s'avançant. Les Tartares au contraire, obſervant un grand ſilence, marchoient lentement & ſerrés. Les deux aîles ennemies engagerent le combat. Les Mirzas Mehemet & Charroc pouſſerent les Indiens avec un avantage marqué. Melloucan qui s'en apperçut, fit avancer les Eléphans qui étoient à la tête du corps de bataille. Auſſi-tôt on mit le feu aux arbriſſeaux des Bufles. Ces animaux pouſſés ſe mirent à courir de toute leur force du côté des Indiens. Les Eléphans qui s'avan-

çoient gravement au combat ; voyant le feu & les Bufles qui s'approchoient d'eux, furent effrayés, & commencerent à reculer ſur le corps de bataille. Bientôt leurs conducteurs n'en furent plus les maîtres ; & ces animaux épouvantés tournant leurs armes contre les Indiens, pénétrerent dans le corps de bataille, & y firent un ravage horrible. Les Indiens voyant tourner à leur perte le ſecours même ſur lequel ils avoient le plus compté, perdirent cœur, & ſe mirent à fuir pour éviter de ſi terribles animaux. Les Tartares profitant de cet évenement, les pourſuivirent l'épée dans les reins, & en tuerent un nombre prodigieux. Melloucan brave & intrépide fit tout ſon poſſible pour rallier les fuyards, & tint ferme quelque tems avec un corps de Gou-

lams ; mais les Tartares ayant fondu ſur lui, il fut enveloppé. Toute cette milice fut taillée en pieces, & Melloucan tué à leur tête. Ainſi cet uſurpateur vit commencer & finir ſon Empire preſque dans le même jour. Le reſte de l'armée ſe diſſipa ; une partie ſe jetta dans Dehli ; le reſte s'enfuit dans les montagnes, ou ſe cacha dans les forêts épaiſſes, dont l'Indoſtan eſt rempli. Tel fut le ſuccès de cette journée qui donna l'Empire des Indes à Tamerlan.

Il ne reſtoit plus à ce Conquérant, pour être maître de l'Indoſtan, qu'à prendre la ville de Dehli, capitale des Indes & le ſéjour le plus ordinaire des Mogols. Le vieux Dehli, (car le moderne, tel qu'il eſt encore aujourd'hui, eſt bâti dans un autre endroit) le vieux Dehli, dis-je, étoit une Ville partagée en trois parties,

qui faiſoient chacune comme une Ville particuliere avec ſon enceinte, & cependant étoient toutes renfermées par un mur commun qui les enfermoit toutes trois. Dehli préſentoit à l'œil une figure ronde. On y comptoit trente portes. Le quartier Impérial nommé Gehan Penah, ne comprenoit que le palais de l'Empereur; il faiſoit lui ſeul une Ville. Rien de plus ſuperbe que ce palais bâti par Melik Jonna, & appellé le palais à mille colonnes. Il y avoit des appartemens immenſes où brilloit tout ce que l'Inde a de plus précieux, & où les vaſtes jardins offroient à la vûe ce que la nature, prodigue de ſes dons dans cette belle partie du monde, produit de plus rare & de plus exquis. C'étoit-là que ſous un ample veſtibule iſolé de toutes parts, on montoit par

vingt dégrés juſqu'à ce fameux trône, commencé par Firouſcha, & fini par Aurengzeb, merveille à peine croyable à ceux mêmes qui l'ont vûe de leurs yeux.

On comptoit alors un million d'habitans dans le vieux Dehli. Plus de cent mille Soldats s'y étoient rendus après la perte de la bataille & la mort de Melloucan : mais au lieu de ſervir de défenſe à la Ville, ils n'avoient fait qu'y porter la terreur & la confuſion. La perte de deux Souverains faite en ſi peu de tems, étoit une playe irrémédiable. Il ne ſe trouvoit plus dans Dehli perſonne qui ſçût commander, & nul ne vouloit obéir. L'on ne ſçavoit ſi on devoit ſe défendre, & on appréhendoit les ſuites d'une reddition toujours humiliante & ordinairement dangereuſe avec des vain-

queurs auſſi cruels que les Tartares.

Cependant les principaux aſſemblés tumultuairement, conclurent à la reddition d'une place qu'on ne pouvoit défendre, & dont une réſiſtance inutile ne feroit qu'enflammer le couroux du Conquérant. On fit une députation des Omhras dont nous avons parlé, & de quelques gens de la loi de même créance que les Tartares. Elle arriva au camp Impérial, & les principaux des Députés ayant rendu leurs hommages, préſenterent à Tamerlan, les uns, les clefs de Dehli dans un baſſin d'or, & les autres, la Couronne impériale toute brillante des plus belles pierreries du monde. Une Couronne offerte eſt toujours bien reçue. Tamerlan fit un accueil gracieux aux Députés; & après les avoir régalés, il les renvoya accompagnés de l'Emir Cha-

melik, chargé de prendre poſſeſſion de la Ville au nom de l'Empereur. Cette cérémonie ſe fit ſans tumulte & ſans oppoſition. L'étendart impérial à queue de cheval fut arboré ſur les principales des tours de Dehli.

Le lendemain l'Empereur fit ſon entrée ſolemnelle accompagné de cinquante mille Tartares le ſabre nud à la main. Il prit ſon logement dans le quartier Impérial de Gehanpennah. Il s'aſſit ſur le trône célébre des Sultans des Indes, & y reçut les hommages des Omhras, des Raïas & de tous les principaux de la Ville. On le reconnut pour Souverain, & chacun prêta le ſerment de fidélité ordinaire. On amena devant le Trône cent vingt Eléphans de guerre à qui on fit ployer les genoux devant l'Empereur, qui les fit paſſer dans ſon camp, & les envoya enſui-

te partie en Perſe, & partie à Samarcande. Dès le lendemain l'Empereur retourna au camp où pluſieurs jours furent employés à recevoir les impoſitions & les tribus dûs aux Vainqueurs.

Tout avoit été aſſez tranquile juſques-là, & les Tartares avoient fait voir une modération dont on les croyoit peu capables. Un accident donna lieu à une funeſte cataſtrophe qui cauſa la ruine d'une ſi belle ville. La plus grande partie des habitans de Dehli étoient Idolâtres de la Secte des Gaures, gens extrêmement odieux aux Tartares. Tamerlan qui avoit envie de conſerver cette Capitale d'un Empire qu'il deſtinoit à un des Princes ſes enfans, avoir ordonné qu'aucun ſoldat Tartare n'entrât dans la Ville qu'avec une permiſſion ſpéciale

qu'on n'accordoit qu'avec peine, & qu'à un très-petit nombre à la fois. Les Sultanes du Haram de l'Empereur eurent la curioſité de viſiter le Palais à mille colonnes, dont on faiſoit des relations ſi magnifiques. L'Empereur le leur permit. Leur Cour étoit fort groſſe, & le reſpect qu'on avoit pour ces Princeſſes, fit qu'on laiſſa les portes ouvertes à tous ceux qui ſe préſenterent, comme étant de leur ſuite. Il s'y coula ſous ce prétexte plus de vingt mille Tartares, preſque ſans qu'on s'en apperçut. Le ſoldat toujours inſolent dans la proſpérité, maltraita en pluſieurs manieres les habitans. La querelle s'échauffa, des paroles on en vint aux mains. Les Guebres, ſur-tout, à qui l'ennemi en vouloit le plus, réduits au déſeſpoir, commencerent eux-mêmes à mettre le feu à leurs

propres maiſons. Ils jettoient dans les flammes leurs richeſſes immenſes auſſi-bien que leurs femmes & leurs enfans. Les autres ſe battoient en déſeſpérés. On ne voyoit dans toute la Ville que feux & que ruiſſeaux de ſang. Les Emirs accoururent, & voulurent par autorité faire ceſſer la ſédition : mais le ſoldat échauffé ne les écouta plus. Les Officiers crurent qu'en faiſant fermer les portes de la Ville, ils couperoient pied au déſordre; mais les Soldats enfermés, coururent les ouvrir à leurs camarades qui arrivoient ſans ceſſe à la file. Toute l'armée à la fin ſe trouva répandue dans les trois Villes, où l'on ſe battit pendant tout le jour avec la fureur la plus brutale & la plus barbare. La plûpart des habitans furent les victimes ou du fer ou du feu; le carnage, le pillage, & l'in-

cendie durerent pendant trois jours, & ne finirent que lorſque le ſoldat ſe trouva épuiſé de fatigues & chargé de butin. Tamerlan, quoiqu'irrité de la déſobéiſſance de ſes ſoldats, fut obligé de diſſimuler à cauſe du grand nombre des coupables. Ils retournerent enſuite d'eux-mêmes au camp, & la tranquillité commença peu-à-peu à ſe rétablir dans la Ville.

Parmi les priſonniers qui furent faits dans la Capitale des Indes, on trouva un Ambaſſadeur d'Idalcan Roi de Golconde. Il avoit été envoyé ſecrettement à Melloucan pour l'engager à venir tirer le Roi ſon maître de l'état miſérable où l'ambition d'un Miniſtre trop puiſſant le tenoit depuis quelques années. En voici l'hiſtoire en peu de mots.

Le Royaume de Golconde eſt ſitué dans la preſqu'Iſle de deçà le Gange le long de la Mer des Indes qu'il a au Levant. Il n'eſt ſéparé de l'Indoſtan que par la riviere de Guenga. Une Chaîne d'aſſez hautes montagnes qui ſont au couchant, le ſépare du Royaume de Décan. Tout l'Etat de Golconde contient l'étendue du pays qui comprend la côte de Coromandel juſqu'à Coloran. L'abondance & la richeſſe des mines de pierreries l'ont rendu de tout tems fameux. Il y avoit bien des années que ce Royaume étoit en guerre avec celui de Décan. Le Roi de Golconde foible & efféminé avoit conclu un traité de paix fort déſavantageux avec ſon ennemi. Idalcan unique auteur de ce traité ſi honteux avoit pour principal Miniſtre un de ſes ſujets nommé

Churmalu, homme qui de la plus baſſe naiſſance, s'étoit élevé par ſon génie & par ſon courage juſqu'à un poſte ſi éminent. Il étoit également habile dans le cabinet & à la tête des armées : & c'étoit en partie par ſa valeur que Idalcan avoit toujouts conſervé la ſupériorité ſur le Roi de Décan.

Tant de mérite avoit rendu Churmalu fort vain. La faveur des ſoldats dont il diſpoſoit abſolument, lui faiſoit porter ſes vûes plus haut qu'il ne convient à un ſujet. La molleſſe d'Idalcan Prince entiérement adonné à ſes plaiſirs, & d'un génie au-deſſous du médiocre, favoriſoit ſon ambition. Le traité de ſon Roi fait à l'inſçu du Miniſtre, & tout-à-fait contraire aux intérêts de l'Etat, fut une occaſion dont il ſçut habilement profiter pour parvenir à ſes

ſins. Il étoit encore dans le Biſnagar, occupé à donner un arrangement à ſa récente conquête, lorſqu'il en apprit la nouvelle : il eut grand ſoin de la répandre dans ſon armée, & d'y donner toutes les couleurs favorables à ſes vûes. L'armée fiére de ſes ſuccès, reçut les impreſſions que le Général voulut lui donner. On murmura hautement contre la foibleſſe du Roi Idalcan, & l'on parut indigné de l'affront qu'un traité ſi honteux & fait ſans aucune néceſſité, imprimoit à la Nation. Les Officiers & les Soldats crierent hautement qu'il n'y avoit que Churmalu qui put laver cette tache ſi injurieuſe, & ils le preſſoient de les mener contre un ennemi qui avoit profité de la foibleſſe du Gouvernement.

Ce fut dans ces diſpoſitions que l'Armée

l'Armée retourna à Golconde. Churmalu y fut reçû en Vainqueur, avec des applaudiſſemens univerſels. Le Roi qui le craignoit & le haiſſoit, alla cependant lui-même au-devant de lui, & lui accorda des honneurs extraordinaires, qui ſembloient avilir la Majeſté Royale. L'ambitieux Miniſtre ayant pris ſéance au Conſeil, ſe fit repréſenter le Traité conclu avec le Roi de Décan. Il reprocha aux Miniſtres qui l'avoient conclu, d'avoir trahi l'Etat, & parla même au Roi d'une maniere peu reſpectueuſe. Il fit plus. Ayant pris l'original du Traité, il le mit en piéces, & en jetta les morceaux dans la Salle du Conſeil. Le foible Monarque n'oſa punir un manque de reſpect ſi viſible. Le Général, au ſortir du Conſeil, fut reçû

avec des acclamations unanimes. Ce ſuccès l'enhardit. Il convoqua à ſon Palais une Aſſemblée des principaux de Golconde. La plûpart des Officiers de l'Armée s'y trouverent. Le Miniſtre y déclama avec véhémence contre le Traité, & enſuite contre la perſonne du Roi même. Golconde étoit rempli de Soldats & de gens dévoués au Général. Il fut conclu, qu'il falloit dépoſer un Roi ſi peu digne de commander, & mettre en ſa place le brave Churmalu. Celui-ci n'oſa pas accepter le nom de Roi du vivan d'Idalcan, qu'il n'oſoit pas encore faire mourir; il le confina dans une Fortereſſe de Golconde, & prit l'Adminiſtration du Royaume. Il recommença la guerre avec le Décan, ſur lequel il remporta des avantages ſignalés.

Pluſieurs années ſe paſſerent de la ſorte; Churmalu s'ennuya de ne point avoir le titre de Roi, dont il avoit cependant toute l'autorité. Il fit donner un poiſon lent au malheureux Idalcan, qui ſe ſentant défaillir, avoit dépêché ſecrettement un homme de confiance à Melloucan, Régent de l'Indoſtan, moins dans l'eſpérance de voir finir ſa captivité dont il ſentoit que la mort l'alloit délivrer, que dans la vûe de ſe venger de l'uſurpateur. L'Envoyé, qui s'étoit trouvé à Dehli durant la révolution qui venoit de s'y faire, la crut encore plus favorable aux vûes de ſon Maître. En effet, Tamerlan ayant réfléchi aux circonſtances, réſolut d'envoyer le Mirza Pir Mehemed, avec une partie de l'Armée, à Golconde.

Les choſes y avoient fort changé à l'égard de Churmalu ; l'autorité dont il diſpoſoit en Souverain depuis la priſon d'Idalcan, l'avoit rendu cruel. Tous ceux qui avoient eu part à la confiance du Roi Captif, étoient mis à mort, ou envoyé en exil. Des Eſpions s'inſinuant dans les maiſons, & ſe mêlant dans les compagnies, déféroient ceux qui paroiſſoient peu affectionnés au Gouvernement préſent. Quelques ſignes de compaſſion donnés aux malheurs du Souverain, étoient punis comme des crimes capitaux. On n'oſoit même parler en ſecret qu'à des perſonnes de confiance, de peur de faire ſoupçonner un air de myſtere ou de complot. Toutes ces opérations tyranniques avoient entierement alté-

ré les diſpoſitions favorables des peuples à l'égard de Churmalu. Il ſe formoit tous les jours de nouvelles conſpirations pour délivrer le Roi dépoſé, & le rétablir ſur le Trône. Churmalu, qui ſentoit combien ſon crédit étoit diminué, appréhendant que malgré ſa vigilance & ſes attentions, la haine du peuple devenue ſupérieure, n'enfantât une nouvelle révolution, ſe détermina à conſommer ſon attentat, en ôtant la vie à l'infortuné Monarque, qu'il retenoit dans une étroite captivité. Il mourut effectivement dans le tems que Pir Mehemed ſe trouva aux portes de Golconde.

Tamerlan avoit fait prendre les devants à l'Envoyé d'Idalcan, qui étant fort accrédité dans Golconde, avoit ſécretement préparé toutes

choſes pour y faire recevoir les Tartares. Ils déclarerent qu'ils ne venoient que pour délivrer le Souverain & les Sujets de l'oppreſſion du Tyran uſurpateur. Churmalu fut fort ſurpris de leur venue : mais il ne perdit pas l'eſpérance de ſe ſoutenir. La ville de Golconde, belle & grande, eſt ſituée au bas d'une montagne. Outre une bonne enceinte de murailles flanquées de Tours, elle avoit une Citadelle qui paſſoit pour la plus forte de l'Indoſtan. La ville étoit très-bien pourvûe de toutes ſortes de munitions. Churmalu comptoit ſur les braves Troupes, à la tête deſquelles il s'étoit vû ſi ſouvent victorieux. Mais il ne ſçavoit pas qu'il avoit perdu l'affection de ces Troupes, qui touchées de l'infortune de leur Mo-

narque, ſi cruellement traité, ne regardoient plus ce Général que comme un Tyran digne des plus affreux ſupplices.

En effet, il ne fut pas néceſſaire à Pir Mehemed de tirer l'épée pour ſe rendre maître de cette Capitale. Le Parti du Roi, quoique mort, ayant prévalu, fut aſſez puiſſant pour ſe rendre maître d'une des portes de la Ville. L'on y introduiſit les Tartares, tandis qu'une partie de la Ville étoit occupée à un ſpectacle aſſez commun dans l'Indoſtan, mais que la circonſtance & la qualité des perſonnes rendoient plus illuſtre & plus intéreſſant.

Il y avoit trois jours que le Roi Idalcan étoit mort. Ce Prince étoit Payen, de la Secte des Bramins; & ſuivant les coutumes de cette

Secte impie, ſa femme étoit obligée à ſe brûler vivante avec le cadavre de ſon mari mort. Ce Monarque avoit épouſé une Princeſſe, fille du Roi de Décan, laquelle étoit encore en ſa premiere jeuneſſe, & d'une beauté parfaite. L'amour que cette Reine avoit pour ſon mari, & le reſpect humain qui faiſoit regarder comme infâmes celles qui refuſoient de ſuivre leurs époux dans le tombeau, ne permettoient pas à la Reine de délibérer dans cette occaſion.

On avoit conſtruit dans la grande Place de Golconde une eſpéce de bâtiment de charpente ouvert de tous côtés. Au milieu s'élevoit un échaffaut, ſur lequel étoit un lit de parade placé ſur un bucher compoſé des bois les plus ſecs & les plus aromatiques.

aromatiques. Le moment deſtiné pour cette cruelle cérémonie, étant arrivé, on vit cette Reine ſortir hors du Palais, portée ſur un palanquin. Elle étoit revêtue de ſes plus riches habillemens, & toute brillante de pierreries. On portoit devant elle, dans un autre palanquin, le cadavre de ſon mari, paré de ſes ornemens Royaux. Tous les Officiers du Prince défunt & de la Reine, formoient la marche, & témoignoient par leurs larmes & par leurs cris, la douleur qu'ils reſſentoient ou ne reſſentoient point. Une troupe de Bramins environnoient le palanquin. Ils faiſoient retentir divers inſtrumens, auſquels ils joignoient des chants faits exprès pour célébrer le courage de la Reine, & pour lui promettre les récompenſes

dûes à ſa conſtance & à ſa fermeté. Cette Princeſſe en témoignoit effectivement beaucoup : ſon viſage paroiſſoit ſerain ; & le peuple, quoique charmé de ſon intrépidité, ne pouvoit s'empêcher d'être touché de ſon état, & de gémir intérieurement ſur le malheur de ſon rang qui l'obligeoit à s'immoler elle-même.

On étoit arrivé au lieu fatal. La Reine, montée ſur l'échafaud, s'étoit aſſiſe ſur le lit, & on y avoit poſé le cadavre de ſon époux, qu'elle ſoûtenoit ſur ſon ſein, & qu'elle paroiſſoit arroſer de ſes pleurs. Les Bramins, après les cérémonies accoutumées, ſe préparoient à mettre le feu au bucher, l'infortunée victime n'attendoit plus que le moment de ſa mort, lorſqu'un grand tumulte

s'étant élevé, on entendit le bruit des timbales & des clairons qui annonçoient l'arrivée de l'Armée Tartare. Elle parut dans le moment, & la Place fut à l'inſtant environnée de Cavaliers, qui avoient le ſabre à la main. Le Prince Pir Mehemed, qui marchoit à la tête de ſes Troupes, ſurpris de ce ſpectacle, s'avança au galop avec les principaux Emirs; & s'étant arrêté quelque tems au pied de l'échafaud, il fut frappé de la beauté de la jeune Reine, qui attendoit ſi patiemment la fin de ſa deſtinée.

Dans le moment il fut informé de la cauſe d'un ſi lugubre appareil. Un des Bramins ayant eu l'audace de vouloir approcher un flambeau allumé du bucher, fut à l'inſtant mis en piéces. Le jeune Prince ſauta

légerement de ſon cheval à bas, & monta ſur l'échafaud. " Je me ſçais „ bon gré, Madame, dit-il à la Rei- „ ne, d'être arrivé aſſez à tems, pour „ vous empêcher d'être la victime „ d'une coutume barbare & impie. „ Le Ciel ne demande point de pa- „ reils ſacrifices ; ils lui ſont odieux. „ C'eſt au Tyran meurtrier de ſon „ Roi, qu'il appartient d'expier ſon „ crime dans les flammes de ce bu- „ cher. Vivez, pour en voir la ven- „ geance ; & ne dérobez point au „ monde un de ſes plus précieux or- „ nemens. „ A ces mots, ayant fait retirer le cadavre, il préſenta reſ- pectueuſement la main à la Reine, qu'il fit mettre dans ſon palanquin. On ne renonce que difficilement à la vie ; & quelque démonſtration que pût faire la Princeſſe, il y a bien

de l'apparence qu'elle fut ravie de devoir la ſienne à un jeune Héros, qui méritoit toute ſa reconnoiſſance.

Le Mirza ſe trouva en peu d'heures entiérement maître de Golconde. Churmalu, trahi & abandonné, fut pris dans le tems qu'il ſe préparoit à fuir. Dès le ſoir même, le Prince Tartare le fit conduire au bucher tout préparé dans la Place. Il y alla accompagné de tous les Bramins qu'on put ſaiſir dans la Ville: les Tartares avoient une horreur extrême de tous ces Idolâtres. Le Tyran meurtrier, & tous ces Prêtres impoſteurs, furent brûlés avec le corps du Roi. Le peuple, toujours inconſtant dans ſes inclinations, parut charmé de cette exécution, & demanda avec empreſſement que le Prince Pir Mehemed épousât la

Reine Veuve d'Icalcan. Cette Princeſſe, déja vaincue par la reconnoiſſance, & peut-être par quelque autre motif, ne demanda qu'un peu de tems pour ſatisfaire aux bienſéances. Le Prince l'employa à parcourir une partie de la preſqu'Iſle du Gange. Il reçut en chemin les Députés de la plûpart des Princes Indiens de ces vaſtes pays, qui lui offroient leurs hommages, & ſe ſoumettoient à ſa domination. Il retourna en peu de mois à Golconde, chargé de nouveaux lauriers; & le mariage s'y célébra avec la pompe & la magnificence convenables. Peu de tems après, le nouveau Roi ayant laiſſé une bonne Garniſon dans Golconde, alla rejoindre l'Empereur.

Ce Prince attendoit le Mirza ſon fils avec impatience. Il voyoit tout

l'Indoſtan ſoumis à ſes Loix. Maître de diſpoſer d'un ſi puiſſant Empire, il croyoit ne pouvoir faire un plus digne choix que celui du Prince Pir Mehemed. Il lui annonça cette nouvelle auſſitôt après ſon retour, & preſſa la cérémonie de ſon couronnement. Elle ſe fit dans la Ville de Dehli avec toute la pompe qu'on peut s'imaginer. Tout l'Indoſtan reconnut Pir Mehemed pour Empereur; & il eſt encore la Tige des Grands Mogols, qui ont régné ſucceſſivement juſqu'à nos jours. Tamerlan donna à ſon fils les inſtructions ſuffiſantes pour la conduite d'un ſi vaſte Empire, & lui laiſſa un nombre conſidérable de Troupes Mogoles, avec pluſieurs Officiers de Guerre & de Juſtice. Pour lui, preſſé par les Ambaſſadeurs de

l'Empereur Grec, Manuel Paleologue, il ſe hâta de retourner dans ſes Etats, pour y tenir tête à Bajazet, l'ennemi le plus redoutable & le plus digne de lui qu'il eût jamais.

HISTOIRE DE TAMERLAN.

LIVRE SEPTIE'ME.

LA Puiſſance Ottomane faiſoit depuis environ un ſiécle, de grands progrès dans l'Aſie & dans l'Europe. On croit communément que les Turcs ſont originaires des Montagnes de Circaſſie, & qu'ils deſcendent de ces anciens Scithes, qui habitoient entre la Mer Caſpienne & le Pont Euxin. Amurat premier, ſurnommé le Conquérant, venoit de mourir, après avoir gagné

trente-ſept batailles, & dépouillé les Grecs des plus belles Provinces de leur Empire. Bajazet, un de ſes fils, lui avoit ſuccédé. Il n'étoit pas l'aîné ; mais il étoit le plus brave & le plus féroce. Son frere Jacup, à qui la nature & les loix de l'Empire décernoient la Couronne, avoit été la victime de cet ambitieux cadet, qui le fit étrangler en montant ſur le Trône : exemple barbare, qui paſſa depuis en coutume dans la Maiſon Ottomane, où le nouveau Souverain ne manque guéres de ſolemniſer ſon inſtallation au Trône par le maſſacre de tous ſes freres. Bajazet, fils d'un Héros, ne dégénéra point de la valeur martiale qui juſques-là avoit été comme héréditaire dans la Famille Ottomane. Ses deſſeins étoient vaſtes, comme ſon ambition etoit ſans bornes. Prompt à

entreprendre, & plus ardent à exécuter ; mais vain, préſomptueux, & d'une inhumanité barbare. En moins de trois ans il avoit emporté ſur les Chrétiens les Provinces de Bulgarie, de Macédonie & de Theſſalie, dépouillé une partie des Princes Aſiatiques de leurs Etats, & réduit l'Empereur Grec à la ſeule ville de Conſtantinople.

Cet Empereur étoit alors Manuel, fils de Jean Paleologue, qui avoit été contraint de l'envoyer à Andrinople en qualité d'ôtage à la Cour de Bajazet. Mais Manuel ayant ſçû la mort de Jean ſon pere, s'étoit enfui ſécretement & rendu à Conſtantinople, où on l'avoit couronné Empereur. Bajazet en fut ſi irrité, que voulant humilier le nouvel Empereur ſon ancien ôtage, il envoya lui dénonçer qu'il vouloit qu'il y eût

à Conſtantinople un Cadi, pour rendre la juſtice aux Muſulmans qui y négocioient en grand nombre; ſinon qu'il n'avoit qu'à ſe réſoudre à faire fermer les portes de Conſtantinople, dont Bajazet prétendoit que tous les dehors lui appartenoient. Manuel avoit été extraordinairement mortifié d'une déclaration ſi hautaine : mais les forces de l'Empire Grec étoient ſi épuiſées, & Bajazet à qui la rapidité de ſes conquêtes avoit fait donner le ſurnom de foudroyant, étoit devenu ſi redoutable, qu'il n'y avoit pas de prudence à l'irriter davantage.

Les conquêtes de Tamerlan faiſoient trop de bruit dans l'Aſie pour être ignorées à la Cour de Conſtantinople. Les Empereurs Jean, & depuis ſon ſucceſſeur Manuel, avoient plus d'une fois fait ſolliciter ſécre-

tement le Monarque Tartare de s'oppoſer aux progrès de Bajazet; mais Tamerlan, ou trop zélé pour la loi Muſulmane, ou trop occupé d'autres conquêtes, avoit juſqu'alors refuſé de prêter l'oreille aux ſollicitations des Princes Chrétiens. Bajazet de ſon côté qui appréhendoit de s'attirer à dos un ennemi ſi formidable, n'avoit juſqu'alors rien fait qui pût donner du mécontentement à l'ambitieux Mogol. Manuel n'ayant point d'eſpérance du côté de Tamerlan, avoit écrit aux Rois de France & de Hongrie pour leur demander du ſecours contre l'ennemi commun de la Chrétienté.

Ce fut en conſéquence de ces preſſances ſollicitations, qu'une troupe conſidérable de Nobleſſe Françoiſe paſſa en Hongrie, avec la permiſſion du Roi de France Charles VI.

& ſous la conduite du fameux Jean Comte de Nevers. Cette Nobleſſe plus brave que prudente, déférant peu aux ſages conſeils de Sigiſmond Roi de Hongrie, s'attacha mal-à-propos au ſiége de Nicopoli. Bajazet accourut à la défenſe de ſa conquête. La bataille fut donnée avec le triſte ſuccès que chacun ſçait. Le Monarque Ottoman uſa de ſa victoire en barbare. La plûpart des Seigneurs François, pris les armes à la main, furent maſſacrés de ſang froid dans la tente de Bajazet, en préſence du Comte de Nevers. Il auroit ſubi lui-même cette triſte deſtinée, ſi une compaſſion qui n'étoit pas naturelle au Conquérant, ou à ce que d'autres prétendent, une prédiction, peut-être faite après coup, n'eût réſorvé ce jeune Prince pour le malheur de la France, à laquelle

il fit éprouver ſes fureurs ſous le nom de Duc de Bourgogne.

Bajazet, naturellement inſolent dans ſes proſpérités, ne fut plus maître de lui-même après une victoire ſi célébre. Il ne crut pas qu'aucun Prince pût entrer en comparaiſon avec lui. Les ennemis de Tamerlan trouverent bientôt à ſa Cour un puiſſant azyle ; il fit une alliance avec Ahmed Gelaïr Soudan de Babylone, & reçut à ſa Cour Cara Jouſeph, Prince des Turcomans. Ce ne fut pas aſſez ; il porta ſes armes dans la Bulgarie & dans l'Arménie. Il y fit pluſieurs conquêtes. Mir Taharten Prince d'Ardzengian étoit depuis long-tems ami & allié de Tamerlan; cela n'empêcha pas Bajazet de le dépouiller de ſes Etats. Taharten fugitif & dépouillé, paſſa dans le Mogoliſtan, lorſque l'Empereur

Mogol étoit occupé à la conquête des Indes. Bajazet comme un foudre portoit ſucceſſivement ſes ravages dans la Thrace, dans la Mœſie, & dans la Pamphilie. Ce n'étoient là que les préludes du grand deſſein qu'il méditoit, de ſe rendre maître de Conſtantinople, & de joindre l'Empire des Paléologues à celui de la Maiſon Ottomane. Il avoit effectivement aſſiégé cette ville impériale, qu'il auroit infailliblement emportée, ſi le Maréchal de Boucicaut ne fût ſurvenu à propos pour ſuſpendre la perte de l'Empire Grec.

Ce brave homme avoit été de l'expédition de Hongrie, où après avoir vaillamment combattu à la malheureuſe journée de Nicopoli, il avoit été fait priſonnier, & depuis délivré avec le Comte de Nevers, moyennant

moyennant une ſomme conſidérable. Etant de retour en France, le Roi Charles VI. l'avoit envoyé avec douze cens hommes au ſecours de Conſtantinople. Ce fut-là qu'il fit échouer pour la premiere fois les forces de Bajazet, qui contraint de lever le ſiége de la Ville, le convertit en blocus : ſituation qui ſembloit ne faire que différer la ruine totale de ce malheureux Empire. En effet, le Maréchal, ſuivant ſes ordres, ayant ramené les Troupes en France, l'Empereur Grec ſe trouva plus à l'étroit que jamais. En vain paſſa-t-il lui-même en France, moins pour remercier le Roi Charles des ſecours qu'il lui avoit envoyés, que pour en ſolliciter de nouveaux. Il trouva les Princes Chrétiens trop diviſés entr'eux pour ſonger à la querelle commune, & il

fut encore obligé après ſon retour de s'adreſſer à Tamerlan.

Cette derniere tentative eut plus de ſuccès que les autres. Le Prince Mogol indigné du peu de conſidération que Bajazet témoignoit depuis quelque tems pour lui, en avoit fait faire des reproches à la Porte, & n'en avoit eu aucune ſatisfaction. Il y avoit eu quelques négociations à ce ſujet dans les deux Cours. Tamerlan demandoit que Bajazet ceſsât de protéger le Prince des Turcomans & le Soudan de Babylone, & qu'il n'inquiétât plus le Prince d'Ardzengian. Le Monarque Turc ne lui avoit d'abord donné que des réponſes vagues & générales, & pouſſoit toujours ſes conquêtes dans l'Aſie, ne croyant pas que Tamerlan, occupé au fond des Indes, fût pour lui un ennemi formidable.

La Régence de Samarcande inquiette des entrepriſes & des progrès de Bajazet, ne ceſſoit d'écrire à l'Empereur, & de ſolliciter ſon retour. L'arrivée du Prince d'Ardzengian à Samarcande, fit encore redoubler les avis. Taharten étoit ami particulier de Tamerlan, & la violence qui lui avoit été faite par l'Empereur Turc, ne pouvoit que l'offenſer infiniment. Il ſe rendit à la Capitale, où preſque tous les Princes de l'Aſie venoient implorer en même-tems l'aſſiſtance de Tamerlan contre Bajazet. Ce fut-là un coup déciſif en faveur de l'Empereur Grec. Tamerlan de retour, tint un Couroultaï. On y propoſa la guerre contre le Turc. Tamerlan, avant que de la déclarer, voulut conſulter publiquement le Chef de la loi. Il lui demanda, s'il étoit permis dans

les conjonctures préſentes d'attaquer un Prince Muſulman. Le *Sedre* répondit, qu'il falloit faire encore une tentative, & envoyer une nouvelle députation à la Porte Ottomane, pour y propoſer les griefs, & en demander ſatisfaction; que ſi on ne la donnoit pas telle qu'on avoit droit de l'eſpérer, on pouvoit ſans aucun ſcrupule faire valoir ſes droits, & venger la Majeſté outragée.

Tamerlan s'attendoit à cette réponſe, qui peut-être avoit été dictée. Elle laiſſoit le loiſir à ce Prince de faire ſes préparatifs, & donnoit aux Armes Tartares une réputation, dont il aimoit fort à faire parade. Il choiſit donc l'Emir Berlas, homme d'une prudence conſommée, & qui avoit l'honneur d'appartenir à la famille Impériale. Il lui donna un magnifique cortége, & ſuivant la coutume;

des Cours de l'Aſie, il y joignit des préſens dignes de lui & du Prince auquel ils devoient être remis. Il aſſembla cependant une Armée formidable, & s'avança toujours du côté de la Perſe, où la multitude de ſes conquêtes lui donnoient un prétexte toujours plauſible de paroître les armes à la main, ſans donner aucun ſujet aux Ottomans de prendre ſes démarches pour une déclaration ouverte.

L'Emir Berlas prit les devants; & ayant traverſé dans une longue marche tous ces vaſtes pays, qui ſéparoient les Etats du Monarque Tartare d'avec ceux de l'Empereur Ottoman, il arriva enfin à Andrinople, qui depuis la conquête d'Amurat premier, étoit devenue la Capitale de l'Empire Turc. Rien de plus charmant que les environs de cette

Ville, qui après Conſtantinople, eſt la principale de la Thrace. Trois Rivieres dont le terrain eſt arroſé, y produiſent l'agrément & la fertilité. La Ville eſt grande, riche & peuplée, environnée d'une muraille flanquée à diſtances de Tours quarrées, ſuivant la méthode de la fortification Grecque. Elle étoit alors dans ſon plus haut luſtre, qu'elle conſerva juſqu'à ce que Conſtantinople ayant été pris par Mahomet II. elle ceſſa d'être le ſéjour ordinaire des Grands Seigneurs, & fut réduite au rang des Villes du ſecond ordre.

Bazajet étoit occupé à raſſembler les nouvelles levées qu'il faiſoit faire dans ſon Empire, dont le rendez-vous général étoit à un Camp qu'il formoit aux portes d'Andrinople. Cette diverſion n'empêchoit pas le

blocus de Conſtantinople, qui ſe continuoit toujours ſous les ordres du Prince Mehemet Cheleby, un des fils de Bajazet. Si-tôt que l'Ambaſſadeur du Grand Can fût arrivé ſur les frontieres de l'Empire Turc, le Bacha Gouverneur de la Province en donna promptement avis à la Porte. Il en avoit reçû ordre de traiter l'Emir & ſa ſuite avec tous les égards dûs à ſon caractere & à la réputation du Prince qui le députoit. C'eſt la coutume dans la Turquie, auſſi-bien que dans la Perſe, que ſitôt que les Ambaſſadeurs d'un Prince Etranger ont mis le pied ſur les terres de l'Etat, ils y ſoient défrayés avec leur ſuite, juſqu'à ce qu'ayant terminé toutes les affaires qui ſont le ſujet de leur Ambaſſade, ils ſoient ſortis hors des Etats du Prince, vers qui ils ſont envoyés. Bajazet, tou-

jours ſuperbe & toujours orgueilleux, ordonna qu'on doublât la dépenſe à l'égard de l'Ambaſſadeur Tartare, qui fut reçû avec une magnificence digne de l'Empire Ottoman.

Bajazet tout occupé de ſes grands deſſeins, faiſoit ſon ſéjour le plus ordinaire dans le Camp qu'il formoit hors des portes d'Andrinople, & qui s'augmentoit tous les jours par l'arrivée continuelle des Troupes. Ce fut au milieu de ce Camp qu'il voulut recevoir l'Ambaſſadeur Tartare, ſoit pour lui donner une grande idée des forces Ottomanes, ſoit pour ſe conformer au goût des Tartares, dont les Souverains tiennent preſque toujours leur Cour au milieu de leur Camp. Celui de Bajazet étoit rangé avec un ordre & une ſymétrie admirables. Chaque

Quartier

Quartier étoit diſtingué par la couleur particuliere des tentes. Celles des Viſirs étant plus exhauſſées, on connoiſſoit la qualité & le caractere de ces Chefs par les queues de cheval qui étoient arborées ſur le ſommet de leurs pavillons. Les Viſirs ordinaires, qui ne ſont que comme des Lieutenans Généraux, n'en ont qu'une; quelques-autres plus relevés en dignité, & qui commandent en chef, en ont deux; le ſeul Grand Viſir en a trois. Ces queues ſont non-ſeulement une marque de la dignité des Officiers Généraux, mais elles ſervent encore d'Enſeignes dans les armées. On prétend qu'un Prince de race Ottomane, étant prêt de perdre une bataille, par la déſertion de ſes Troupes, coupa la queue à ſon cheval; & l'ayant attachée au bout d'une pique, rallia ſes

gens, & gagna la victoire. Depuis ce tems, la queue de cheval eſt devenue l'enſeigne favorable des Mahométans, & un ſignal de guerre & de combats.

La Milice Turque fort confuſe ſous les premiers Princes Ottomans, avoit pris une nouvelle forme & un meilleur arrangement ſous Amurat I. pere de Bajazet, & un des plus grands Guerriers de ſon ſiécle. Ce fut lui qui en diſtingua les Corps en Janiſſaires, Spahis, & Azappes. Les Janiſſaires, quoique Corps d'Infanterie, ſont la fleur de la Milice Ottomane. Ils ſont preſque tous compoſés d'Azamoglans: c'eſt ainſi qu'on appelle ces malheureux enfans, qu'on enleve par force dans tous les pays de la domination Turque, & particulierement ſur les Chrétiens; eſpece de tribut auſſi

honteux qu'inhumain. Ces enfans, ainſi arrachés d'entre les bras de leurs parens, qu'ils oublient bientôt auſſi-bien que leur patrie, ſont élevés aux dépens de la Porte dans tous les exercices qui peuvent former des guerriers. Lorſqu'ils ont acquis l'âge & la force convenables, on les incorpore parmi les Janiſſaires. Ce Corps eſt toujours bien payé, & ſoigneuſement entretenu. La Charge d'Aga, qui eſt leur Commandant, eſt une des plus conſidérables de l'Empire. On ne ſouffre point de lâches dans ce Corps.

Les armes des Janiſſaires ſont un large cimeterre qu'ils portent ſuſpendu à une chaîne ordinairement d'argent, un poignard, & une hache d'armes. Ils y ont depuis ajoûté le mouſquet, ou l'arquebuſe. Leur habillement eſt à la maniere Orientale,

une aſſez longue veſte dont les deux bouts ſe relevent & s'attachent à la ceinture. Ils ont ſur celle-ci une autre veſte plus courte. Le bonnet leur eſt particulier. Il eſt fort haut, & a ſur le devant un tuyau d'argent, d'où ſort une haute aigrette. Ce corps eſt redoutable, même aux Grands Seigneurs, qu'il a ſouvent détrônés. Les Azappes forment une infanterie du ſecond ordre, ils ſont preſque tous Archers. Les Spahis ſont des troupes de cavalerie. Les cavaliers Turcs ſont bien montés; leurs chevaux ſont pleins de feu & légers à la courſe. Ils ſont aſſis deſſus à la ginette, c'eſt-à-dire, les jambes pliées. Leur arme eſt un ſabre recourbé, large & court.

L'Ambaſſadeur fut reçu à l'entrée du camp par un Viſir, & conduit à une tente où il trouva en abondan-

de tout ce qui étoit néceſſaire à ſon entretien & à celui de ſa ſuite. On le fit attendre huit jours, moins pour préparer tout ce qui étoit néceſſaire à la cérémonie de ſon entrée, que par un air de grandeur ordinaire aux Cours Orientales. Le jour marqué pour celle de l'Emir Berlas, étant arrivé, Bajazet lui envoya de grand matin des chevaux pour lui & pour ceux de ſa ſuite. On y ajouta les Caffetans qui ſont des robes de cérémonie, ſans leſquelles les Ambaſſadeurs ne paroiſſent jamais aux audiences des Grands Seigneurs. Tous ces chevaux étoient ſuperbement harnachés, & les Caffetans très-riches. Le cheval deſtiné pour l'Ambaſſadeur, étoit couvert d'une ſelle & d'une houſſe où les pierreries avoient été prodiguées; les étriers & le mords de la bride

étoient d'or maſſif. Son Caffetan étoit d'un brocard d'or tout bordé de perles. Outre les troupes de Cavalerie qui accompagnoient l'Ambaſſadeur, il y avoit un détachement de Janiſſaires qui environnoient ſa perſonne, à peu près comme le Grand Seigneur lui-même quand il eſt en marche.

Ce fut dans ce pompeux équipage que l'Ambaſſadeur arriva à la tente de Bajazet. Elle reſſembloit à un palais par ſa grandeur & par ſa magnificence. L'Ambaſſade paſſa par pluſieurs vaſtes cours à travers deux rangs de Janiſſaires. Si-tôt qu'il arriva à la vûe du Divan, qui eſt la ſalle d'Audience, il deſcendit de cheval avec toute ſa ſuite. Bajazet l'attendoit dans la ſalle magnifiquement parée. Ce Prince étoit ſur une eſtrade qu'on avoit fort exhauſſée, & qui

étoit couverte des plus magnifiques tapis ; au deſſus de ſa tête on avoit ſuſpendu un pavillon de drap d'or, dont les pendans étoient relevés & attachés avec des cordons de tiſſu d'or. Il étoit aſſis ſur des carreaux les jambes croiſées à la maniere Orientale. Deux de ſes plus jeunes enfans, étoient aſſis à ſes côtés, un peu au-deſſous de lui. Les Viſirs & les Officiers de la Porte ſe tenoient debout, dans une poſture reſpectueuſe. Bajazet paſſoit alors la cinquantiéme année de ſa vie. Il y avoit quinze ans qu'il étoit ſur le trône. Il étoit d'une ſtature médiocre ; la poitrine large, les épaules quarrées, la tête groſſe, le regard féroce, la barbe épaiſſe & noire, & le viſage défiguré par une tache ſur un œil dont il ne voyoit preſque point.

L'Ambaſſadeur conduit aux pieds

du Trône avec les cérémonies accoutumées, ayant obtenu la permiſſion de parler, s'expliqua de la ſorte : " Seigneur, je ſuis envoyé par l'Em-
„ pereur mon maître auprès de ta
„ Hauteſſe, pour te demander rai-
„ ſon de tes procédés à ſon égard.
„ Pendant que mon Maître a porté
„ ſes armes victorieuſes dans l'A-
„ ſie, tu ſçais combien il a eu d'at-
„ tention à ne donner aucun ſu-
„ jet de mécontentement à ta Hau-
„ teſſe. Il n'a attaqué ni tes pays, ni
„ les ſujets de ta domination. Cent
„ fois ſollicité par les Princes Chré-
„ tiens de prendre leur défenſe con-
„ tre toi, il a toujours refuſé de prê-
„ ter l'oreille à leurs plaintes & d'é-
„ couter leurs ſollicitations. Il a vû
„ ſans jalouſie les grands progrès que
„ ta Hauteſſe a faits pendant quinze
„ années dans les différens Etats de

„ ſon voiſinage. Loin de s'y oppo-
„ ſer, il béniſſoit Dieu chaque jour
„ de ce que les armes Muſulmanes
„ avoient un ſi grand éclat entre tes
„ mains ; il te regardoit comme un
„ Héros ſuſcité du Ciel pour faire en
„ Europe ce qu'il a fait lui-même
„ en Aſie ; je veux dire pour détrui-
„ re les erreurs des Infidéles, & fai-
„ re triompher ſur leurs ruines l'éten-
„ dart de notre ſaint Prophéte. Il t'a-
„ voit demandé pour toute grace
„ d'en uſer avec lui comme il en uſe
„ avec toi, de n'entreprendre ſur
„ aucune des conquêtes que ſa va-
„ leur lui a ſoumiſes, & d'épargner
„ ceux qu'il veut bien honorer de ſa
„ protection. Quelque tems ta Hau-
„ teſſe a demeuré dans les bornes
„ d'une juſte modération ; mais tes
„ nouveaux ſuccès t'ont fait oublier
„ ce que tu dois à la juſtice & à la
„ raiſon „.

„ Non content de donner azyle
„ à un voleur Turcoman, & de con-
„ tracter une alliance avec le Sou-
„ dan de Bagdad ennemi capital de
„ mon Maître, tu as encore porté le
„ fer & le feu dans les Etats du Prin-
„ ce d'Ardzengian ſon vaſſal & ſon
„ ami particulier. En vain, l'Empe-
„ reur mon Maître a-t-il ſouvent fait
„ repréſenter à ta Hauteſſe l'injuſtice
„ de ſes procédés, il n'en a reçu au-
„ cune ſatisfaction. Les occupations
„ immenſes que ſes exploits lui ont
„ données depuis pluſieurs années
„ dans les climats les plus lointains,
„ l'ont obligé à diſſimuler ſes juſtes
„ reſſentimens. Rendu aujourd'hui
„ à ſes Etats, vainqueur d'une mul-
„ titude de Nations, glorieux &
„ triomphant, il eſt enfin réſolu de
„ s'éclaircir avec ta Hauteſſe ſur tous
„ les griefs qu'il a contre elle. „

„ Juſte & raiſonnable, amateur
„ de l'équité & parfait zélateur de la
„ loi qui nous eſt commune, ne re-
„ fuſe pas d'écouter les raiſons que
„ ta ſublime Porte voudra bien lui
„ alléguer. Voici les conditions auſ-
„ quelles il te rendra ſon amitié, &
„ rétablira la bonne intelligence qui
„ régnoit ci-devant entre les deux
„ Empires. 1°. Que ta Hauteſſe ceſ-
„ ſe de protéger & de donner azy-
„ le au Turcoman Cara Jouſeph.
„ 2°. Qu'elle rompe l'alliance qu'elle
„ eſt prête de contracter avec le Sou-
„ dan de Bagdad. 3°. Qu'elle reſtitue
„ les Etats du Roi Taharten Souve-
„ rain d'Ardzengian qu'elle a injuſ-
„ tement uſurpés. 4°. Qu'elle leve in-
„ ceſſamment le blocus de Conſtan-
„ tinaple, dont mon Maître a pris
„ tout nouvellement la protection.
„ 5°. Que pour ſûreté de ſa parole,

„ elle envoye à la Cour Impériale
„ de mon Maître les deux jeunes
„ Princes ſes fils Joſué & Mouſſa,
„ pour être élevés avec les Mirzas
„ ſes enfans „.

Bajazet n'étoit pas accoutumé à entendre parler d'une maniere ſi haute & ſi fiere. Il avoit eu de la peine à ſe contenir pendant le diſcours de l'Ambaſſadeur Tartare. Sa colere & ſa fureur parurent plus d'une fois ſur ſon viſage. Dès que l'Emir eût fini, l'Empereur lançant ſur lui un regard enflammé: " Tu es
„ bienheureux, dit-il, que le droit
„ des gens te mette à couvert de ma
„ juſte indignation. Retire-toi promptement, & ne pouſſe pas ma patience à bout. Dis à ton Maître
„ qu'il ne connoît pas encore Bajazet ni l'Empire Ottoman. Il s'imagine avoir affaire aux Sauvages du

„ Mont Caucaſe, ou aux lâches In-
„ diens. Nous lui en ferons ſentir la
„ différence. De quel droit prétend-
„ t-il borner mes conquêtes, &
„ m'empêcher de donner azyle aux
„ malheureux ? Quel intérêt peut-il
„ prendre aux affaires des Grecs dont
„ il eſt ſi éloigné ? Je n'ai jamais été
„ troubler ſes exploits dans la Tarta-
„ rie ni dans les Indes. Nos Empires
„ n'ont rien à démêler l'un avec l'au-
„ tre. Qu'il pouſſe ſes conquêtes dans
„ les déſerts du Zagataï; & qu'après
„ avoir porté le trouble & la confu-
„ ſion dans l'Aſie, il laiſſe les Souve-
„ rains de l'Europe démêler leurs
„ différends. Je n'ai rien à répondre
„ à ſes demandes injuſtes & outra-
„ geantes. J'eſtime votre Maître,
„ mais je ne le redoute point ; & s'il
„ eſt aſſez téméraire pour m'atta-
„ quer, j'eſpére que je l'en ferai bien-
„ tôt repentir „.

Pendant que Bajazet expliquoit ainſi ſes penſées aux Ambaſſadeurs Tartares, Tamerlan étoit en Perſe, où en attendant que ſes troupes fuſſent réunies, il s'occupoit à remédier à bien des déſordres que ſa longue abſence auroit laiſſé gliſſer dans ces Pays récemment conquis. Ce Prince tout accoutumé qu'il étoit aux grandes entrepriſes, ne pouvoit enviſager celle de la guerre contre Bajazet, qu'avec toutes les difficultés & les périls qui devoient l'accompagner. La vaſte étendue de l'Empire Ottoman, le nombre des troupes qui le défendoient, la valeur de ſes ſoldats parfaitement aguéries, & bien préparés à l'attendre, méritoient toute ſon attention. De plus, les Emirs & les autres Officiers de ſon armée, conſidérant que les meilleures troupes Tartares étoient ex-

trêmement fatiguées par l'expédition des Indes, craignoient qu'elles ne fuſſent pas capables de faire tête aux Ottomans. Ils en parloient fort ſouvent entr'eux ; mais aucun n'oſoit s'en expliquer avec le grand Cham. Ils conclurent tous de prier l'Emir Cham Seddin de ſe charger de cette commiſſion. Elle étoit délicate ; Tamerlan ne ſouffroit pas volontiers les remontrances ; mais Cham Seddin illuſtre par ſa naiſſance, par ſes emplois & ſes longs ſervices, avoit mérité la confiance de l'Empereur, & étoit en poſſeſſion de lui parler librement.

Il lui fit donc à ce ſujet les repréſentations néceſſaires, avec le reſpect & la ſoumiſſion qu'il devoit. „ J'ai penſé à tout cela avant vous, „ lui répliqua l'Empereur ; mais le „ ſort en eſt jetté, je ne puis reculer

„ ſans me couvrir d'opprobre. Ma „ cauſe eſt juſte, mes ſoldats ſont „ braves, & je compte ſur votre „ prudence & votre zéle „. Ayant appris que les troupes s'allarmoient ſur quelques prédictions peu favorables de certains Aſtrologues qui ſuivoient la Cour, il fit venir leur chef, & en préſence de l'armée, il lui demanda d'un ton ſévere s'il avoit remarqué dans les Aſtres quelque ſigne fatal à l'expédition réſolue. L'Aſtrologue qui connoiſſoit Tamerlan, n'eut garde de rien répondre qui fût contraire aux intentions d'un Prince abſolu & redoutable. Il répliqua que les aſpects combinés des Aſtres, promettoient aux Tartares la conquête d'un grand Empire. C'en fut aſſez pour l'Empereur. Content de faire parler les Aſtres ſuivant ſes déſirs, il eut ſoin de faire répandre

dre la réponſe de l'Aſtrologue parmi les Troupes. Celles-ci auſſi crédules que ſuperſtitieuſes, dépoſerent leur crainte auſſi aiſément qu'elles l'avoient conçue, & ſans plus de fondement.

L'arrivée de l'Emir Berlas acheva de déterminer la guerre. La réponſe fiere de Bajazet, cauſa plus d'indignation que de ſurpriſe. Les troupes Tartares étant raſſemblées, Tamerlan en fit la revûe générale; l'armée ſe trouva une des plus nombreuſes dont on eût entendu parler depuis longtems. Elle étoit forte de trois cens mille hommes de cavalerie & de cinq cens mille fantaſſins. Cette armée formidable s'avança à petites journées du côté de l'Arménie. La premiere ville de l'Empire Ottoman qui ſe préſenta, fut Sébaſte, ſituée ſur les confins de la Ci-

licie. Cette Ville étoit grande & forte : elle avoit ſur-tout une Citadelle qui paſſoit pour imprenable. Bajazet qui avoit prévû que ce ſeroit par elle que Tamerlan commenceroit ſes expéditions, l'avoit fait munir de tout ce qui étoit néceſſaire pour un long ſiége. Ruſtan Bacha, vieil Officier de mérite & d'expérience, qui en étoit Gouverneur, avoit promis à Bajazet d'arrêter long-tems les Tartares.

Il y avoit aux environs de Sébaſte une forêt immenſe & fort épaiſſe qu'il falloit que l'Armée Tartare traverſât. Il y avoit apparence que les Turcs avoient profité de la commodité du lieu pour dreſſer des embûches à leurs ennemis. Tamerlan que le grand nombre qu'il traînoit après lui, n'aveugloit point, les auroit ſans doute éludées en ſe tenant ſur

ſes Gardes; mais il aima mieux trancher tout à coup le nœud de la difficulté par une opération digne de lui. Cinquante mille hommes furent commandés pour frayer une route aſſez commode & aſſez ſûre à cette armée immenſe. On fit un abatis de la largeur d'une demie lieue ſur toute la longueur de la forêt. Les troncs d'arbres furent rangés, & les chemins nétoyés en peu de tems. Toute l'armée paſſa ainſi, ſans que les ennemis oſaſſent s'y oppoſer. Elle arriva aux portes de Sébaſte, qui en peu de jours ſe trouva entierement inveſtie.

Tamerlan aſſiégea cette ville ſuivant la méthode ordinaire. Il fit miner la Place par des ſouterrains, & ſoutenir les murailles par des étançons; on y mettoit enſuite le feu, ce qui faiſoit bouleverſer les murs, & formoit des brêches par où il étoit

aiſé de donner l'aſſaut. Dès la premiere ſemaine plus de la moitié de la Ville ſe trouva démantelée, & les Tartares y entrerent l'épée à la main, malgré la réſiſtance des aſſiégés. La Fortereſſe ſe défendit un peu plus longtems : Ruſtan Bacha s'y étoit enfermé avec ce qu'il y avoit de plus braves ſoldats. Il tint parole à Bajazet, & y fit une belle défenſe. On ne pouvoit miner la Citadelle qui étoit aſſiſe ſur un roc. Tamerlan fit conſtruire des Tours de bois qui étoient poſées ſur des roues. La hauteur de ces tours ſurpaſſoit celle des murs de la Citadelle. Elles étoient à pluſieurs étages, dans leſquelles il y avoit des Archers. L'étage ſupérieur contenoit une eſpéce de pont qui, par des reſſorts, s'abattoit ſur les murailles.

Ruſtan y oppoſa des machines

balliſtiques qui lançoient de gros quartiers de roches, afin de briſer ou de démonter ces Tours. Il ſe ſervit avec encore plus de ſuccès des feux grégeois qui depuis quelque tems s'étoient introduits dans l'art militaire. On dardoit ces feux aſſez loin par le moyen des machines, ou par de longues Sarbacanes; on les enfermoit dans des eſpéces de mortiers qui les répandoient ſur les ouvrages & ſur les ſoldats de l'ennemi. Ces feux dont la compoſition étoit un ſecret qui n'a point paſſé juſqu'à nous, s'attachoient opiniâtrement aux matieres combuſtibles, & ne pouvoient être éteints par les moyens ordinaires; ils ſembloient au contraire s'animer juſques au fond des eaux. Les Tartares à qui cette invention étoit inconnue, ſouffrirent beaucoup dans les commencemens.

Ils n'en pouſſerent pas le ſiége avec moins de vigueur. Tamerlan qui ſçavoit faire de ſes ſoldats tout ce qu'il lui plaiſoit, piqua de telle ſorte leur émulation, qu'après des efforts redoublés, & dans un aſſaut général, ils ſe rendirent maîtres de la Citadelle. Le brave Ruſtan fut tué ſur la bréche; & les Tartares à leur ordinaire, firent main baſſe ſur tout ce qui ſe préſenta dans le premier feu de leur fureur.

L'Armée Tartare étant campée à Sébaſte, Tamerlan eut avis que Bajazet à la tête des Troupes Ottomanes, étoit entré dans la Cappadoce, & qu'il s'avançoit à petites journées au-devant de lui. Cet avis étoit véritable. L'Empereur Turc, après avoir fait lever le blocus de Conſtantinople, & rappellé toutes ſes forces auprès de ſa perſonne, étoit pour lors

dans Amaſie, ville capitale de la Cappadoce, & célébre pour avoir été la patrie du grand Mithridate. Sur cet avis, Tamerlan décampa de Sébaſte, & prit le chemin de Céſarée. Il y a pluſieurs villes de ce nom. Celle-ci eſt Céſarée de Cappadoce qui fut d'abord appellée Mezaca, & à qui Tibere donna le nom des Céſars. L'armée ne fut que ſix jours à faire le chemin de Sébaſte à Céſarée. Cette Ville n'étoit nullement en état de défenſe. Les habitans que la frayeur avoit ſaiſis, s'étoient enfuis. Les Tartares n'y trouverent que les Vieillards & les infirmes. Le butin y étoit conſidérable : mais Tamerlan qui ne vouloit pas que ſes ſoldats ſe chargeaſſent inutilement, défendit le pillage ſous peine de la vie. Comme c'étoit alors la ſaiſon des bleds, & que l'armée Tartare

conſumoit une quantité immenſe de vivres, l'Empereur ordonna qu'on les recueillît ſoigneuſement ; il les fit reſſerrer à Céſarée, & laiſſa dans cette ville une garniſon conſidérable pour garder ſes magaſins.

Il y avoit dans l'armée Tartare un corps de quatre mille Coureurs qui prenoit toujours les devants pour examiner les routes & pour donner avis de la marche des ennemis. Le Mirza Aboubecre & l'Emir Cheik Noureddin étoient les Chefs de ces Coureurs. Ils avancerent trois journées au-devant du gros de l'Armée qui prenoit la route d'Ancyre. Tamerlan campa à Kirchecher, ville ſituée entre Ancyre & Céſarée. Il apprit là que l'armée de Bajazet étoit proche. L'Emir Chamelik eut ordre de prendre avec lui mille hommes, & de s'approcher ſécretement le

le plus près de l'ennemi qu'il lui ſeroit poſſible. L'Emir s'acquitta parfaitement bien de ſa commiſſion. Favoriſé des ténébres de la nuit, il ſe trouva avant le lever de l'aurore, tout proche du camp de Bajazet, & ſe mit en embuſcade dans un petit bois voiſin de ce camp. Une troupe d'avanturiers étant ſortis hors du camp, donnerent mal à propos dans l'embuſcade, & furent taillés en piéces. Bajazet fut ſurpris & mortifié de ce qu'un petit nombre de Tartares eût oſé faire une entrepriſe aux portes de ſon camp. Il le quitta dès le jour même, & s'approcha de Kirchecher.

Sur la nouvelle de cette marche, Tamerlan tint conſeil de guerre. Il y fut arrêté qu'on iroit former le ſiége d'Ancire, moins par l'importance de cette place, que pour fatiguer

l'armée Ottomane, dont la meilleure partie conſiſtoit en infanterie. Cette réſolution ſembloit être un effet de la peur, & Bajazet crut effectivement que les Tartares effrayés, penſoient à la retraite. Il ne pénétra point le deſſein de l'ennemi; & l'ayant vu décamper, il réſolut de le ſuivre, & de donner deſſus lorſque l'occaſion lui ſeroit favorable. Ancyre fut bientôt inveſtie par l'armée Tartare. Cette ville qui porte encore le nom d'Angori, étoit autrefois la capitale de la Galatie, & Métropole dans le Patriarchat de Conſtantinople. C'étoit une ville conſidérable par l'étendue de ſon enceinte, par le nombre de ſes habitans, & par ſon commerce. Ce n'eſt plus maintenant qu'un gros bourg encore renommé par la fabrique de ſes camelots. Bajazet l'a-

voit fait ſoigneuſement fortifier. Il y avoit mis pour Gouverneur un Bacha nommé Jacup, & la ville étoit en état de ſoutenir un long ſiége.

Auſſi-tôt que Tamerlan fût arrivé devant la place, il en fit le tour. Ayant remarqué qu'un gros ruiſſeau qui paſſoit devant la ville, ſervoit à fournir d'eau les habitans, il le fit couper & en détourna le cours. Il commanda enſuite des mineurs pour ſapper les murailles, & fit conſtruire des Tours pour donner l'aſſaut. Tout étoit déja prêt pour l'attaque, lorſque les coureurs annoncerent l'arrivée de l'armée Turque qui n'étoit qu'à quatre lieues du camp. Tamerlan quitta le ſiége, & ſe prépara tout de bon à meſurer ſes forces avec celles de l'Ottoman.

Il alla viſiter le champ où ſe devoit donner la bataille. C'eſt une

vaſte plaine au travers de laquelle coule une riviere dont Tamerlan eut ſoin de s'aſſurer. Il y avoit auſſi une éminence qui paroiſſoit un poſte avantageux. Bajazet qui en connoiſſoit la conſéquence, y avoit envoyé un gros détachement de Spahis qui s'en étoient rendus les maîtres. Ils s'y étoient fortifiés, & Tamerlan ne crut pas devoir s'amuſer à les attaquer, réſervant toute la vigueur de ſes troupes pour l'action générale. Il diſpoſa enſuite ſon armée ſuivant la ſituation du terrain : il la partagea en trois corps qui avoient chacun une avant-garde. L'aîle gauche la plus honorable parmi les Tartares, fut miſe ſous le commandement du Mirza Charroc & de Calil Sultan, l'un fils de l'Empereur, & l'autre ſon petit-fils. L'avant-garde de cette aîle gauche fut confiée au

commandement du Mirza Sultan Huſſein, ayant ſous lui Ali Sultan. Ce corps étoit compoſé des troupes de Coraſſane, de Bactriens, de Sogdiens, d'Hircaniens & de pluſieurs différens Peuples habitans aux environs de la Mer Caſpienne, le tout au nombre de cinquante mille cavaliers & de deux cens mille hommes d'infanterie.

L'aîle droite étoit encore plus forte en nombre. Il y avoit trente mille cavaliers Perſans, autant de Géorgiens, environ quarante mille hommes des deux Arménies & des peuples du Caucaſe, le reſte compoſé des troupes du Cabuleſtan, de Candahar, & des Indes. Elle avoit pour chef le Mirza Mirouſca, qui avoit pour Lieutenant Général l'Emir Cheik Noureddin. L'avant-garde de cette aîle étoit commandée par

le Mirza Aboubecre, qui avoit pour Général l'Emir Gehancha. Le corps de bataille étoit compoſé des troupes de la Tranſoxiane, du Zagataï, des Maſſagetes, des Calmacs, Circaſſes, Sibériens, Oſtiaques, Samoyedes qui montoient à près de cent mille hommes. Ce corps avoit pour Commandant le Mirza Mehemed Sultan, ayant pour Lieutenans Généraux le Mirza Eskender, & les Emirs Chamſeddin, Chamelik & Elias Codgia. Tamerlan voulut commander le corps de réſerve compoſé de l'élite des troupes. Il avoit outre cela quarante Eléphans de guerre, avec des Tours remplies d'Archers. Ces animaux furent rangés à la tête de l'armée.

Bajazet rangea pareillement ſon armée en bataille. Il la diſpoſa en forme de croiſſant, ſuivant la mé-

thode des Ottomans. L'aîle droite forte de quarante mille chevaux & de ſoixante & dix mille hommes d'Infanterie, fut miſe ſous le commandement du Deſpote de Servie, beau-frere de l'Empereur Turc. Les cavaliers Croates, Miſiens, Eſclavons, qui faiſoient la principale force de ce corps, étoient tous armés de fer. Le Deſpote qui commandoit ce corps, étoit fils de celui qu'Amurat I. avoit dépouillé de ſes Etats. Celui-ci avoit été élevé tout jeune à la Cour Ottomane, & avoit eu la même éducation que les enfans d'Amurat. Il avoit ſçu s'inſinuer dans l'amitié du Prince Bajazet, qui, quoique le cadet de Jacup, héritier préſomptif de l'Empire, promettoit cependant plus que ſon frere. A peine Bajazet fut-il monté ſur le Trône par les moyens que nous avons rap-

portés, qu'il donna des marques ſolides de ſa bienveillance au Prince de Servie. Il épouſa ſa ſœur nommée Deſtina ou Roxane, & la fit reconnoître pour ſa ſeule & légitime épouſe. Il rendit enſuite au Deſpote une partie des Etats qui avoient été enlevés à ſon pere.

L'aîle gauche de l'armée Ottomane étoit commandée par Muſulman Chelebi fils aîné de Bajazet. Il avoit ſous lui les troupes de Bithinie, de la Pamphilie, de la Cappadoce, du Pont & de la Caramanie, au nombre d'environ quatre-vingt mille chevaux, & de cent mille fantaſſins. L'Empereur Turc commandoit le centre compoſé de Janiſſaires, de Spahis, des troupes auxiliaires, de Sirie, & de Méſopotamie, ayant pour Lieutenans Généraux trois de ſes fils, Moïſe, Aiſa,

& Muſtapha. Le Prince Mahomet Kiriſchi autre fils de Bajazet, étoit à la tête de l'arriere-garde qui faiſoit comme un corps de réſerve. Il avoit pour Lieutenans Généraux les Bachas Iſouf, Ali, & Morad.

Tel étoit l'état des deux armées qui ſe trouverent en préſence le premier de Juillet de l'an 1402. La nuit qui précéda la bataille, ſe paſſa de part & d'autre dans de grandes agitations. L'un & l'autre Prince avoient enfin trouvé un ennemi digne de leur valeur. Chacun d'eux s'étoit fait un grand nom dans le monde : on les regardoit comme les deux plus redoutables Monarques qui fuſſent dans l'Univers. Tamerlan né particulier, comptoit alors pluſieurs Souverains pour ſes ſujets ; Bajazet fils d'un Empereur, mais deſtiné pour obéir, avoit ſçu enva- An 1402.

hir un Empire, qu'il avoit augmenté par ſes conquêtes. Tous deux juſqu'alors heureux dans leurs entrepriſes, appréhendoient avec raiſon que la fortune laſſe de les favoriſer, ne les abandonnât dans une occaſion ſi délicate.

Les ſoldats n'étoient pas plus tranquiles dans les deux camps. Chacun s'entretenoit de ce qu'il avoit à craindre ou à eſpérer. Les Turcs rappelloient le ſouvenir des grandes conquêtes que les Tartares avoient faites depuis plus d'un ſiécle. Ils repaſſoient en particulier celles de Tamerlan. Ils ne pouvoient ſans être frappés, enviſager le cours étonnant de tant de proſpérités, la Tartarie ſubjuguée, la Perſe vaincue, tous les peuples du Mont Caucaſe & ceux de l'Indoſtan ſoumis à ſes loix. Les Tartares de leur

côté ſe diſoient à eux-mêmes, qu'il ne s'agiſſoit plus d'avoir affaire à des Peuples mous & efféminés, tels que les Perſes & les Indiens; que les Turcs qu'ils avoient à combattre étoient de ces anciens Scithes de même origine à peu près qu'eux, & qui avoient fait dans l'Aſie Mineure & dans l'Europe les mêmes progrès que les Tartares dans la haute Aſie. Ils ſe les repréſentoient ſur-tout comme récemment vainqueurs des plus redoutables puiſſances Chrétiennes, & triomphans à Burſe & à Nicopoli.

L'aurore ne faiſoit encore que de paroître, lorſque les deux Empereurs, comme de concert, mirent chacun leur armée hors de leur camp. L'un & l'autre les rangeant en bataille, couroient entre les rangs, & faiſoient ſouvenir leurs

ſoldats du ſuccès de leurs armes en tant de diverſes expéditions. Tamerlan crioit aux ſiens de ſe ſouvenir qu'ils étoient Mogols & deſcendans du grand Genghiſcan. Bajazet recommandoit aux Turcs la gloire du nom Ottoman, & leur diſoit qu'après avoir vaincu ſi ſouvent les Grecs, & tout récemment les plus braves nations de l'Europe, il leur ſeroit honteux d'appréhender les Barbares du Mogoliſtan.

Le ſignal ayant été donné de part & d'autre, la bataille commença par l'avant-garde de l'aîle droite de l'armée Tartare. Le Mirza Aboubecre qui la commandoit, fit faire une décharge de fléches ſur l'aîle gauche des Turcs commandée par Chelebi fils aîné de Bajazet. Les deux corps ſe mêlerent enſuite avec fureur. Le Prince Turc ſe défendit en

brave, & pouſſa même le Mirza. Tamerlan l'apperçut, & envoya promtement ordre à Mehemed Sultan d'aller ſoutenir le Mirza : les deux aîles s'avancerent l'une ſur l'autre ; & le Deſpote de Servie qui commandoit la droite des Turcs ayant été tué, cette aîle plia. Bajazet qui étoit ſur l'éminence, voyant le déſordre de ſon aîle droite, fit avancer le corps de bataille. Alors l'affaire devint générale. Tous ces corps combattirent l'un contre l'autre avec une opiniâtreté invincible & un acharnement réciproque. Le ſoleil étoit déja ſur ſon déclin, ſans qu'on pût encore ſçavoir de quel côté la victoire tourneroit. La campagne étoit couverte de morts & de mourans. Le ſang couloit de toutes parts. Cependant l'ardeur des Turcs parut ſe rallentir, ils cédoient peu-à-peu, & les

Tartares les pouſſant toujours, la plus grande partie ſe mit à fuir.

Bajazet, après avoir laſſé pluſieurs chevaux, & s'être inutilement fatigué à rallier ſes gens, étoit remonté ſur la hauteur d'où il voyoit avec un chagrin aiſé à concevoir, le déſordre de ſon armée. Tamerlan qui pendant cette journée avoit fait l'office de ſoldat comme celui de Général, appercevant ce corps de Janiſſaires qui faiſoit toujours bonne contenance, jugea que l'Empereur Turc étoit au milieu d'eux. Il ordonna au Mirza Eskender d'aller l'attaquer. Ce jeune Prince exécuta cet ordre avec autant de courage que de prudence. Les Janiſſaires ſoutinrent pluſieurs charges conſécutives avec cette intrépidité qui leur eſt ordinaire, & tuerent beaucoup de monde au Mirza; mais Tamer-

lan y marcha lui-même avec le Mirza Charroc. Le combat ſe ranima. Bajazet ſe voyant enveloppé de toutes parts, ſe défendit en lion, & ſoutint le choc juſqu'à la nuit. Les Janiſſaires obligés de céder au grand nombre, ſe firent preſque tous tuer. La nuit étant enfin venue, Bajazet deſcendit de l'éminence où il avoit ſi vaillamment combattu, & ſe mit à fuir à la faveur des ténébres. Il fut cependant reconnu & pourſuivi par Mahmoud-Can, un des Princes du Zagataï. L'Empereur Ottoman ſe défendit encore quelque tems, mais ſe voyant ſur le point de périr, il ſe rendit au Prince Mogol qui lui fit lier les mains, & le conduiſit au camp.

L'Empereur Tartare maître du champ de bataille, étoit entré dans le camp ennemi, & s'étoit logé dans

la tente du Monarque Ottoman. Il en demandoit des nouvelles, lorſqu'on l'amena les mains liées. Il ordonna ſur le champ qu'on le déliât, & qu'après lui avoir donné le tems de ſe délaſſer un peu de la fatigue d'une ſi cruelle journée, on le lui préſentât dans un état conforme à ſa dignité. Bajazet étoit le plus orgueilleux des hommes. Toutes les attentions de ſon vainqueur ne le conſoloient pas de ſon humiliation & de ſes diſgraces. Il parut devant Tamerlan avec plus de fierté que de douleur. Tamerlan le voyant entrer dans ſa tente, & l'ayant conſidéré un moment, ne pût s'empêcher de ſoûrire. " Il n'eſt pas d'un grand „ cœur, lui dit le Monarque Otto„ man, d'inſulter un malheureux. Je „ n'inſulte point à ton état (lui répli„ qua l'Empereur Tartare) mais je

„ ris

„ris de ce que la fortune a partagé „ l'Empire du monde entre un bor- „ gne comme toi & un boiteux com- „ me moi. „ Tamerlan étoit effectivement toujours reſté fort incommodé d'une bleſſure au pied. " Tu au- „ rois pû, ajouta-t-il, éviter ton mal- „ heur par un peu de condeſcendan- „ ce. Profite de ta fortune, lui répli- „ qua le fier Ottoman, & ne te mêle „ point de me donner des leçons. „

Tamerlan ne voulut point aigrir davantage ſon priſonnier. Il le renvoya,& donna ordre qu'on eût ſoin de lui fournir tout ce dont il pourroit avoir beſoin, & qu'il fût ſervi comme il l'étoit lui-même. Ayant ſçu que ce Prince incertain du ſort de ſes enfans, étoit d'une inquiétude extrême, il s'en informa. On ne trouva parmi les priſonniers que le plus jeune nommé Mouſſa. Il le renvoya

ſur le champ à ſon pere. Un traitement ſi généreux auroit trouvé de la reconnoiſſance dans une ame d'une autre trempe que celle de Bajazet; mais ce Prince ſuperbe & cruel s'imaginant que tout lui étoit dû, étoit moins ſenſible à la gratitude pour les politeſſes d'un ennemi, qu'à la rage de ſe voir priſonnier entre ſes mains. Il maudiſſoit ſans ceſſe ſa deſtinée, & ne ceſſoit de proférer des blaſphêmes horribles contre la Providence.

L'infection devint horrible dans le camp. Tamerlan en ſortit, & ſe rapprocha d'Ancyre. Le Bacha Jacup n'attendit pas une nouvelle attaque; il ſortit au-devant de l'Empereur, & vint lui porter les clefs de la Ville & de la Citadelle. On y trouva une quantité prodigieuſe de proviſions qui ſervirent à rafraîchir l'ar-

mée. Cette grande défaite avoit couté au Turc cent mille hommes qui reſterent ſur le champ de bataille, de ſorte que les Tartares demeuroient entiérement maîtres de la campagne. Tamerlan profita de cette conjoncture en habile Conquérant. Il ſépara ſon armée en pluſieurs corps, qu'il envoya faire des courſes dans toute la Natolie. La ville de Burſe capitale de Bithinie étoit après Andrinople la plus conſidérable place des Ottomans. C'étoit-là que Bajazet avoit renfermé tous ſes tréſors. Il y avoit envoyé la Princeſſe Roxane ſa femme, une de ſes filles, & la plus grande partie de ſa maiſon. Les Mirzas Mehemed Sultan & Aboubecre eurent ordre d'aller ſe rendre maîtres de cette ville. Ils avoient trente mille maîtres bien armés avec leſquels ils arriverent le

cinquiéme jour de leur départ à la vûe de Burſe. Ils eſpéroient la ſurprendre dans les premiers momens de ſa frayeur. Le Prince Cheleby fils aîné de Bajazet, les avoit prévenus. Il s'étoit échappé après la bataille; & après avoir enlevé tout ce qu'il avoit pû des tréſors de ſon pere, il avoit pris la fuite. Les principaux habitans avoient ſuivi ſon exemple; & chacun emportant ce qu'il avoit de plus précieux, tous s'étoient retirés, les uns au mont Olympe au pied duquel Burſe eſt ſitué, les autres du côté de la mer.

Les Mirzas trouverent la ville ouverte & preſqu'abandonnée. Ils s'informerent d'abord de l'Impératrice. On leur dit qu'auſſitôt après la nouvelle de la bataille perdue, elle étoit ſortie avec la Princeſſe de Bagdad, fille du Sultan Ahmed Gelair, la-

quelle étoit deſtinée pour épouſe au Prince Muſtapha fils de Bajazet. Le Mirza Mehemed Sultan reſta dans Burſe pour faire ramaſſer les effets du pillage, & Aboubecre avec dix mille Cavaliers des mieux montés ſe mit à la quête des Princeſſes. Il les trouva dans une petite ville à quatre lieues de Burſe, où il les ramena. Quelques jours ſe paſſerent à charger les tréſors que Cheleby n'avoit pu emporter. Il ſe trouva dans la citadelle une quantité immenſe d'argent monnoyé, des vaſes, des meubles précieux, quantité de perles, de pierreries, de riches étoffes, des ornemens magnifiques, & des raretés raſſemblées dans les conquêtes des Otmans. La ville & le château furent enſuite abandonnés au Soldat qui y trouva encore de quoi s'enrichir; enſuite on mit le feu à la ville dont les mai-

ſons n'étant pour la plûpart que de bois, furent bien-tôt conſumées.

Les autres détachemens de l'armée Tartare ſe répandirent en même tems en diverſes parties des Royaumes du Pont, de la Bithinie & de la Galatie. La victoire remportée ſur l'Empereur Ottoman, & ſa priſe avoient ſemé la terreur dans tous ces Etats, & diſpoſé les Peuples à recevoir le joug du Vainqueur. Les Emirs chefs de ces détachemens, n'eurent qu'à ſe préſenter pour recevoir partout les hommages & les ſoumiſſions. C'eſt ainſi que les villes de Néocéſarée, de Nicée, & de Magnéſie, ſe rendirent à la premiere ſommation. Le Prince Chelebi qui s'étoit retiré à Nicée; comme dans une place de réſiſtance, y trouva tant d'effroi parmi les Habitans, qu'il ne jugea pas à propos d'y reſter plus longtems.

Tamerlan s'avança lui-même avec le gros de ſon armée juſqu'à Magnéſie, menant toujours avec lui ſon auguſte priſonnier, ſpectacle fameux, & modéle ſignalé de l'inconſtance de la fortune. On prétend que le Monarque Tartare pouſſé à bout par l'orgueil & par les hauteurs déplacées de Bajazet, le traita dans la ſuite de la maniere du monde la plus barbare ; qu'il lui fit couper les mains & les pieds; qu'il le fit enfermer dans une cage comme une bête féroce & indomptable ; on ajoute qu'on ne le tiroit de cette cage que pour le produire à l'heure des repas de Tamerlan ; & que ce malheureux Prince n'avoit d'autre nourriture que celle qu'il pouvoit ramaſſer ſous la table de ſon Vainqueur, & qu'il étoit contraint de diſputer ſouvent avec les chiens ; qu'enfin pour comble d'i-

gnominie, le ſuperbe Conquérant l'obligeoit de courber ſervilement le dos, & s'en ſervoit comme de marchepied toutes les fois qu'il vouloit monter à cheval.

Tous ces faits ſont conteſtés par quelques Auteurs Arabes qui ont écrit la vie de Tamerlan ; je ſerois téméraire de les garantir. La vérité eſt que Tamerlan étoit cruel ; & qu'une des loix de Genghiſcan, dont il affectoit d'être grand obſervateur, étoit d'humilier & de punir ſévérement les Vaincus, maxime qu'il ne mettoit que trop volontiers en pratique dans toute la ſuite de ſes conquêtes.

Ce fut à Magnéſie que l'on vit arriver les Ambaſſadeurs de Manuel, Empereur de Conſtantinople. Ils venoient féliciter Tamerlan ſur ſes victoires, & lui rendre des actions

tions de grace, ſur l'avantage qui en revenoit à l'Empire Grec. En effet, cette victoire avoit été une criſe déciſive en faveur de cet Empire, qui ſur le point de tomber entre les mains des Turcs, ſe releva par cette chute de Bajazet, & ſubſiſta juſqu'à l'invaſion de Mahomet II. qui arriva l'an 1453. Il ne tenoit ſans doute qu'à Tamerlan de s'en rendre maître, & ſa haine pour le nom Chrétien l'y portoit aſſez; mais il ſe fit un honneur de ne pas détruire ſon propre ouvrage. Il crut qu'il lui ſeroit plus glorieux de conſerver un Empire qui s'étoit mis ſous ſa protection, que d'en avoir abattu un autre qui avoit voulu s'oppoſer au torrent de ſa puiſſance.

Les divers détachemens ayant exécuté leur commiſſion, rejoigni-

rent l'Empereur à Magnéſie, qui étoit le rendez-vous général de l'armée Tartare. Les Mirzas Mehemed Sultan & Aboubecre y conduiſirent comme en triomphe l'Impératrice Roxane avec une Princeſſe fille de Bajazet d'une autre femme, & la Princeſſe de Bagdad. Roxane étoit ſœur du Député de Servie tué à la bataille d'Ancire: elle étoit d'une excellente beauté & d'une vertu encore plus éclatante. Elevée dans la Religion Chrétienne, elle y avoit toujours paru inviolablement attachée; obligée par la malheureuſe ſituation de ſes affaires d'épouſer Bajazet, la pureté de ſa foi n'en avoit point ſouffert. Le Prince Muſulman avoit pluſieurs fois inutilement employé les menaces & les careſſes, pour la faire changer ſur ce point; cette Prin-

TAYLOR INST. OXFORD

ceſſe toujours fidelle & toujours courageuſe, lui avoit plus d'une fois déclaré qu'elle ſouffriroit plutôt la mort que quelque altération dans ſa foi. Bajazet vaincu par ſa perſévérance, & d'ailleurs charmée de ſon mérite & de ſes vertus, avoit depuis long-tems ceſſé de la preſſer ſur cet article. Roxane vivoit donc ouvertement en Chrétienne, & ſemblable à Eſther, elle obſervoit les préceptes de ſa Religion avec les égards & les ménagemens convenables à ſon état. Bajazet ne l'en aimoit pas avec moins de tendreſſe; elle portoit ſeule le titre d'Epouſe & d'Impératrice, bien différente de ſon Mari, auſſi modeſte & auſſi douce que celui-ci étoit cruel & hautain.

Il étoit bien triſte pour une Princeſſe de ce rang & de ce caractere,

d'être forcée à devenir le témoin des ignominies d'un Epoux, aux pieds duquel elle avoit vû ramper tant de Souverains. La Providence lui épargna cette derniere mortification ; le malheureux Bajazet avoit fini ſes jours peu de tems avant qu'elle arrivât à la Cour de Tamerlan, ſoit qu'emporté par la fureur, il ſe fût briſé la tête contre les barreaux de ſa cage, comme le prétendent pluſieurs Hiſtoriens auſſi peu fondés que ceux dont j'ai parlé, ou que les horreurs d'un état auſſi humiliant que le ſien l'euſſent empêché de ſurvivre long-tems à ſes diſgraces. Tamerlan eſtimateur du vrai mérite fit rendre à l'Impératrice tous les honneurs & toutes les diſtinctions poſſibles. Il ſçut reſpecter ſa douleur ; pendant le peu

de ſéjour qu'elle fit à Magnéſie, il eut un ſoin extrême qu'elle fût traitée avec tous les égards dûs à ſon rang; il eut même la diſcrétion de ne ſe point préſenter à ſes yeux, convaincu que ſa préſence ne feroit que l'aigrir davantage. Tamerlan lui fit dire qu'elle n'avoit qu'à choiſir quel endroit elle ſouhaiteroit pour ſa retraite, l'aſſurant qu'elle y ſeroit en repos, & qu'il auroit ſoin de lui faire fournir exactement tout ce qui lui ſeroit néceſſaire. Il eſt dur aux grands cœurs d'avoir des actions de grace à rendre à de pareils ennemis; mais la Princeſſe étoit Chrétienne, elle trouva dans ſa Religion des ſecours que la raiſon & la vertu humaine ne peuvent guéres fournir dans ces occaſions.

La Princeſſe de Bagdad ne reçut pas un traitement ſi favorable ; elle avoit été deſtinée pour Epouſe au Prince Chelebi, fils aîné de Bajazet. Le Soudan l'avoit menée lui-même avec un ſuperbe cortege juſqu'à la Cour du Grand Seigneur. Les Nôces ſe devoient faire auſſitôt que la guerre contre Tamerlan ſeroit terminée ; elle le fut trop malheureuſement pour la ſatisfaction des principaux Intéreſſés. Le Soudan qu'une incommodité avoit détenu à Burſe pendant la bataille, eut toutes les peines du monde à échapper aux Princes qui cherchoient l'Impératrice ; il fut obligé de laiſſer ſa fille dans la Natolie, & de chercher précipitamment une retraite. Tamerlan avoit trop de prétentions ſur la Syrie pour permettre

que la fille d'Ahmed Gelaïr épouſât un Prince tel que Chelebi. Sa ſageſſe & la bravoure qu'il avoit fait paroître dans la derniere bataille, le rendoient redoutable au Monarque Tartare ; il la réſerva pour le Mirza Eskender, un de ſes petits-fils. Le Mirza étoit jeune ; il avoit du mérite, & pouvoit plaire à la Princeſſe ; mais il étoit iſſu de Tamerlan, c'eſt-à-dire, du mortel ennemi du Soudan ; d'ailleurs deſtinée au fils de Bajazet, ſes inclinations étoient prévenues,& ſon cœur s'étoit trouvé d'accord avec ſon devoir ; elle étoit avec Roxane qui lui ſervoit de mere, lorſqu'on vint lui annoncer de la part de l'Empereur qu'il falloit ſe ſéparer d'elle, & ſe réſoudre de bonne grace à une alliance ſi contraire à ſes inclinations.

Vainement la jeune Princeſſe s'abandonna au plus violent déſeſpoir ; en vain elle reclama les droits les plus légitimes, & les promeſſes les plus ſolemnelles. La politique eſt peu ſenſible à de pareilles raiſons ; elle n'étoit plus la maîtreſſe de ſon ſort, il fallut obéir : Roxane partit ; & après qu'on eût donné quelques jours à la fille du Soudan, il lui fallut épouſer le petit-fils de Tamerlan.

L'Empereur Tartare crut ne pouvoir mieux terminer une campagne ſi brillante que par la priſe de Smirne. C'eſt une ville conſidérable avec un Port ſur l'Archipel ; on fait remonter ſon origine juſqu'aux Amazones, par leſquelles on veut qu'elle ait été bâtie. D'autres, avec plus d'apparence, n'en font qu'une Colonie

des Ephéſiens; quoiqu'il en ſoit, c'eſt une Ville ancienne & une de celles qui ſe vantent d'avoir donné la naiſſance à Homére. Elle appartenoit aux Chrétiens qui l'avoient toujours conſervée au milieu des révolutions continuelles qui étoient arrivées dans l'Aſie depuis trois ſiécles.

Quelques zélés Muſulmans repréſenterent à Tamerlan que cette Ville étoit le boulevart de la Chrétienté dans le Levant; que les Chrétiens ne pouvant plus aller à Jeruſalem qui étoit retombée entre les mains des Sarrazins, ſe rendoient en foule à Smirne, où ils ſatisfaiſoient en partie leur dévotion; ils ajoûtoient enfin, pour piquer l'ambition de Tamerlan, que cette Place avoit été pluſieurs fois aſſiégée par les

Empereurs Ottomans; qu'elle avoit réſiſté au grand Amurat ; & que Bajazet y avoit échoué plus d'une fois.

Il n'en falloit pas tant pour animer Tamerlan, qui croyoit les entrepriſes d'autant plus dignes de lui, qu'elles paroiſſoient au-deſſus de la portée des génies ordinaires. Le Siége de Smirne fut donc conclu; mais avant que d'y marcher, l'Empereur Tartare envoya un Député aux Habitans de cette Ville pour leur dénoncer qu'ils euſſent à venir rendre leur hommage au Conquérant, & à payer le Tribut, ſinon à ſe préparer à toutes les horreurs d'une guerre cruelle. On s'étonnera peut-être de ce que Tamerlan étant en bonne intelligence avec l'Empire Grec, ſe réſolut ſi facilement à l'attaque d'une Place qui paroît avoir été pour lors de ſa

dépendance: mais outre qu'il ne faut pas chercher beaucoup de bonne foi dans les procédés du Monarque Tartare, ſur-tout quand il s'agiſſoit des Chrétiens; il y a bien de l'apparence, qu'il regardoit Smirne comme une eſpéce de République gouvernée par des Européans de tout Pays, qui s'y étoient fortifiés depuis la perte de la Paleſtine.

Qnoiqu'il en ſoit, les Mirzas Eſkender & Rouſtem avec l'Emir Cheik Noureddin eurent ordre de ſuivre de près les Députés, avec une partie de l'armée. Il y avoit trop long-tems que la tempête grondoit dans l'Aſie, pour ne pas troubler le repos des Villes ſituées ſur les côtes de l'Archipel. Le Gouvernement de Smirne s'attendoit à ſe voir les Tartares ſur les bras; mais la ſituation

de la Ville, la commodité de pouvoir à tous momens recevoir du ſecours d'Europe; le bon état de la Place, enfin l'honneur, la religion & les ſuccès paſſés faiſoient eſpérer de voir échouer les entrepriſes d'un ſi terrible ennemi; pour ne rien oublier de ce que la prudence humaine exige en de pareilles conjonctures, les Smirniens avoient dépêché des Exprès à Chipre & à Rhodes, pour ſolliciter du ſecours auprès des Puiſſances Chrétiennes. L'Iſle de Rhodes eſt la plus voiſine de Smirne; elle étoit occupée depuis plus d'un ſiécle par les Chevaliers de Saint Jean de Jeruſalem; pluſieurs de ces braves, toujours prêts à combattre les Infidéles, avoient obtenu permiſſion du Grand-Maître de venir s'enfermer dans Smirne. La Religion elle-

même, ſur de nouvelles inſtances & ſur la certitude de l'entrepriſe des Tartares, ſe préparoit à y envoyer un ſecours plus puiſſant. La ſommation de Tamerlan n'eut donc pas un grand effet, & les Habitans réſolus à ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité, ayant répondu avec vigueur, tout fut bientôt prêt pour les aſſiéger dans les formes.

Smirne bâtie ſur une langue de terre, eſt enfermée par trois côtés de la Mer, qui bat le pié de ſes murailles. Elles étoient en bon état, & ſoutenuës de diſtance à diſtance convenable par des tours & des baſtions à la maniere du tems. Le côté par où elle tenoit à la terre, étoit couvert par un foſſé profond, revêtu de pierres de taille, & qu'on tenoit toujours rempli par les eaux de la Mer.

Elle étoit commandée par un brave Grec, nommé Diogene. La Garniſon étoit forte & nombreuſe, les munitions abondantes ; tout ſembloit annoncer un long ſiége, une vigoureuſe réſiſtance, & un ſuccès au moins douteux.

Tamerlan ayant examiné la ſituation de la Place, vit bien que tous ſes efforts ſeroient inutiles, tant que la voye de la Mer reſtant libre aux Aſſiégés, leur laiſſeroit le moyen de pouvoir être à chaque moment ſecourus & rafraîchis ; il comprit auſſi-tôt que le ſuccès de ſon entrepriſe dépendoit de fermer cette voye ; la difficulté étoit d'y réuſſir : il manquoit de Vaiſſeaux : il l'entreprit cependant, & en vint à bout. Comme la Mer n'étoit pas fort profonde aux environs des murs de la Ville, il fit

enfoncer des pieux par intervalles, & y fit atttacher des madriers. Cet ouvrage formoit des eſpéces d'échafauds qu'on eut ſoin de bien affermir & de rendre d'une largeur ſuffiſante, pour contenir pluſieurs ſoldats de front. A meſure que l'ouvrage avançoit, on couvroit les échafauds en forme de galleries, avec des planches minces que l'on revêtoit de peaux de bêtes fraîchement écorchées, afin de les prémunir contre les feux des Aſſiégeans; ces galleries couvertes furent ainſi pouſſées en peu de tems d'une extrémité de la langue de terre ſur laquelle une partie de la Ville eſt ſituée, juſqu'à celle qui lui eſt oppoſée; ce qui coupa entiérement la communication que la Ville avoit eue juſqu'alors avec la Mer.

Les Smirniens, qui conſidéroient d'abord tranquillement cet ouvrage du haut de leurs murs, ne pouvoient s'imaginer qu'on pût former une entrepriſe auſſi téméraire que celle-ci le paroiſſoit; mais quand ils apperçurent qu'en moins de quatre jours la moitié de l'ouvrage étoit fait, ils commencerent à appréhender, & mirent tout en uſage pour le détruire avant qu'on l'eût perfectionné. Comme leurs machines étoient toutes prêtes ſur leurs ramparts, ils jetterent quantité de roches & toutes ſortes de feux Grégeois pour écraſer & pour brûler l'ouvrage & les travailleurs; mais leurs efforts furent inutiles, & les galeries étant enfin perfectionnées, ils ſe virent fruſtrés de leur principal eſpoir.

Les Tartares qui avoient pris leur logement

logement du côté de la terre, ne firent autre choſe pendant les premiers huit jours, que de préparer leurs machines pour battre les murailles, & pour établir leurs Sappeurs. On étoit alors au milieu du mois de Décembre, & les pluies qui tombérent d'une abondance extraordinaire, faiſoient eſpérer aux Aſſiégés que leurs ennemis ne pourroient tenir contre la rigueur de la ſaiſon. Ce fut au contraire, un nouveau motif à Tamerlan de redoubler ſes efforts ; en effet tout étant prêt ſuivant ſes déſirs, les Tartares commencerent l'attaque de tous côtés ; les Béliers & les machines battoient les murs jour & nuit. La ſappe fut bientôt pouſſée de toutes parts avec vigueur ; les Aſſiégés faiſoient des ſorties, mais ils étoient preſque tou-

jours repouſſés avec perte ; enfin les murs de la Ville & du Château étant minés & ſoutenus ſur les étançons, Tamerlan y fit mettre le feu. La plus grande partie des murailles s'étant écoulée avec un fracas épouvantable, préſenta de toutes parts de larges ouvertures. Les Tartares préparés fondirent ſur les bréches avec cette férocité qui les rendoit depuis ſi long-tems ſupérieurs aux nations Aſiatiques.

En vain les Smirniens firent face de tous côtés. La multitude des Ennemis qui ſe ſuccédoient ſans ceſſe les uns aux autres étoit ſi grande, qu'il fallut céder à leurs efforts opiniâtres. Les bréches furent forcées ; des flots de Barbares ſe répandirent en peu d'heures dans les ruës & dans les Places publiques. Les Aſſiégés

pouſſés de toutes parts, ſe retranchoient dans les Egliſes & dans les Maiſons. On faiſoit pleuvoir de toutes parts un déluge de feux liquides, de la réſine & de l'huile bouillante, du ſouffre enflamé, & tout ce que la rage & le déſeſpoir met à la main en de ſemblables conjonctures. Rien de cela n'étoit capable d'arrêter un vainqueur féroce & intrépide; le Soldat effréné portant le fer d'une main & le feu de l'autre, faiſoit main-baſſe ſur tout ce qui ſe préſentoit, & embraſoit tous les lieux où il trouvoit de la réſiſtance; le ſang couloit à torrens dans les ruës. L'embraſement commença par les Temples & les Palais qui faiſoient plus de réſiſtance; il ſe communiqua en peu d'heures dans toutes les maiſons, n'épargna ni le profa-

de retourner d'où ils venoient.

Cette expédition importante ne coûta que quinze jours à Tamerlan ; lorſqu'elle fut finie, il décampa à petites journées, cotoyant l'Archipel, & s'approchant de la Syrie, dans laquelle il avoit projetté d'aller porter le ravage.

Fin du Septiéme Livre.

HISTOIRE DE TAMERLAN.

LIVRE HUITIE'ME.

LA Syrie qui eſt aujourd'hui ſous la domination des Ottomans, compoſoit autrefois un grand Royaume, qui dans ſon tems a donné des loix aux Puiſſances voiſines. On comprend ſous le nom de Syrie tout le Pays contenu entre l'Arabie déſerte, la Phénicie, la Mer Méditerranée, & la Cilicie; ce grand Royaume réduit en Province Romaine par Pompée, conquis par

les Sarrazins dans le huitiéme ſiécle, enlevé à ceux-ci par les Croiſés, du tems de Godefroy de Bouillon, & reconquis une autrefois par les Infidéles, étoit alors ſoumis aux Soudans d'Egypte; le Prince à qui l'Egypte & la Syrie obéiſſoient pour lors, étoit Farrudge, fils de Barcok, tous deux de la race des Mammelucs; ce mot ſignifie *Eſclaves vendus*; parce qu'effectivement ils étoient originairement des Eſclaves, enlevés de la Circaſſie & des environs du Mont Immaüs, leſquels formés de jeuneſſe dans les exercices militaires, compoſoient un corps de milice, qui à la ſuite des tems acquit une grande réputation & beaucoup d'autorité. J'en ai déja parlé. On attribue l'inſtitution de ce Corps à Salec, fils de Camel, l'aîné

des

des enfans du fameux Saffadin qui tiroit de là ſes principaux Officiers ; cette diſtinction rendit par la ſuite ces Mammelucs ſi inſolens, qu'ils s'attribuerent à eux ſeuls le droit d'élire leur Souverain ; ce qui ne manqua pas de cauſer de grandes révolutions dans l'Egypte. Le regne des Mammelucs y dura deux cens ſoixante & ſept ans, juſqu'à la défaite & la mort de Toman Bey, par l'Empereur des Turcs Selim ſecond, qui ſoumit l'Egypte à la domination Ottomane.

Tamerlan avoit depuis longtems contre les Soudans d'Egypte, de ces mécontentemens que les Souverains ambitieux pardonnent rarement. Dans le tems qu'il faiſoit la guerre à Ahmed Gelaïr, Soudan de Bagdad, il avoit envoyé une Ambaſſade à Barcok alors Soudan d'Egypte. Ce n'étoit qu'une députation

de civilité, pour lui donner part de ſes conquêtes, & lui demander ſon amitié. Barcok originairement eſclave Circaſſien, élevé depuis par ſa valeur & par ſes intrigues juſqu'aux premiers grades de la milice des Mammelucs, & devenu enfin Soudan d'Egypte par une de ces révolutions ſi communes en ces tems-là, étoit fier & inſolent. Il reçut ſi mal l'Ambaſſadeur du Souverain Tartare, qu'il le fit mettre en priſon. Tamerlan, quoique piqué au vif, mais engagé pour lors dans d'autres expéditions, diſſimula. Cependant Barcok mourut, & ſon fils Farrudge lui ſuccéda.

Celui-ci, loin de chercher à réparer la faute commiſe par ſon pere, y en ajouta de nouvelles. Cara Joſeph, Prince des Turcomans, ayant ſurpris dans ſes courſes le Gouver-

neur d'Avenic, ville d'Arménie conquiſe par Tamerlan, l'envoya à Farrudge qui le fit reſſerrer très-étroitement, & ne voulut jamais le relâcher, quelque inſtance que Tamerlan lui eût fait faire par de nouveaux Ambaſſadeurs. Enfin pour mettre le comble à ſes inſultes contre le Mogol, & lui faire voir combien il craignoit peu de l'avoir pour ennemi, il avoit envoyé un puiſſant ſecours de Syriens à Bajazet.

C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour pouſſer à bout un Prince dont la modération ne fut jamais la vertu. La réſolution fut priſe de châtier le Soudan, & de faire tomber ſur la Syrie les plus rudes effets du reſſentiment le plus vif. L'armée Tartare ſe mit en marche. La premiere place qui l'arrêta, fut Behesna, fortereſſe ſituée entre Alep & Malatia

La place étoit dans un détroit où couloient pluſieurs torrens. Ses murs hauts & forts, étoient bâtis ſur la cime d'une montagne eſcarpée. Le Gouverneur nommé Mocbel, fier de la ſituation de ſa place, s'étoit préparé à une vigoureuſe défenſe. Elle ne tint cependant que huit jours; & les Tartares ayant miné les murailles, y monterent l'épée à la main, & l'emporterent d'aſſaut. Antape ſe défendit encore moins. C'étoit cependant une ville qui paſſoit pour être extrêmement forte. Elle étoit bâtie de pierres de taille, entourée d'un foſſé profond de trente coudées, & large d'environ ſoixante & dix avec un pont-levis. La contreſcarpe bien maçonnée & de pierres ſolides, avoit auſſi un chemin couvert, aſſez large pour paſſer un homme à cheval, & ce poſte étoit deſtiné pour

des tireurs d'arc. L'armée Tartare y étant arrivée, on trouva que la garniſon & les hommes capables de porter les armes, avoient abandonné la vîlle, & qu'il n'y étoit reſté que les malades & les vieillards. Il y avoit cependant beaucoup de richeſſes, que Tamerlan livra à ſes ſoldats.

Ces progrès de l'armée Tartare ayant ſemé l'allarme dans toute la Syrie, Temour-Tach Gouverneur d'Alep, dépêcha couriers ſur couriers au Grand Caire pour en donner avis au Soudan ſon Maître. Farrudge ayant donné ſes ordres, fit promptement avancer toutes les milices vers Alep avec les armes & les munitions néceſſaires pour la défenſe. Le Soudan ne jugeant pas à propos de marcher en perſonne, donna le commandement de ſes armées

à l'Emir Chadoun Mammeluc de réputation, Gouverneur de la ville & du territoire de Damas. Ce Général ſe rendit à Alep, & y fut en peu de tems joint par les Gouverneurs d'Emeſſe, d'Antioche, de Tripoli, de Samarie, de Balbec, de Canaan, de Rama, & de Jeruſalem, qui conduiſirent chacun de leur côté toutes les troupes qu'ils purent ramaſſer dans les dépendances de leurs Gouvernemens, ce qui compoſoit une armée formidable, & peu inférieure à celle de Tamerlan, dans laquelle on comptoit encore ſept cens mille combattans.

Les coureurs de l'armée Syrienne ayant donné avis que Tamerlan étant ſorti d'Antape, s'avançoit vers Alep qui n'en eſt éloignée que de ſept lieues, les Généraux Syriens tinrent un grand conſeil de guerre

pour délibérer ſur le parti qu'ils avoient à prendre dans ces conjonctures. Il n'y avoit guéres que Temourtach & Chadoun de qui l'autorité pût ſe balancer dans le Conſeil. Ils étoient tous deux Gouverneurs des deux principales places de Syrie, tous deux guerriers, gens d'expérience & de ſervice; Temourtach ſage & prudent; Chadoun brave, mais préſomptueux, & fier de la confiance du Soudan ſon Maître. Le Gouverneur d'Alep voyant qu'on attendoit ſon avis, parla de la ſorte.

" Jamais affaire de plus grande
„ conſéquence ne s'eſt agitée dans
„ le Conſeil. Il ne s'agit de rien de
„ moins que du ſalut ou de la perte
„ de la Syrie, & même de l'Egypte
„ entiere. L'ennemi que nous avons
„ en tête eſt le plus fier & le plus re-
„ doutable qui ſoit aujourd'hui ſur la

„ terre. C'eſt ce Conquérant qui par
„ les plus legers commencemens,
„ eſt venu à bout de former un vaſte
„ Empire. Hé par quels moyens eſt-
„ il parvenu à une ſi haute fortune?
„ Vous le ſçavez: par une ſuite con-
„ tinuelle de combats & d'exploits,
„ par des victoires qu'il a remportées
„ ſur toutes ſortes de Nations, par la
„ conquête de tous les pays qu'il a
„ attaqués. Dites-moi les Nations où
„ il a porté les armes, qu'il n'ait pas
„ ſubjuguées, les peuples contre qui
„ il s'eſt déclaré, qu'il n'ait pas ſou-
„ mis & vaincus, les Royaumes &
„ les Etats où il ſoit entré les armes
„ à la main, qu'il n'ait pas réduits ſous
„ ſa domination? Rappellez-vous, ſi
„ vous le pouvez, les noms de tant
„ d'Etats & de tant d'Empires jadis
„ ſi floriſſans qui ont été réduits ſous
„ ſa puiſſance. Le Carézem, le Tur-

„ queſtan, la Coraſſanne, le Cabu-
„ leſtan, les Indes, les deux Irac, la
„ Perſe, le Couheſtan, l'Arménie,
„ la Médie, le Diarbekir, tous les
„ Peuples de la Mer Caſpienne &
„ tous ceux du Mont Caucaſe, enfin
„ le vaſte Empire Ottoman qu'il a
„ arraché ſous nos yeux au plus brave
„ Empereur qui ait jamais occupé le
„ Trône Muſulman. Une ſuite ſi
„ étonnante de ſuccès & de proſpé-
„ rités, non encore interrompue,
„ fait aſſez voir que la fortune eſt dé-
„ terminée en faveur de ce Héros. Il
„ y auroit de la témérité à s'oppoſer
„ au torrent. Conſidérez mûrement
„ s'il ne ſeroit pas plus à propos de
„ céder avec prudence au tems, que
„ de s'opiniâtrer ſans effet contre un
„ ennemi que nos réſiſtances ne ren-
„ droient que plus illuſtre. Ne vau-
„ droit-il pas mieux chercher à l'a-

„ doucir en lui faiſant des offres ca-
„ pables de ſatisfaire ſon avidité, que
„ d'attirer ſur nous des malheurs auſ-
„ quels nous ne ſerons plus à tems
„ de trouver des remedes ? Que de-
„ mandera-t-il de nous après tout ?
„ un vain hommage, un tribut ? Ce-
„ la eſt-il comparable aux maux ex-
„ ceſſifs que notre vaine opiniâtreté
„ eſt ſur le point de nous attirer ?
„ Pouvons-nous racheter trop cher
„ le ſang des peuples, le pillage &
„ l'incendie des Villes, la ruine de
„ tout un pays, & les énormes ex-
„ cès auſquels s'abandonnent de bar-
„ bares Conquérans „ ?

Ainſi parla Temourtach. Les meilleures têtes du Conſeil parurent l'approuver ; mais le reſpect pour l'Emir Chadoun les empêchant de ſe déclarer, on attendoit avec impatience le ſentiment de ce

Général, qui jettant un regard plein de colere & de fierté ſur le Gouverneur d'Alep, lui répondit en ces termes. "Nous n'ignorons ni la bra-
„ voure ni les grands exploits du
„ Monarque des Tartares. Mais il
„ n'eſt point d'ennemi ſi redoutable
„ qui ne puiſſe à la fin trouver ſon
„ vainqueur. Ne tient-il à un Con-
„ quérant que de prendre les ar-
„ mes & d'attaquer injuſtement des
„ Peuples qui n'ont rien à démêler
„ avec lui, pour obliger un Etat de
„ mettre les armes bas devant lui,
„ & de recevoir ſans oppoſition les
„ fers qu'il voudra faire porter?
„ Ce n'eſt que par la lâcheté des
„ peuples vaincus que Tamerlan eſt
„ devenu ſi formidable. Oſons lui
„ réſiſter; & nous interrompons
„ ſans doute la ſuite de tant de proſ-
„ périté. La fortune qui lui a juſqu'à

„ préſent été ſi favorable, l'attend
„ peut-être ici pour lui marquer le
„ terme de ſon bonheur. Après tout,
„ nous avons notre pays & notre
„ honneur à défendre. Le Soudan
„ notre Maître nous a faits dépoſi-
„ taires de ſon autorité ; il ſe repoſe
„ ſur notre valeur. La Syrie & l'E-
„ gypte attendent leur ſalut de notre
„ réſiſtance. C'eſt à nous à faire voir
„ que nous ne ſommes pas indignes
„ de notre réputation ni de la con-
„ fiance que l'on a dans notre valeur.
„ Les ſuccès ſont entre les mains du
„ Seigneur : qui ſçait ſi l'orgueil de
„ Tamerlan monté à ſon comble n'a
„ pas mis à bout ſa patience, & ſi ce
„ préſomptueux Conquérant n'eſt pas
„ d'autant plus proche du précipice,
„ qu'il paroît dans un plus haut dégré
„ d'élévation ? Faiſons lui courir au
„ moins la moitié du danger. Notre

„ armée eſt forte, nos ſoldats ſont
„ braves, nos places bien munies ;
„ tout le pays eſt en état de défenſe.
„ Il y auroit une lâcheté impardon-
„ nable à ne pas eſſayer de quel cô-
„ té la fortune pourra ſe déclarer „.

L'avis du Gouverneur de Damas n'étoit pas le plus prudent ; mais il étoit le plus généreux, & paroiſſoit le plus honorable. Il prévalut dans le Conſeil, & il fut arrêté qu'on tireroit dès le lendemain toutes les troupes hors de la ville d'Alep pour les mettre en ordre de bataille. Alep paſſe communément pour être la Beroé des Anciens. Elle eſt bâtie ſur quatre collines, entre l'une deſquelles coule une petite riviere. C'eſt une grande ville fort peuplée par le commerce qui y a toujours été floriſſant, on y compte juſqu'à ſix vingt Moſquées, dont la principale avoit été

une grande Egliſe bâtie par Sainte Helene, mere du grand Conſtantin. Cette Egliſe étoit une Métropole dépendante du Patriarchat d'Antioche.

Tamerlan s'avançoit à petites journées du côté d'Alep. Son armée parut enfin à la vûe de cette ville. Les Habitans qui la découvrirent de deſſus les hauteurs où elle eſt ſituée, furent épouvantés du grand nombre & du bon ordre des Tartares. L'armée Syrienne étoit campée ſous les murs d'Alep. Les deux armées ennemies reſterent trois ou quatre jours en préſence ſans en venir aux mains. Il n'y avoit que quelques avanturiers qui eſcarmouchoient dans les deux partis. Ils remportoient ſucceſſivement quelque avantage l'un ſur l'autre ; ce qui ne décidoit de rien pour l'affaire générale. Tamerlan ayant laiſſé repoſer quelque tems ſes troupes,

ſe préſenta enfin pour attaquer l'Armée Syrienne. La ſienne partagée en trois corps, étoit diſpoſée à peu près de même qu'à la journée d'Angouri. Soixante & dix Eléphans de guerre, magnifiquement ornés, & chargés de tours remplies d'archers & de tireurs de feux grégeois, faiſoient le front de la bataille. L'armée Syrienne peu inférieure en nombre à celle des Tartares, étoit partagée en deux aîles, la droite commandée par Chadoun, & la gauche par Temourtach, qui avoient chacun pour Lieutenans Généraux les braves Emirs que nous avons nommés ci-deſſus.

Le choc fut aſſez violent de part & d'autre. Les Syriens attaqués ſe défendirent d'abord avec vigueur. Temourtach ſur-tout fit voir par ſes grands exploits que ce n'étoit point par lâcheté qu'il avoit conſeillé la

ſoumiſſion. Chadoun, de ſon côté, fit briller ſon courage & ſa réſolution ; mais les Tartares animés par le ſouvenir de leurs victoires, & toujours accoutumés à ſe voir ſupérieurs à leurs ennemis, gagnoient inſenſiblement du terrain ſur ceux-ci. Les Eléphans parurent déterminer la victoire en faveur des Tartares. Les Syriens peu accoutumés à ces monſtrueux animaux, étoient effrayés à la vûe des terribles exécutions qu'ils faiſoient avec leurs trompes armées de ſabres. Les Eléphans pénétrans au milieu des bataillons ennemis, y portoient l'épouvante & le carnage. Les archers poſtés dans les tours, faiſoient pleuvoir des nuages de traits, & des déluges de feux grégeois qui s'attachant aux habits & aux armures des Syriens, les jettoient dans la fureur & dans le déſeſpoir.

Tamerlan

Tamerlan habile à profiter des conjonctures, faiſoit toujours avancer de nouvelles troupes à meſure qu'il appercevoit que les Syriens molliſſoient. Enfin Temourtach ayant été tué, Chadoun qui vit que les Syriens plioient de toutes parts fit ſonner la retraite, & ſe ſauva lui-même dans la ville d'Alep. L'armée Syrienne voyant un de ſes Généraux tué, & l'autre en fuite, acheva de ſe débander. On la vit à l'inſtant tourner le dos, & fuir à toutes jambes vers Alep. Les Vainqueurs ne furent pas lents à les pourſuivre. Ce fut alors que le carnage devint épouvantable. Les portes d'Alep n'étoient pas aſſez grandes pour donner entrée à tous ceux qui y cherchoient un aſile. La foule étoit horrible aux environs des portes; les Syriens ſe tuoient les uns les autres pour entrer plutôt dans la vil-

le. Les foſſés furent en peu de tems comblés de corps morts ; les hommes & les chevaux entaſſés çà & là les uns ſur les autres, égaloient preſque la hauteur du rempart. Tamerlan fit dans le moment avancer toute ſon armée, & livra l'aſſaut à la Ville. Les Tartares n'eurent pas beſoin d'échelles pour monter ſur les murailles ; une partie entra pêle mêle avec les vaincus ; l'autre à la faveur des cadavres étant montée ſur les murailles, tous ſe trouverent bientôt dans la ville. Ils s'y comporterent à leur ordinaire, c'eſt-à-dire, en barbares & en forcénés. On ne peut exprimer ni les maux qu'ils y firent, ni les richeſſes qu'ils enleverent.

Le Château d'Alep étoit ſitué ſur la plus haute des quatre collines ſur leſquelles la ville étoit bâtie. Il étoit

défendu par un foſſé profond, & rempli d'eau vive, & les murailles conſtruites de pierre dure & parfaitement bien jointes, paroiſſoient à l'épreuve du Bélier. Le Général Syrien s'étoit réfugié dans cette forteresſe, eſpérant qu'elle ſeroit capable d'arrêter les armes des Tartares. Tamerlan ne perdit point de tems; il fit paſſer le foſſé à ſes Sapeurs ſur des Radeaux, & les fit ſoutenir par des Archers. Les Sapeurs s'étant établis au pié du Fort, commencerent à le miner avec un ſuccès qui donna de l'appréhenſion aux Aſſiégés; ils deſcendirent des ſoldats du haut des murs, attachés avec des cordes, dans la vûë de faire périr les Sapeurs, mais ce fut ſans effet; les Archers poſtés de l'autre côté du foſſé, perçoient à coups de fléches quiconque étoit aſſez hardi pour paroître à

découvert. Le Château ſe trouvant miné en peu de jours, Tamerlan fit ſommer les Aſſiégés de ſe rendre en les avertiſſant de l'état de la Place. Chadoun l'ayant fait viſiter, & voïant qu'il n'y avoit plus de reſſource, prit le parti de ſe rendre.

Alep étoit célébre par l'étude de la loi Muſulmane; il y avoit quantité de Colleges & de Profeſſeurs habiles; on y venoit en foule de toute la Syrie & de l'Egypte pour s'y inſtruire dans la Religion Mahométane. Tamerlan étoit homme de Lettres & fort verſé dans l'Hiſtoire & dans la Religion; il ſe plaiſoit à converſer avec les gens habiles, & les embaraſſoit quelquefois par des queſtions captieuſes; mais ſes diſputes dégénéroient aſſez ſouvent en cruauté; & lorſqu'il ne pouvoit convaincre ceux qu'il croyoit dans l'erreur, il ſe fai-

ſoit un mérite de les faire mourir: (maniere trop forte de diſputer.) Avant que de quitter Alep, il fit aſſembler devant lui les plus célébres d'entre les Doctes Syriens, tous de la ſecte d'Aly, à laquelle les Omariſtes ou les Sunnis, dont étoit Tamerlan, ſont entierement oppoſés; après leur avoir fait diverſes queſtions & les avoir entendu diſcourir ſur quelques points controverſés, il leur parla de la ſorte.

" Voici une grande Bataille qui „ ſe vient de donner entre les Sy- „ riens & nous; il y a eu beaucoup „ de gens tués, tant de mon parti que „ du vôtre, leſquels des deux ſont „ Martyrs. La plûpart des Docteurs „ préſens, gardoient le ſilence n'o- „ ſant répondre à une queſtion ſi cap- „ tieuſe, cependant comme l'Em- „ pereur les preſſoit, un Docteur

„ Arabe prit la parole. Seigneur, (lui „ dit-il) on ne peut vous donner une „ meilleure réponſe que celle que „ donna notre ſaint Prophéte à une „ ſemblable queſtion. Il n'y a, dit- „ il, de véritables Martyrs que ceux „ qui combattent pour la défenſe „ de la Patrie ou pour le zéle de la „ Religion. Je vous entens, répliqua „ Tamerlan. „ Alors il leur fit l'énumération de toutes ſes conquêtes, & de toutes ſes victoires, après quoi il leur dit. "Dieu eſt juſte, & il ne „ fait part de ſes faveurs qu'à ſes véri- „ tables amis; des ſuccès ſi marqués „ & ſi continuels ſont des démonſ- „ trations déciſives en faveur des „ Sunnis. „ Les Docteurs Syriens voyant qu'il s'échauffoit, & appréhendant que la diſpute n'eût une iſſuë fâcheuſe pour eux, ſe mirent à le conjurer par l'éclat de tant de gloire

dont il étoit couvert, & de tant de faveurs du Ciel dont il étoit comblé, de pardonner à ceux qui avoient échappé aux horreurs d'un premier emportement. Tamerlan dit, " Je ne „ fais jamais mourir perſonne de pro- „ pos déliberé ; mais c'eſt vous- „ mêmes qui par votre obſtination „ avez cauſé votre perte. Cependant, „ ajouta-t'il, je vous pardonne, que „ Dieu vous convertiſſe. „

Ce fut aux environs d'Alep, que Tamerlan reçut un Envoyé de l'Emir, Prince des Druſes. Les Druſes habitent une partie des hauteurs du Mont-Liban, c'eſt-à-dire, le Païs qui eſt entre Barut, Tir, Damas, & la Mer Méditerranée ; on prétend qu'ils tirent leur origine des François qui reſterent dans la Paleſtine, au tems de la premiere Croiſade. On dit qu'un Regiment François, com-

mandé par un Seigneur de la maiſon de Dreux, pouſſé par les Sarrazins, & aſſiégé dans les Cavernes d'Engaddi, s'y maintint pendant quarante ans, ſans pouvoir être forcé ; que les ſoldats y avoient leurs femmes, & qu'à la ſuite des tems s'étant mulpliés, ils s'étoient répandus en divers Cantons du Mont-Liban où ſe forma une Nation particuliere : effectivement les Druſes ſont encore aujourd'hui un Peuple puiſſant & nombreux, qui a ſes Princes & ſon Gouvernement. La Religion Chrétienne dont leurs ancêtres faiſoient profeſſion, s'eſt beaucoup altérée parmi eux, par l'ignorance & le défaut des Miniſtres. Celle dont ils font profeſſion, eſt un mélange ridicule de ſuperſtition ; cependant ils haiſſent toujours les Mahométans, aiment les Chrétiens, & s'en ſont toujours dans

dans ces derniers tems déclarés les Protecteurs. Les Druſes ſont vigoureux, diſpos, endurcis au travail, & d'une bravoure qui les rend redoutables aux Mahométans, auſquels ils ne payent qu'un léger tribut, & ſeulement pour la forme. Le but de l'Ambaſſade envoyée par l'Emir des Druſes, ennemis toujours déclarés des Syriens, étoit de féliciter l'Empereur ſur ſes ſuccès, de l'aſſurer de ſon obéiſſance, & de lui propoſer de l'accepter avec ſes gens pour combattre ſous les Enſeignes impériales contre l'ennemi commun. L'Ambaſſade fut bien reçue; Tamerlan aſſura le Député qu'il verroit l'Emir avec plaiſir, qu'il le recevroit avec la diſtinction qu'il méritoit, & qu'en conſidération de ſes avances, le Pays des Druſes ſeroit épargné, & la

domination de l'Emir affermie & augmentée.

L'armée Tartare s'étant remiſe en marche paſſa l'Oronte, le plus grand fleuve de la Syrie. Il prend ſa ſource dans le Liban aux environs de Giranie; ſon cours eſt d'abord dirigé du Midi au Nord l'eſpace de plus de trente lieues; il traverſe la ville d'Apamée, faiſant enſuite un coude, il tourne juſte à l'Occident; & après avoir baigné les environs d'Antioche, il ſe décharge dans la mer de Syrie; ſon cours entier eſt d'environ ſoixante-quinze lieues. Tamerlan avoit détaché ſon avant-garde ſous la conduite des Mirzas Pir Mehemed & Aboubecre, & des Emirs Sevindgic & Soliman Cha. Ces Seigneurs devançant le gros de l'armée, inveſtirent d'abord la ville d'Apamée. Il y a pluſieurs

villes de ce nom dans l'Aſie, celle-ci eſt l'Apamée de Syrie, ſituée ſur l'Oronte. Elle doit ſon nom à la femme de Seleucus Nicanor. Le château étoit ſur une colline, qui dominoit toute la ville bâtie en partie ſur le penchant, & en partie dans la plaine. Cette plaine eſt la plus riante, & la plus fertile qu'on puiſſe imaginer; c'étoit-là que Seleucus faiſoit nourrir cinq cens Eléphans; elle eſt encore plus célébre par la bataille qui ſe donna ſous l'Empire d'Aurelien, entre l'armée Romaine & la fameuſe Zenobie, Reine des Palmiréniens. Les Syriens appellent cette ville *Hama* : elle avoit jadis un ſiége Epiſcopal, ſuffragant d'Antioche ; & quelques-uns de ſes Evêques auſſi-bien que pluſieurs Martyrs, ſont connus dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique.

L'avant-garde de l'armée Tartare s'empara d'abord ſans peine de la partie baſſe de la ville ; mais le château qui paroiſſoit extrêmement fort, annonçoit une longue réſiſtance. Tamerlan s'avançoit plus lentement, arrêté par quelques petites places qu'il voulut prendre en paſſant. Son arrivée décida de la reddition de la place ; les Habitans ayant contemplé de deſſus les hauteurs, l'étendue effroyable de l'armée Tartare, jugerent que ce ſeroit inutilement qu'ils s'obſtineroient à ſe défendre. Les plus conſidérables de la ville allerent trouver les Mirzas qui commandoient l'avant-garde, & les prierent d'intercéder pour eux auprès de l'Empereur. Ils obtinrent effectivement quartier, la citadelle ſe rendit ; on taxa les Habitans pour le rachat du pillage. Tamerlan trou-

vant la ſituation d'Apamée agréable, & les pâturages des environs excellens, y ſéjourna pendant vingt jours pour donner le loiſir aux chevaux de ſe refaire, & aux hommes de ſe repoſer.

L'armée Tartare s'étant rafraîchie, continua ſa marche en remontant toujours vers l'Oronte. Emeſe ſe trouvoit ſur ſon paſſage; cette ville paſſe pour une des plus anciennes du monde; elle étoit Métropole ſous le Patriarchat d'Antioche. Les Romains l'avoient fait fortifier ſuivant leur méthode, ſous les premiers Céſars; & on y voit encore même aujourd'hui les reſtes d'un magnifique bâtiment en piramide, où parmi les débris d'une Inſcription preſque effacée, on lit encore le nom de Caïus Céſar, neveu d'Auguſte, ce qui fait croire que ce ſuperbe édifice

étoit le tombeau de ce jeune Prince. D'ailleurs la ville avoit une enceinte de bonnes murailles percées de ſix portes, avec des Tours de diſtance en diſtance, & un grand foſſé. Il y avoit auſſi une citadelle bien bâtie, ſituée ſur une éminence. Cette ville avoit extrêmement ſouffert par de fréquentes révolutions; enlevée aux Grecs par les Arabes Muſulmans, conquiſe par les premiers Croiſés ſur les Arabes, repriſe ſur les Latins par Saladin, environ cent ans après,& enfin preſque ruinée par d'horribles tremblemens de terre, ſur-tout par un des plus conſidérables dans le tems que la Syrie étoit au pouvoir des Latins. Telle étoit Emeſe, lorſque Tamerlan ſe préſenta devant ſes murs; elle n'attendit pas qu'on l'aſſiegeât dans les formes, & ſe rendit à la premiere ſommation.

C'étoit-là l'effet de la réputation de Tamerlan qui lui faiſoit autant de conquêtes que la force de ſes armes. Balbec étonnée de ce torrent de proſpérités, n'oſa pas s'expoſer aux ſuites d'une reddition forcée. L'ancien nom de cette Ville étoit Héliopolis; elle eſt ſituée dans la Syrie du Liban au bout d'une longue plaine qui eſt preſque toute environnée de montagnes; il y a peu de Villes dans tout l'Orient, qui ait conſervé tant de monumens de la plus haute antiquité; ſes murailles, ſes Temples, ſes Palais, quoiqu'à demi ruinés par l'injure des tems, donnent encore aujourd'hui aux Voyageurs, l'idée de la plus noble & de la plus brillante Architecture. L'œil & l'eſprit ſont étonnés en contemplant des morceaux d'édifices, où avec la grandeur du deſſein, l'on trouve encore

toute la fineſſe & toute la régularité de l'exécution. Les Tartares élevés dans les déſerts, & accoutumés à vivre ſous des tentes, étoient peu ſenſibles à ces beautés : mais Tamerlan qui avoit du goût naturel, & de l'inclination pour les beaux Arts, s'occupa agréablement pendant quelques jours à viſiter ce que Balbec a de plus curieux.

Deux objets attirerent particuliérement ſon attention : l'un étoit la fortereſſe, que l'on appelle encore le palais de Balbec ; & l'autre un temple fameux, qu'on croit avoir été bâti en l'honneur du Soleil, la principale Divinité du Païs. Le Palais où le château, qui eſt ſitué à l'extrémité Orientale de la ville, repréſente à l'extérieur un plan preſque quarré par la diſpoſition des murs qui en font l'enceinte. On fit remar-

quer à Tamerlan la qualité des pierres dont les hautes murailles ſont conſtruites. Ces pierres ſont exceſſives dans toutes leurs dimenſions ; pluſieurs ont plus de ſoixante-deux piés de longueur, & juſqu'à ſeize piés de hauteur ou de largeur. Cette enceinte générale en comprenoit pluſieurs autres, toutes ſéparées par des bâtimens qui ne cédoient en rien aux plus magnifiques édifices de l'ancienne Rome, en ſorte que ce Palais ſeul pouvoit paſſer pour une des merveilles de l'Aſie. On y admiroit particulierement de longues galleries ſur toutes les faces des bâtimens, des colonnes de marbre qui étoient d'une piéce, d'une hauteur, & d'une groſſeur admirablement bien proportionnée; des ſtatuës ſans nombre, des figures & des buſtes de toute eſpéce, des Trophées ſuperbes, des

Niches curieuſement travaillées, des murs & des plafonds enrichis de bas-reliefs, des eſcaliers admirables, enfin tout ce que le bon goût de la Grece & la magnificence Romaine ont pû inventer de plus beau dans l'art de bâtir.

Le Temple de Balbec ne ſatisfit pas moins la curioſité de l'Empereur. C'étoit un vaſte édifice en quarré long, d'une apparence tout-à-fait magnifique par ſon élévation ſur trente dégrés, & par la décoration d'un double rang de colonnes dont il étoit orné; un ſuperbe Periſtile régnoit autour du Temple. Il étoit lambriſſé par un plafond voûté enrichi d'une belle ſculpture en bas-relief. Un Portique orné d'une colonnade, formoit l'entrée du Temple. La ſomptuoſité du dedans répondoit à ce pompeux extérieur; le

Temple étoit partagé en deux, à peu près comme le ſont nos Egliſes, ayant une nef avec des bas côtés & une maniere de Chœur. Je ne dirai rien ici, ni de la beauté des colonnes qui ſoutenoient l'intérieur de ce bâtiment, ni des ornemens de ſculpture dont il étoit par-tout embelli, ni des ſtatuës des fauſſes Divinités placées dans différentes niches, ni enfin de tous les ornemens diſtribués avec autant de profuſion, que de ſageſſe & d'entente.

Le Conquérant fut ravi d'admiration à la vûe de ces beaux ouvrages, & il conclut qu'il falloit que Balbec eût été une des Villes les plus conſidérables ſous les Empereurs Romains. Effectivement en ſortant de l'enceinte du Château, & du Temple, on ne trouve par-tout que ruines & que fragmens d'antiquité; on ne

voit à chaque pas que colonnes briſées, que chapiteaux mutilés, piédeſtaux rompus & à demi enterrés, ſans parler des voûtes & de quantité de belles cîternes qui ſont aſſez communes dans cette Ville.

L'Empereur Tartare ne manqua pas d'interroger les Sçavans de Balbec, tant ſur l'origine de cette Ville que ſur les Auteurs de ces ſomptueux édifices. Tous s'accordoient à faire remonter la fondation de Balbec aux premiers ſiécles du monde. Ils étoient plus partagés ſur la ſeconde queſtion ; les Mahométans ignorans dans l'Hiſtoire, & peu inſtruits dans les véritables Traditions, attribuoient ces œuvres ſi merveilleuſes aux génies ; idée dont généralement parlant, les Orientaux ſont fort entêtés, ce qui provient d'un défaut de goût, cauſé par la décadence gé-

nérale où les révolutions continuelles de l'Orientt ont jetté les Arts. L'opinion des Juifs étoit, que ces grands édifices avoient été conſtruits ſous le regne de Salomon, pour plaire à la Princeſſe d'Egypte qu'il avoit épouſée, & qui y faiſoit ſa demeure ordinaire ; ils diſoient que c'étoit-là ce fameux Palais du Liban, dont l'Ecriture fait ſi ſouvent mention. Leurs Rabbins mêlant à l'ordinaire les rêveries à l'incertitude de leur Tradition, ajoûtoient que lorſque Salomon vouloit ſe rendre au Palais du Liban, & viſiter la Princeſſe qui y faiſoit ſon ſéjour, il y étoit tranſporté dans un inſtant par les Génies qui lui obéiſſoient en tout comme à un Souverain. Les plus ſenſés & les mieux inſtruits attribuoient ces grands ouvrages aux Romains ; les uns à Elogabale qui étoit natif de

Syrie, qui y avoit été proclamé Empereur, & qui avoit exercé la ſouveraine ſacrificature dans le Temple d'Heliopolis ; les autres avec plus de vraiſemblance, aux Empereurs Trajan ou Hadrien.

Bedreddin Emir des Druſes à la tête de quatre mille de ſes Sujets, vint joindre Tamerlan qui étoit encore à Balbec ; il offrit ſes préſens à l'Empereur. Ils étoient compoſés de tout ce qu'il y a de rare dans le Liban, & ſurtout de ſon précieux Encens. Il fut parfaitement bien reçu ; & la vûë de ces curioſités ayant fait tourner la converſation ſur le Liban, & en particulier ſur les fameux Cédres, dont Salomon s'étoit ſervi pour la conſtruction de ſes édifices, la rélation que l'Emir en fit, donna envie à Tamerlan de profiter du voiſinage, pour viſiter l'intérieur du Li-

ban, & en particulier ce qui reſtoit de ces arbres ſi vantés, qui excitent encore aujourd'hui la curioſité des Voyageurs dans la Paleſtine.

Le Liban eſt une chaîne de montagnes d'environ cent lieues de longueur, qui commencent à Tripoli de Syrie, & finiſſent un peu au-delà de Damas: elle a une autre chaîne paralelle qui court à peu près les mêmes airs de vent, & qu'on nomme pour cet effet Anti-Liban. Ces deux Monts ne ſont ſéparés que par une profonde Vallée qui forme un petit païs fort agréable, appellé Célé-Syrie, ou Syrie creuſe. Le nom de Liban qui eſt Phénicien, veut dire, *Blanc* ou *Blancheur*, nom qui leur a été donné, parce que leurs ſommets étant fort élevés en pluſieurs lieux paroiſſent toujours blancs. Leur nature n'eſt pas par-tout la même; les

plus hautes montagnes ſont ſtériles & pierreuſes. La neige qui couvre leur ſommet, en rend l'aſpect triſte, & le froid qui y régne, les rend preſque inhabitables ; celles qui ſont moins élevées, jouiſſent d'un climat plus doux. L'ombre des arbres toujours verts, l'émail continuel des fleurs, les fontaines, les bois, les jardins, les vergers remplis de fruits en font un ſéjour délicieux. Du ſein du Liban & de l'Anti-Liban, ſortent pluſieurs Fleuves célébres, entr'autres l'Oronte, l'Eleuthere, le Jourdain & le Kaditcha.

Il n'eût pas été prudent de s'engager dans ces montagnes, à la merci d'un Prince étranger dont la fidélité pouvoit être ſuſpecte. Tamerlan avoit trop d'expérience pour commettre une faute ſi conſidérable. Dix mille Tartares eurent ordre de prendre

dre les devans ſous la conduite du Mirza Aboubecre ; le deſſein de l'Empereur étoit, qu'en aſſurant les chemins dans l'intérieur de ces montagnes, ils s'avançaſſent juſqu'à Tripoli pour tenter de s'en rendre maîtres. L'Empereur ne prit avec lui que cinq cens de ſes Gardes avec pluſieurs de ſes principaux Emirs. Le Prince des Druſes ne ſe fit accompagner que par cent de ſes gens; ce fut ainſi qu'on ſe mit en route pour viſiter une partie de l'intérieur du Liban.

Il n'y a pas loin de Balbec juſqu'au pié de la premiere chaîne de montagnes qui fait une partie de l'Anti-Liban. Cette chaîne ſe paſſe aiſément ; mais les deux autres qui ſuivent, ſont extrêmement hautes & fort difficiles à paſſer. Il y a pour deux journées d'un chemin aſſez rude

de Balbec juſqu'au lieu où croiſſent les Cédres. Tamerlan y arriva avec ſa petite Cour, & prit beaucoup de plaiſir à contempler ces arbres ſi renommés non-ſeulement parmi les Chrétiens, mais encore parmi les Mahométans. Le lieu où ils croiſſent eſt une petite plaine entre pluſieurs montagnes ; il n'y a environ que vingt Cédres, mais leur groſſeur eſt prodigieuſe, & telle qu'il n'y a aucun arbre qui puiſſe leur être comparé ; il y en a quantité d'autres beaucoup plus petits qui ſont placés indifféremment parmi les premiers. Le feüillage du Cédre eſt tout-à-fait ſemblable à celui du geniévre ; il conſerve ſa verdure toute l'année. Lorſque ces arbres ſont devenus grands, leur cime s'élargit, & forme un rond parfait, au lieu que les plus jeunes s'élévent en piramide, de même façon

que le ciprès. Il n'y a point de différence pour l'odeur entre les jeunes arbres & les vieux. Elle eſt douce & aromatique ; mais il n'y a de fruits qu'aux gros cédres. Le fruit eſt une maniere de pomme ſemblable à celle du pin. Elle contient dans ſon intérieur un baume clair & tranſparent qui en coule goutte à goutte par les ouvertures.

Ce n'eſt point par la hauteur du tronc que le cédre eſt ſupérieur aux autres arbres. Les plus gros n'ont guéres depuis leur ſortie de terre juſqu'aux premieres branches, que ſix pieds de hauteur. Le cédre n'eſt ſi conſidérable que par la hauteur des branches, qui étant entées ſur un tronc d'une énorme groſſeur, naiſſent les uns des autres, & s'élevent ainſi comme par échelons, juſqu'à une prodigieuſe élévation ; ces bran-

ches venant à s'étendre & à s'élargir à meſure qu'elles s'éloignent du tronc, forment par la diſpoſition des rameaux & des feuillages tournés vers le Ciel, une eſpéce de rouë qui ſemble être un ouvrage de l'art.

Les Chrétiens Maronites qui demeurent dans ces montagnes, ſous la protection du Prince des Druſes, ont une extrême vénération pour ces arbres ſi célébres dans les Livres ſaints. Les Sarraſins & les Arabes ne les reſpectent pas moins, parce qu'ils prétendent que c'eſt de cette plaine & des environs, que Salomon tira de quoi conſtruire le Temple de Jéruſalem. Les Mahométans, chez qui la mémoire de Salomon eſt vénérable, regardent auſſi ces arbres-là comme ſacrés. Ainſi toutes ces Nations ſi différentes pour la Religion, s'accordent dans le reſpect unanime

pour ce lieu, & en font chacune de leur côté un terme de pélerinage. Il eſt même défendu ſous de griéves peines à qui que ce ſoit de couper aucune partie conſidérable de ces arbres que le tems a reſpectés, & qui ſubſiſtent encore de nos jours. Ce n'eſt même que par une faveur ſpéciale, que le Patriarche Maronite accorde aux Pélerins de profiter de ce que le vent ou la vieilleſſe laiſſe tomber à terre, pour en faire des chapelets ou des croix.

Le Prince des Druſes avoit eu ſoin de faire trouver tous les rafraîchiſſemens néceſſaires dans un lieu ſi écarté. Il y avoit fait dreſſer des tentes, où l'Empereur & toute ſa ſuite trouverent abondamment des vivres & des munitions ſuffiſantes pour le ſéjour qu'il vouloit y faire. Il y reſta la journée, & y paſſa la nuit.

Le lendemain il continua ſa marche toujours en coupant la largeur de la montagne, & en s'avançant du côté de Bechiaray, gros village appartenant au Prince des Druſes. Tamerlan vit avec plaiſir ſur ſa route la ſource du Kaditcha, autrement appellé *le fleuve ſaint* par les Orientaux. Cette ſource ſort avec impétuoſité d'une roche vive toute entourée de bocages & d'arbres de haute futaye. L'eau ſe précipite avec grand bruit dans un baſſin de pierre que la nature a creuſée; d'où elle s'échappe pour arroſer un des plus magnifiques vallons qui ſoient dans ces montagnes. Le Kaditcha groſſi dans ſa courſe par une infinité de ruiſſeaux qui coulent de toutes parts du Liban, devient un fleuve conſidérable, qui ayant paſſé dans la ville de Tripoli, va ſe décharger dans la Mer de Syrie.

Les gens du pays appellent cette riviere Kaditcha, c'eſt-à-dire, ſainte ou bienheureuſe, parce qu'elle prend ſa ſource d'une montagne ſi célébre dans l'Ecriture, & parce que les environs qu'elle arroſe, ont été remplis de monaſteres & d'hermitages où vivoit une infinité de Religieux & de ſolitaires, qui menoient une vie pieuſe & édifiante. En effet, Tamerlan continuant ſa route, & cotoyant le Kaditcha, vit des chapelles, des grottes, & des cellules, où pluſieurs Anachorettes vivoient dans un détachement, que le monde ne peut s'empêcher d'admirer. Mais ce fut ſurtout au Monaſtere de Cannubin qu'il eut lieu d'être témoin du recueillement & de la régularité des Religieux qui l'habitoient.

Cette maiſon eſt ſituée ſur le pen-

chant d'une aſſez haute montagne. Les dehors en ſont cependant fort unis, & les environs très-rians. La terre eſt partout bien cultivée, on y voit des vergers, des jardins & des vignobles, la plûpart diſpoſés en terraſſe. Il y avoit alors près de deux cens Moines de l'inſtitut de S. Antoine, mais qui ſuivoient la regle de S. Baſile. Ces Religieux menent une vie fort auſtere, exercent charitablement l'hoſpitalité à l'égard des étrangers, & ſont fort ſimples dans leurs mœurs comme dans leurs manieres. Leur habit conſiſte dans une méchante tunique de laine noire, qui ne deſcend que juſques à mi-jambes, un ſcapulaire de même étoffe, & un capuchon. Ils ont les jambes nues & des pabouches noires à leurs pieds.

Tamerlan n'aimoit guéres les Chrétiens,

Chrétiens, & les Tartares leur faiſoient depuis long-tems une cruelle perſécution ; mais ceux du Liban étoient ſous la protection du Prince des Druſes,& Tamerlan qui ne vouloit pas le déſobliger, avoit défendu ſous de griéves peines à tous ſes ſoldats de faire le moindre déplaiſir aux habitans du Liban. Cette défenſe publiée, avoit empêché les Chrétiens,& ſur-tout les Religieux, de ſe diſſiper & de prendre la fuite, comme ils ne manquoient pas de faire aux approches de l'armée Tartare. L'Empereur fut reçu à la porte du Monaſtere de Cannubin par le Patriarche Maronite qui y fait ſa demeure ordinaire. Ce Patriarche étoit à la tête de ſa Communauté ; ſpectacle extraordinaire pour les Tartares. Tamerlan ne put s'empêcher d'admirer la modeſtie, le ſilence & l'auſ-

térité de ces bons Religieux. Il aſſiſta à leurs prieres, à leurs offices, à leurs repas, & fut témoin des travaux pénibles auſquels ils s'exerçoient ſuivant leur inſtitut. Il ne put s'empêcher d'avouer que ces Santons Chrétiens menoient une vie plus pure & plus parfaite que ceux de la Religion Muſulmane.

Le deſſein de Tamerlan étoit de profiter de l'occaſion pour aller viſiter un fameux monument antique & ſacré pour les Muſulmans, qu'on nomme les puits ou les réſervoirs de Salomon. Il lui fallut pour cela traverſer une partie du pays des Druſes. Preſque tout ce pays conſiſte en beaux vallons & en collines bien cultivées; on n'y voit par-tout que meuriers chargés de fruits, que vignobles, qu'oliviers de la groſſeur des chênes, que prairies, pâturages,

bleds & fruits de toute eſpece ; par-deſſus tout enfin, une abondance extraordinaire en gibier & en bêtes fauves. Les oliviers & les arbres fruitiers plantés en allignement & avec ſimétrie, font de ces belles campagnes un jardin preſque continu. Les vignes élevées ſur de hautes perches, & ſoutenues en façon de treilles, préſentent de loin à l'œil du voyageur le raiſin pendant & des grappes d'une beauté extraordinaire. Une quantité preſqu'incroyable de ruiſſeaux coulent de différentes parties des hautes montagnes, & ſerpentent dans la plaine pour y entretenir toujours la verdure & la fraîcheur. Le ciel y eſt pur & ſerain ; le climat doux & temperé ; le génie des habitans paiſible, ſimple & officieux. Leurs mœurs n'ont rien de la rudeſſe ordinaire aux montagnards. Ils

vivent enſemble en paix & en union: il s'y conſerve une bonne foi, une droiture & une ſimplicité qu'on voit rarement ailleurs.

Les puits ou les réſervoirs de Salomon ſont à l'extrémité du pays des Druſes, à une lieue de Tyr, dans le milieu d'une plaine entre l'Anti-Liban, & le grand chemin qui mene à Saint Jean d'Acre. Il y en a trois de différentes grandeur. Le plus conſidérable repreſente à ſon extérieur une grande tour quarrée d'élévation cinq toiſes d'environ. On arrive au haut de la tour par une rampe douce. Ces réſervoirs ſont pleins d'une eau pure & claire qui monte ſans ceſſe du fond juſqu'au ſommet, enſorte qu'on peut facilement la puiſer avec la main. Elle remplit un grand baſſin de figure octogone d'environ ſoixante pieds

de diamettre. Ces tours ſont d'une maçonnerie ſi bien liée, & ſi fort endurcie par la ſuite des tems, qu'il eſt difficile d'en ôter la moindre partie, même en ſe ſervant des pics & d'autres inſtrumens de fer.

Ces eaux ſont ſans doute conduites par des canaux ſouterrains depuis les montagnes de l'Anti-Liban, aux pieds deſquels les réſervoirs ſont ſitués, & elles ne montent ainſi à la hauteur de ſix toiſes qu'à raiſon de l'élévation de leur ſource. Au reſte, quoiqu'elles ſoient dans un perpétuel mouvement, on ne s'en apperçoit point dans le baſſin, où elles paroiſſent dans un grand repos ; mais on juge aiſément de leur agitation par la force & par l'impétuoſité avec laquelle elles ſortent de ce puits par des ouvertures faites à leurs baſſins. La chute de ces eaux eſt tel-

le, qu'elle fait tourner pluſieurs moulins qui ſont au pied du grand réſervoir. Elles ſe perdent enſuite dans la campagne, & forment une riviere qui va ſe décharger dans la Mer aſſez peu éloignée.

Tamerlan contempla avec plaiſir ces beaux monumens qui ſont d'une grande antiquité. Les Tartares Muſulmans bûrent de cette eau, & ſe laverent dans la riviere, croyant, ſelon la Tradition, que ces eaux ont la vertu d'emporter les ſouillures de l'ame. L'Empereur s'informa à ſon ordinaire de l'Auteur de ce bel ouvrage. L'opinion la plus commune étoit que ces puits ont été conſtruits par Salomon en faveur du Roi Hiram, qui avoit fourni des ouvriers & des bois pour la conſtruction du Temple ; & que ce ſont ces puits-là mêmes dont il eſt fait mention dans

le Cantique des Cantiques, ſous le nom de puits des eaux vives qui viennent du Liban : mais d'autres veulent qu'ils ſoient poſtérieurs au regne de Salomon, & que ce ſoit un ouvrage d'Alexandre le Grand, lorſqu'il eut conquis la ville de Tyr.

Pendant que Tamerlan ſatisfaiſoit ainſi ſa curioſité, ſes Lieutenans avançoient ſes conquêtes. Il eut avis par un courrier du Mirza Aboubecre, que Tripoli & Gebaïl s'étoient rendus ſans attendre qu'on les attaquât. Il ſe rendit lui-même bientôt à ſon armée, laquelle, ſuivant ſes ordres, marchoit du côté de Damas. Il y fut rejoint ſur la route par les divers détachemens qu'il avoit envoyés le long de la côte maritime de Syrie, & qui revinrent après avoir pillé Barut, Seyde, & quantité d'autres places de peu de conſidération.

Le Soudan d'Egypte qui juſqu'alors avoit paru dans l'inaction, ſembla ſe réveiller par les nouvelles réïtérées de ces ravages. Il avoit levé une puiſſante armée, & s'étoit rendu à Damas. Il en fit promptement réparer & augmenter les fortifications, & la mit en état de ſoutenir un ſiége: mais ce Soudan qui étoit un Prince ſans force & ſans honneur, eſſaya de ſe défaire d'un ſi puiſſant ennemi par une voye moins honorable, mais plus courte & plus efficace. Sous prétexte d'une Ambaſſade, il envoya vers Tamerlan deux ſcélérats qui lui avoient promis d'aſſaſſiner l'Empereur Tartare au milieu de ſa Cour, ne s'embaraſſant ni du danger auquel ils s'expoſoient, ni des ſupplices qu'ils devoient naturellement attendre, après l'exécution d'un ſi noir attentat. Ils avoient l'un & l'autre

pris l'habit de Derviche, eſpérant que cet habit leur donneroit plus d'accès auprès de la perſonne du Prince, & plus de facilité pour exécuter leur horrible projet. Les aſſaſſins ſe rendirent au camp Impérial, & demanderent audience, comme ayant des propoſitions à faire de la part du Soudan. Ils y furent admis : mais on ne les laiſſa pas approcher d'aſſez près du Prince, pour pouvoir exécuter leur entrepriſe. Ces prétendus Envoyés ne firent d'abord que des propoſitions d'accommodement, & de tréve. Enſuite ils firent entendre qu'ils avoient quelque choſe de plus particulier à communiquer, mais qui demandoit une audience ſecrette. Comme leur phiſionomie n'étoit pas prévenante, & que la foi Egyptienne étoit peu en recommandation, on ſe défia de leurs

mauvais deſſeins. On les fouilla comme ils entroient à l'audience. On les trouva ſaiſis chacun d'un poignard empoiſonné qu'ils avoient caché ſous leurs habits. Lorſqu'ils ſe virent découverts, ils avouerent leur complot, & ne diſſimulerent point que c'étoit le Soudan qui leur avoit promis de grandes récompenſes, s'ils avoient été aſſez heureux pour ſe ſauver, après avoir fait leur coup. On n'en fit mourir qu'un des deux, l'autre après avoir eu le nez & les oreilles coupées, fut renvoyé au Soudan.

Une autre affaire donna plus d'inquiétude à Tamerlan. Un de ſes neveux nommé Sultan Huſſein, piqué de n'avoir pu obtenir un poſte conſidérable qu'il briguoit, ſe détermina à quitter l'Armée Tartare, & à paſſer dans le parti du Soudan. Ce jeu-

ne Prince communiqua ſon deſſein à quelques amis, & à pluſieurs mécontens; il en ramaſſa un corps d'environ trois mille hommes, avec leſquels ayant ſécretement conſpiré, il quitta pendant la nuit le camp Impérial, & ſe rendit à Damas auprès du Soudan. Cette déſertion fit grand bruit dans l'armée, & flatta extrêmement le Soudan d'Egypte. Il reçut le Prince avec toute la diſtinction poſſible. La Ville de Damas fit des réjouiſſances extraordinaires à cette occaſion; & les Syriens regarderent le neveu de l'Empereur comme un ôtage qui dévoit répondre de leur ſûreté.

Ils ſe trompoient fort dans leur eſpérance. L'ambition toujours dominante dans le cœur de Tamerlan, ne lui permettoit guéres de faire attention aux liaiſons du ſang. La

déſertion de ſon neveu ne le piqua que par la brêche qu'elle pouvoit faire à ſon autorité, dont il étoit ſouverainement jaloux, & par le mauvais exemple qu'elle étoit capable de donner à l'armée; il parut ne point ſe mettre en peine de cette démarche qu'il traita d'un dépit de jeune homme. Il dit publiquement que ſon neveu ſeroit ſuffiſamment puni de ſon imprudence par la honte qu'il auroit de s'être livré volontairement aux ennemis. Cependant il envoya un Emir au Soudan pour lui reprocher l'attentat des prétendus Derviches. Il ajouta que quelque juſte que fût ſon indignation pour un tel procédé, il étoit cependant prêt à donner la paix à l'Egypte, pourvû qu'on l'indemnisât des frais de la guerre; qu'il demandoit pour cela que le Soudan lui cédât tout ce que

les Tartares avoient conquis dans la Syrie, & qu'il y joignit encore la ville & le territoire de Damas.

Le Soudan, quoique très-choqué de ces propoſitions, voulant gagner du tems pour perfectionner les travaux qu'il faiſoit faire à Damas, parut n'être pas trop éloigné d'entrer en accommodement. Il reçut parfaitement bien les députés; & après leur avoir fait toute ſorte de bons traitemens, il les renvoya accompagnés de quelques Seigneurs de ſa Cour. Ceux-ci aſſurérent le Monarque Tartare de la volonté ſincére qu'avoit le Soudan de conclure la paix; que quant aux dédommagemens pour les fonds de la guerre, les deux Monarques nommeroient des Miniſtres pour en convenir à l'amiable. Tamerlan ne ſe fioit guéres à ces promeſſes; la plûpart

de ſes Généraux lui conſeilloient de marcher ſur le champ à Damas. Il voulut cependant encore accorder huit jours au Soudan ; & pour faire voir qu'il vouloit obſerver la tréve ; il ſe mit en devoir de décamper dans la vûe d'aller au Gouta, plaine délicieuſe aux environs de Damas où il étoit bien aiſe que la Cavalerie aſſez fatiguée, ſe remit par la bonté des pâturages qui y ſont excellens.

Les Syriens ayant apperçu ce mouvement, s'imaginerent que Tamerlan effrayé de la déſertion de ſon neveu, & du mauvais état de ſon armée, que Huſſein leur avoit dit être fort en déſordre, battoit en retraite ; & crurent ne pouvoit rien faire de mieux, que de tomber ſur l'arriere-garde, dans l'eſpérance que la confuſion ſe mettant parmi les Tartares, ils pourroient en avoir bon marché.

Le Soudan goûta cet avis. Tout ſe mit en mouvement à Damas. Les troupes réglées ſortirent les premieres hors de la Ville. Elles étoient nombreuſes, & parfaitement bien équippées. Les habitans, au lieu de s'occuper à la garde de leur Ville, voulurent avoir leur part d'une victoire qu'ils ſe figuroient très-facile. Chacun d'eux s'arma comme il put: ils ſuivirent l'armée, & il ne reſta dans Damas que les femmes, les vieillards & les enfans.

Une partie de l'Armée Tartare étoit déja en marche pour ſe rendre au Gouta, lorſque les nuages immenſes de pouſſiere, qu'on découvrit du côté de Damas, annoncérent l'approche de l'ennemi. Tamerlan n'oſoit croire que les Syriens euſſent la témérité de le venir attaquer; il fit cependant faire alte à l'Armée, &

lorſque les Coureurs eurent aſſuré que le Soudan s'avançoit lui-même en perſonne, à la tête de ſes Troupes, l'Empereur ayant fait faire volte-face, courut à l'arriére-garde qui ſe trouvoit par ce mouvement à la tête de l'Armée. A meſure qu'il traverſoit les rangs, il rappelloit à ſes ſoldats le ſouvenir de leurs victoires paſſées ; il crioit que c'étoit-là le dernier effort du déſeſpoir des Syriens qui faiſoient bien voir par une entrepriſe ſi peu meſurée, qu'ils n'avoient plus de fond à faire que ſur quelque heureux coup de hazard ; il ajoutoit que cette journée les rendroit entiérement maîtres de la Syrie, & leur ouvriroit les portes de l'Egypte. Tous lui témoignerent par de grands cris, qu'ils étoient prêts à faire repentir les Syriens de leur témérité.

L'Armée

L'Armée Syrienne avoit marché une demie journée avec beaucoup de précipitation, mettant ſa principale eſpérance dans la célérité; elle ſe trouva fort fatiguée lorſquelle fut en préſence de l'Ennemi : les Tartares au contraire étoient frais & tranquiles. Les Syriens qui s'attendoient à les ſurprendre, furent fort étonnés de les voir rangés en ordre de bataille, & en poſture de gens qui ne craignoient rien. Cette diſpoſition les déconcerta : il n'y avoit cependant pas moyen de reculer. Le Soudan fit ſonner la charge; elle fut faite mollement par les Syriens; à peine le combat étoit-il commencé que cette populace immenſe qui faiſoit comme l'arriere-garde des Syriens, ayant pris l'épouvante, tourna le dos, & courut promptement ſe renfermer derriere ſes murs. Les Tar-

tares ayant ſoutenu pendant quelque tems les attaques de la Cavalerie ennemie, la mirent en déſordre. En peu de momens ce ne fut plus qu'une boucherie horrible; le Soudan qui après avoir donné ſes ordres, s'étoit retiré ſur une hauteur, voyant que ſon armée plioit de toutes parts, prit la fuite & rentra à Damas. Les Tartares en moins de deux heures ſe virent maîtres du champ de bataille, & n'eurent d'autre peine que celle de maſſacrer les Vaincus qu'ils pourſuivirent toujours l'épée dans les reins, juſqu'à ce que le jour ayant failli, ils rentrerent dans leur Camp, las de tuer ſans combattre; on préſenta ſur le ſoir à Tamerlan le Sultan Huſſein, ſon Neveu, fugitif. Ce jeune Prince avoit eu le commandement d'un Corps conſidérable de Syriens; il avoit combattu avec valeur, mais a-

bandonné par ſes gens, il avoit été fait priſonnier. Ce ne fut pas une légere mortification pour lui, d'avoir à paroître en état de captif & de criminel dans une journée où il auroit dû avoir ſa part de la gloire & du triomphe. L'Empereur le traita avec le dernier mépris; les loix de Genghiſcan le condamnoient à la mort; mais la Famille Impériale fit tant d'inſtances auprès de Tamerlan, qu'il ſe laiſſa calmer. Le Prince en fut quitte pour être dégradé de ſes emplois, & réduit à la condition de ſimple ſoldat.

L'armée Tartare prit un jour pour ſe repoſer des fatigues de cette action; cependant tout étoit en confuſion à Damas. Le Soudan n'y fut pas plutôt rentré, qu'il tint conſeil pour déliberer ſur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture,

les moins timides étoient d'avis de tenter une ſeconde ſortie, mais avec plus d'ordre que la précédente. La plus grande partie des Généraux ne fut point de cette opinion; ils repréſenterent que puiſqu'ils n'avoient point réuſſi contre les Tartares, dans le tems où le déſordre d'un décampement leur fourniſſoit une ſi belle occaſion, il étoit inutile d'aller déſormais ſe préſenter devant une Armée victorieuſe, & fiere de l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ils conſeillerent même au Soudan de ſe retirer au Caire, & de laiſſer les Habitans de Damas ſe défendre comme ils pourroient. Le Soudan Farrudge gouta cet avis. Un Officier fut dépêché à Tamerlan; il fit beaucoup d'excuſes à l'Empereur de l'entrepriſe du jour de la défaite. Il dit que le Soudan s'étoit laiſſé aller à

l'impétuoſité de la Populace, contre ſes propres inclinations, & qu'il n'en étoit pas moins diſpoſé à donner à l'Empereur toute la ſatisfaction qu'il pourroit ſouhaiter; qu'il ne demandoit pour cela qu'une tréve de huit jours, afin de pouvoir convenir des Articles principaux du Traité, & qu'il alloit nommer des Plénipotentiaires pour le conclure. Tamerlan convaincu de la mauvaiſe foi du Soudan, renvoya ſon Député avec des paroles générales, & cependant il ſe mit en devoir de faire ſes approches à Damas. Le Soudan qui ne cherchoit effectivement qu'à l'amuſer, ſortit la nuit même avec la plûpart de ſes Troupes; il ſe contenta de laiſſer une forte garniſon dans le Château, & prit promptement le chemin de l'Egypte.

L'Empereur qui le veilloit de près en fut bientôt averti ; il ordonna ſur le champ que ſes Troupes enveloppaſſent la ville de telle ſorte, que perſonne n'en pût ſortir. Le Mirza Aboubecre, & l'Emir Gehancha, celui-là commandant l'aîle droite de l'armée Tartare, & celui-ci la gauche, inveſtirent Damas ; & le Mirza Calil Sultan, courut avec un Corps de Cavalerie légere ſur les traces du Soudan. Comme les Troupes Egyptiennes avoient de l'avance, & qu'elles marchoient avec toute la promptitude poſſible, la Cavalerie Mogole ne put atteindre que la queue des fuyards, dont les plus pareſſeux furent tués. La plûpart jettoient leur bagage & leurs armes, pour pouvoir fuir plus aiſément. Le Soudan & les Emirs, ſe trouverent

bientôt hors de la portée de l'Ennemi, & ſe mirent à couvert dans l'Egypte, pendant que Tamerlan ſe préparoit à forcer Damas.

Cette ville autrefois capitale de Syrie, & aujourd'hui de la Phénicie, eſt encore une des plus grandes & des plus belles de l'Orient; elle eſt ſituée dans une fertile plaine au pié du Mont-Liban & enfermée de collines qui préſentent à la vûe une maniere d'arc de triomphe. Elle eſt arroſée par le fleuve Chriſorreas, que les Arabes appellent aujourd'hui *Barradi*. Il ſe diviſe en pluſieurs canaux, qui forment au Midi de la ville un grand Lac, où les eaux raſſemblées ſe perdent abſolument. Il y a peu de campagnes au monde plus délicieuſes que celle des environs de Damas. Les fleurs & les fruits y croiſſent partout avec

profuſion. Ses ſoyes, ſes laines, ſes raiſins, ſon acier en lames ſont aſſez connus, & y ont attiré de tout tems un commerce riche & floriſſant: mais ſes propres richeſſes ont le plus ſouvent été la cauſe de ſes malheurs: toutes les Nations Orientales s'en ſont ſucceſſivement diſputé la poſſeſſion, juſqu'à ce qu'enfin ayant paſſé de l'Empire des Sarraſins, ſous celui des Califes, elle étoit tombée entre les mains des Soudans d'Egypte, de la race de Mammelucs.

Son heure étoit arrivée de ſubir la domination Tartare. Les Habitans effrayés par les défaites précédentes & découragés par le départ du Soudan, ne penſerent qu'à ſe ſauver du maſſacre & du pillage. Les Chérifs, les Imans & les autres gens de la Loi, pour qui on ſçavoit que Tamerlan

avoit

avoit le plus de conſidération, furent priés d'aller trouver ce Conquérant pour obtenir qu'on épargnât le ſang de tant de Muſulmans, & qu'on ſe contentât d'une partie de leurs biens, ſans mettre la ville au pillage. Tamerlan promit tout ce qu'on voulut; dès le jour même une partie de l'armée entra dans la ville, & ſe rendit maîtreſſe de tous les poſtes importans. L'autre partie reſta campées au-dehors. Les Emirs nommés pour recevoir les deniers des taxes & des contributions, firent murer ſix des principales portes de la ville, & n'en laiſſerent que deux d'ouvertes. Là on établit des Bureaux où chacun fut obligé de venir apporter ſa taxe; les choſes ſe paſſerent d'abord aſſez tranquillement; les Commiſſaires ayant fait le recouvrement des

ſommes impoſées, les porterent au Tréſor impérial, où les répartitions ſe firent à l'ordinaire, ſuivant l'uſage de Tamerlan.

Fin du Huitiéme Livre.

HISTOIRE DE TAMERLAN.

LIVRE NEUVIE'ME.

SI les Tartares poſſédoient paiſiblement la ville de Damas, il n'en étoit pas de même de la Citadelle. Jeſdar Emir Mammeluc qui y commandoit, s'y étoit renfermé dans la réſolution de s'y bien défendre. Cette fortereſſe paſſoit pour une des meilleures du Levant ; ſes murailles étoient de groſſes roches fort hautes & fort régulierement conſ-

truites, un large foſſé plein d'eau l'environnoit de toutes parts, & elle étoit pourvue de toutes ſortes de munitions de guerre & de bouche. La Garniſon étoit compoſée pour la plûpart de Mammelucs, de Circaſſes & de quantité de Caffres & de Noirs du Zauguebar. Jeſdar étoit brave, & avoit promis au Soudan d'arrêter pendant quelque tems l'armée Tartare. Tamerlan l'ayant fait ſommer de ſe rendre, il ne répondit que par une bordée de pierres lancées avec des machines & par un déluge de feu Grégeois qu'il fit pleuvoir ſur ceux qui s'approchoient le plus de la Citadelle. Tamerlan vit bien qu'il en falloit faire le ſiége dans les regles. L'on prit quelques jours pour préparer les machines néceſſaires; on éleva trois plates-formes aſſez hautes pour dominer la Citadelle; on feigna

le foſſé, & on le mit à ſec ; on conſtruiſit des galleries couvertes, qu'on avança juſqu'au pié des murailles, afin de mettre les Sapeurs à l'abri. En vain les Aſſiégés jetterent d'en haut des pierres énormes par leur groſſeur & des chaudieres pleines de réſines liquides. Les Sapeurs s'étant établis, furent bientôt en état de travailler ſans appréhender d'être bleſſés ; d'autre part, les Beliers & les autres machines battoient fortement les murs : les travaux étoient partagés entre les Emirs qui en preſſoient vivement l'exécution. Comme la cavalerie étoit inutile pendant ce ſiége, l'Empereur l'envoya prendre ſes quartiers d'hiver du côté de Canaan ſous la conduite du Mirza Charroc.

Le reſte de l'armée travailloit avec ardeur à l'avancement du ſié-

ge. Tamerlan viſitoit chaque jour les poſtes, & examinoit les progrès des travaux. Comme les pierres dont les murs de la fortereſſe étoient bâtis réſiſtoient par leur exceſſive dureté, aux inſtrumens des Sapeurs, ils s'aviſerent de mettre du feu deſſous, & après les avoir extrêmement échauffées, ils jettoient du vinaigre qui les amoliſſoit ; après quoi ils les briſoient plus aiſément à coup de marteau. Ils les tiroient hors des murs, & lorſqu'ils en avoient tiré une ſuffiſante quantité pour faire écrouler quelque baſtion ou quelque partie conſidérable de mur, ils le ſoutenoient à leur ordinaire par des pieux afin qu'ils ne tombaſſent que lorſqu'ils le jugeroient à propos. C'eſt ainſi qu'ils vinrent à bout de ruiner une groſſe Tour fort élevée, qui faiſoit une des principales défen-

ſes de la fortereſſe ; car lorſqu'après l'avoir ſappée & ſoutenue, ils vinrent à mettre le feu aux étançons, cette Tour s'écroula avec un fracas épouvantable, & fit une large bréche à la Citadelle. Les Tartares qui étoient tous prêts pour monter à l'aſſaut, coururent avec leurs boucliers ſur leurs têtes pour entrer par cette brêche; mais dans l'inſtant un pan de muraille voiſin de la Tour étant venu à tomber, écraſa environ une centaine de ſoldats. C'étoit peu de choſe que cette perte ; elle ſuffit cependant pour arrêter dans le moment l'ardeur de ceux qui marchoient à l'aſſaut. Il fallut quelque tems pour les remettre de leur frayeur, & l'aſſaut fut retardé juſqu'au lendemain. Les Aſſiégés profitant de ce délai, firent pendant la nuit un large foſſé, qu'ils borderent

d'un rang de palliſſades fraiſées.

Ce n'étoit-la que différer leur perte de quelques momens ; dès le lendemain toutes les ſappes étant perfectionnées, & le feu y ayant été mis, preſque toutes les murailles de la Citadelle tomberent à la fois. Les Aſſiégés entiérement découverts, ne penſerent plus qu'à implorer la clémence du Vainqueur ; Jeſdar ſe préſenta en habit d'eſclave au pié du trône de Tamerlan ; il eut beau ſe proſterner & avouer ſa faute. Sa lâcheté ne prolongea pas ſes jours ; il fut tiré hors du Pavillon impérial & mis à mort pour avoir trop différé à ſe rendre; toute la Garniſon fut faite eſclave. On trouva dans cette Citadelle des richeſſes immenſes, dont la plus grande partie fut à l'ordinaire diſtribuée entre les ſoldats.

Immédiatement après la priſe de

la Citadelle de Damas, Tamerlan tomba dangereuſement malade : on appréhenda quelques jours pour ſa vie, & l'armée étoit déja dans une grande conſternation, lorſque la ſanté du corps lui revint tout-à-coup : mais une humeur ſombre & mélancolique s'étoit emparée de ſon eſprit, elle le portoit quelquefois à des actions inhumaines & déraiſonnables, qu'il tâchoit en vain de colorer du nom de zéle ou de juſtice. Ce fut apparemment dans un de ces accès fâcheux qu'ayant fait aſſembler un jour dans ſa chambre les Emirs & les principaux Officiers de ſon armée, il leur parla de la ſorte: "La vûe des miſeres „ & des calamités où la Sirie ſe trou„ ve aujourd'hui réduite, m'a fait faire „ de profondes réfléxions ſur ce qui a „ pû les occaſionner. Je me ſuis rape„ lé à ce ſujet les Hiſtoires de ce Païs,

„ & je me ſuis ſouvenu de la guerre
„ & des perſécutions que les Cali-
„ fes Ommiades Mérouanniens ont
„ fait pendant long-tems aux parens
„ de notre Prophéte Mahomet, &
„ en particulier au grand Aly, ſon
„ gendre. Je me ſuis rappellé en mê-
„ me-tems, que les Syriens alliés en
„ ce tems-là des Ommiades, ſe joi-
„ gnirent à eux, & ſe montrerent des
„ plus ardens à les aider dans cette
„ perſécution. A ce ſouvenir, je me
„ ſuis ſenti une grande indignation &
„ j'ai frémi d'horreur en penſant com-
„ ment une Nation qui ſe dit Muſul-
„ mane à pû perſécuter des parens du
„ Prophete à qui ils étoient redeva-
„ bles de leur converſion & des lu-
„ mieres du ſalut. Cette réflexion m'a
„ cruellement tourmenté, & il m'a
„ ſemblé plus d'une fois entendre
„ pendant le repos de la nuit & le

„ ſilence des ombres, les voix
„ plaintives des mânes d'Aly qui me
„ demandoient vengeance de l'in-
„ humanité des Syriens, & qui m'aſ-
„ ſuroient que j'ai été exprès ſuſcité
„ de Dieu pour être l'inſtrument de
„ ſa juſtice à l'égard des auteurs
„ d'un ſi abominable forfait. „

Il n'en dit pas d'avantage, & ſans s'expliquer plus ouvertement, il congédia l'Aſſemblée. Ce diſcours n'ayant pas manqué de ſe répandre par toute l'Armée en peu de tems, chacun crut deviner que l'intention de l'Empereur étoit de laiſſer dans la Syrie des marques éternelles de la plus redoutable vengeance. Cette réflexion fit en peu de tems un ſi grand progrès dans les eſprits, que ſans attendre aucun ordre plus précis, toute l'Armée comme de concert, ſe répandit dans Damas, le fer

d'une main & le feu dans l'autre. On fit main-baſſe ſans diſtinction ſur les habitans ; les maiſons furent miſes au pillage, & on n'obmit en cette occaſion aucune des violences & des barbaries que peuvent commettre les Nations les plus dépourvûes d'humanité. Il y avoit en ce tems-là peu de villes plus riches que Damas; on ne comptoit pour rien ni les meubles ni les étoffes les plus précieuſes. Les ſoldats déja chargés du butin qu'ils avoient fait dans cette guerre, auſſi-bien que dans celle de la Natolie, abandonnoient les étoffes les plus magniques de ſoye & d'or pour ne ſe charger que de monnoyes d'or & d'argent & de pierreries.

Après que le ſoldat fut las de piller & de maſſacrer, on mit le feu de tous côtés à la ville. Les maiſons de Damas n'avoient que l'étage d'en-

bas qui fût de pierre ou de brique, les étages plus élevés étoient de bois, & les appartemens intérieurs enduits d'un beau vernis, qui donnoit beaucoup d'agrément & de propreté aux maiſons ; mais ce vernis les rendoit fort ſujettes à l'incendie, qui y faiſoit de grands ravages même en tems de paix, quelqu'attention que les Gouverneurs & autres Officiers de police puſſent y apporter. Le feu qu'on y mit en cette occaſion, ſe communiqua en peu d'heures à toute la ville, & l'on reſſentit par-tout l'odeur du bois d'ébene & de ſandaraque dont étoit compoſé le vernis de ces belles maiſons. Les Moſquées ne furent pas plus épargnées que les autres édifices.

Il y en avoit entr'autres une plus fameuſe bâtie par les Califes Ommiades, qui paſſoit pour un chef-

d'œuvre d'architecture. Tamerlan eut envie de la conſerver. Il envoya l'Emir Chamelik pour empêcher que l'incendie ne s'y communiquât. Cet Emir arriva trop tard : le feu étoit déja à la Moſquée, & quelque ſoin qu'on y apportât, on ne put l'éteindre. Il arriva un fait aſſez ſingulier en cette occaſion. Il y avoit ſur le portail de cette Moſquée deux Minarets. Ce ſont de ces Tours élevées ſur leſquelles montent les Crieurs pour appeller le peuple à la priere. Le Minaret Oriental, qui étoit de pierre fut entiérement conſumé ; l'Occidental qui étoit à ſon côté, quoiqu'il ne fût que de bois, demeura ſein & ſauf. La Tradition parmi les Muſulmans, étoit que Jeſus-Chriſt, reconnu par les Muſulmans comme le Meſſie, quoiqu'inférieur en dignité à Mahomet, doit

deſcendre à la fin du monde ſur ce Minaret, & que c'eſt-là qu'il doit juger définitivement tous les hommes. Cet événement qu'on regarda comme miraculeux, contribua à ſauver la vie à quelques Chrétiens qui faiſoient en ce tems-là leur demeure à Damas.

Après cette expédition, Tamerlan tint conſeil pour déliberer avec ſes Généraux ſur la conquête de l'Egypte où il avoit deſſein de porter ſes armes & de pourſuivre le Soudan. Mais il trouva une extrême répugnance dans les chefs, & plus encore dans les ſoldats. Les délices de Damas leur avoient amolli le courage : les ſoldats étoient ſi riches par le pillage du plus beau pays du Levant, qu'il y avoit déſormais plus à perdre pour eux qu'à gagner dans toutes les conquêtes qu'ils pourroient

entreprendre. La plûpart ne reſpiroit qu'à retourner dans leur païs, & à revoir leur patrie dont ils étoient abſens depuis ſi long-tems. Un grand nombre d'entre eux accourut à la porte de la tente où l'on tenoit conſeil. Ils montroient leurs cheveux blancs & la cicatrice des bleſſures qu'ils avoient reçues : ils demandoient à grands cris qu'on mît fin à leurs travaux & à un ſi long exil. Tamerlan s'étoit rendu abſolu, & juſqu'alors aucun des ſiens n'avoit manqué à l'obéiſſance ſans être ſéverement puni. Il balançoit encore, & ſa hauteur naturelle avoit de la peine à plier, lorſqu'il reçut un Courier dépêché par l'Emir Hadgi Seifeddin, qu'il avoit laiſſé en qualité de premier Miniſtre auprès du Mirza Eſkender auquel il avoit conféré le Royaume de Perſe & d'une partie de l'Irac.

Ce jeune Prince aidé des conſeils de l'Emir qui avoit ſous lui la principale autorité, s'étoit d'abord aſſez bien comporté dans ſa régence. Un jour étant à la chaſſe, ſur un cheval fougueux, il fit une chute, & fut bleſſé dangereuſement à la tête. On craignit pour ſa vie, cependant il guérit; mais cette bleſſure lui ayant dérangé quelques organes du cerveau, il parut après ſa convaleſcence dans une aliénation d'eſprit qui apporta un changement total à ſes mœurs & à ſa conduite. Devenu ennemi des affaires & de toute application ſérieuſe, il s'adonna à l'oiſiveté, à la crapule & à la débauche la plus outrée. Il n'eut plus de familiarité qu'avec ceux qui flattoient ſes inclinations, ou qui contribuoient à ſes plaiſirs. Ses profuſions immenſes ayant épuiſé en peu de tems les

fonds que l'œconomie du Viſir avoit amaſſées, tout étoit devenu vénal à ſa cour. Il diſtribuoit les charges & les gouvernemens les plus importans à ceux qui lui donnoient de plus grandes ſommes. Il les faiſoit enſuite mourir ſur le moindre prétexte, pour profiter de leurs dépouilles. On n'étoit bien venu auprès de lui qu'en lui ſuggérant de nouvelles manieres d'extorquer de l'argent. Le ſage Viſir avoit fait tous ſes efforts dans les commencemens pour remédier à ces déſordres, en lui repréſentant avec douceur le tort qu'il faiſoit à ſa réputation, & le danger où il s'expoſoit dans un Etat conquis tout nouvellement, où ſon autorité n'étoit pas encore ſuffiſamment affermie. Ces ſages remontrances n'avoient eu d'autres effets que de rendre le Viſir odieux, &

le Prince l'auroit fait mourir, s'il n'eût appréhendé d'en être puni par l'Empereur.

Cependant les Peuples gémiſſoient ſous un Gouvernement ſi tyrannique. L'on murmuroit ouvertement dans toutes les Provinces. Il ſe faiſoit des cabales & des conſpirations. On étoit à la veille de voir éclater quelque fâcheuſe révolution, lorſque le Viſir crut qu'il étoit néceſſaire de donner avis à Tamerlan de ce qui ſe paſſoit, afin qu'il y mît ordre le plus promptement qu'il ſeroit poſſible. Ces avis le déterminerent à laiſſer là l'expédition d'Egypte. Il réſolut de marcher en Perſe; mais il voulut auparavant paſſer à Bagdad pour la punir une ſeconde fois de s'être remiſe ſous la domination du Soudan Ahmed Gelaïr.

L'Armée Tartare ſortit donc de Syrie par le chemin par où elle y étoit entrée. Elle repaſſa par Balbec, Apamée, Emeſſe, Alep. Elle laiſſa ſur ſa route de cruels veſtiges de ſon paſſage. Les villes qu'elle avoit épargnées, furent miſes au pillage; & toute la Syrie fut remplie de meurtre & de carnage. Les peuples qui échapperent au glaive du Vainqueur, ſe virent après ſon départ dans la plus triſte miſere & dans la plus affreuſe déſolation. Antioche qui par ſon éloignement de la route de l'armée, & par ſa ſituation voiſine de la Mer, avoit d'abord évité les malheurs communs, en eut auſſi ſa part à ce retour imprévu. Le Mirza Calil Sultan à la tête d'un gros détachement, la força, & la traita de la même maniere que les autres villes de Syrie.

Le gros de l'armée Impériale, après pluſieurs jours de marche, arriva aux bords de l'Euphrate. Ce fleuve un des plus grands & des plus conſidérables du monde, a ſa ſource dans le mont Ararat en Arménie. Son cours eſt d'abord dirigé d'Orient en Occident, & paſſe dans la ville d'Erſerum. Il ſe détourne enſuite du côté du Midi; & après avoir ſéparé pluſieurs Provinces de l'Aſie Mineure, il lave les confins de la Sourie, qu'il diviſe d'avec le Diarbek. Il continue ſon cours, dans lequel il eſt groſſi par quantité de rivieres. Au-deſſus de Bagdad il ſe joint au Tigre, & va avec lui ſe décharger dans le ſein Perſique. Tamerlan attendit quelque tems ſur les bords de ce fleuve les différens détachemens qu'il avoit envoyés pour faire le dégât aux environs. Les Mir-

zas Rouſtem & Aboubecre, & une partie de l'aîle droite qui venoit par le bas du fleuve, vinrent ſe rejoindre au gros. Chaque détachement conduiſit ſon butin au camp. Il y arriva une ſi grande quantité de beſtiaux, qu'ils s'y donnoient preſque pour rien.

Toute l'armée étant réunie, paſſa l'Euphrate. Tamerlan étant entré dans le Diarbek, fit faire une chaſſe générale, & régala ſes troupes de gibier & de toutes ſortes de vins délicieux. Elles s'avancerent vers Edeſſe, ville autrefois Métropole de la Méſopotamie ſous le Patriarche d'Antioche, & devant laquelle Coſroës, Roi des Perſes qui l'avoit aſſiégée avec un corps formidable, avoit autrefois échoué. Elle n'attendit pas un ſiége dans les formes; les principaux Habitans vinrent en pré-

ſenter les clefs à Tamerlan. La Citadelle de Merdin ne ſuivit pas cet exemple. L'avantage de ſa ſituation ſur un rocher preſqu'eſcarpé, lui donna la confiance de ſe défendre. Tamerlan qui étoit preſſé, ſe contenta de la faire bloquer. L'armée continua ſa route, & après pluſieurs marches pénibles, elle arriva près de Bagdad. Le Soudan Ahmed Gelaïr n'oſa pas attendre Tamerlan. Il avoit confié le gouvernement de Bagdad, & le commandement général de ſes troupes à un brave Aſſyrien. Pour lui, il étoit allé trouver le Soudan d'Egypte, & attendre au Caire le ſuccès de cette expédition.

Le Général Aſſyrien ſortit hors de Bagdad en bonne poſture; & avant que toute l'Armée Tartare fût raſſemblée, il attaqua quelques corps détachés ſur leſquels il eut de l'avan-

tage. Il en devint plus fier: mais après la jonction de toutes les troupes, n'oſant plus tenir la campagne, il ſe retira dans Bagdad réſolu d'en bien ſoutenir le ſiége. Cette ville qui avoit deux lieues de circuit, paroiſſoit difficile à inveſtir; mais l'armée Tartare étoit ſi nombreuſe, qu'elle fut bientôt fermée de toutes parts. L'Empereur ordonna qu'on fit deux ponts de bâteaux, l'un au-deſſus, & l'autre au-deſſous du fleuve qui paſſe au milieu de la ville. On y poſta des Archers qui ne laiſſoient rien entrer ni ſortir par la voye du fleuve. On creuſa un large foſſé avec des redoutes à diſtance, ce qui rompit la communication de la ville avec le dehors. On éleva enſuite quantité de plates-formes qui donnoient ſur Bagdad, où les archers & les machines jettoient continuellement quantité

quantité de fléches, des groſſes pierres & des feux d'artifices. Enfin on travailla à la ſappe des murailles, & on les battit violemment avec le bélier.

Des attaques ſi vives étoient courageuſement ſoutenues par les aſſiégés. Le Commandant alerte & vigilant ſe trouvoit par-tout, & pourvoyoit à tout. Les habitans qui ſçavoient qu'il n'y avoit point de grace à eſpérer pour ceux qui oſoient réſiſter aux Tartares, étoient déterminés à périr, ou à ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. A peine le bélier ou la ſappe avoient-ils ruiné quelque pan de muraille ou quelque baſtion, que les Habitans réparoient la bréche, & faiſoient des retranchemens derriere. Cependant les chaleurs devenoient extrêmes; on étoit au fort de l'Eté, & dans un climat

voiſin du Tropique. Les Tartares nés dans un pays froid avoient de la peine à y tenir; accablés de leurs cuiraſſes & de leurs armes peſantes, ils ne pouvoient preſque plus ſuffire aux travaux & à la fatigue des exercices militaires; le ſiége avoit duré quarante jours, & ne paroiſſoit pas extrêmement avancé.

Un jour que la chaleur étoit plus violente à l'heure du midi, lorſqu'il n'y avoit pas d'apparence que perſonne fut aſſez hardi pour ſe hazarder de paroître au-dehors, les Habitans ne pouvant plus tenir ſur les murailles, s'étoient retirés chez eux. Ils avoient laiſſé leurs caſaques ſur des bâtons, ce qui reſſembloit de loin à des ſoldats en faction. Quelques Tartares s'en étant apperçus, en donnerent avis à leurs chefs, & ceux-ci aux Mirzas & aux Généraux.

On fut d'avis de profiter de la conjoncture. Tamerlan donna ſur le champ les ordres pour un aſſaut général. La choſe fut promptement exécutée. Les ſoldats marchent avec impétuoſité; on arrive au pied des murailles, on poſe les échelles, & l'on monte de tous côtés. L'Emir Cheik Noureddin arriva le premier ſur le mur, & y arbora le bâton à queue de cheval, couronné d'un Croiſſant. Les autres Généraux ayant ſuivi ſon exemple, & une multitude infinie étant montée en même tems à l'aſſaut, les troupes entrerent dans la ville l'épée à la main. Les Habitans ſurpris ſe jetterent en foule dans les batteaux pour ſe ſauver en deſcendant le Tigre. Mais les paſſages étant gardés, la plûpart furent percés par les fléches des Tartares, & les autres qui s'étoient jettés à la nâ-

ge, ſe noyerent dans le fleuve. Parmi ces derniers on compta le Gouverneur de Bagdad qui s'étoit embarqué avec ſa famille & une partie de ſes effets les plus précieux. Son batteau fut coulé à fond. Le ſoldat irrité & naturellement cruel n'épargna rien dans Bagdad. On pilla la ville; on la ſaccagea : on y mit le feu; preſque tout fut conſumé.

Après ces barbares exécutions, l'armée Tartare tourna du côté de la Perſe. Le Mirza Eskender qui la gouvernoit en qualité de Viceroy ſous les ordres de ſon grand-pere, appréhendoit extrêmement ſon arrivée. Il n'oſa cependant ſe révolter. Il prit le parti d'aller au-devant de lui avec ſa Cour juſques ſur les frontiéres de ſon gouvernement. L'Empereur irrité contre lui ne voulut pas le voir. On l'arrêta à ſon arrivée, &

on le conduiſit priſonnier à la ſuite de l'Armée Impériale. Tous les mécontens ſe rendirent auprès de la perſonne de l'Empereur qui les écouta, & promit de leur rendre juſtice. Arrivé à Iſpahan, il y tint des eſpeces de grands jours. On informa ſoigneuſement contre les coupables, dont on fit des punitions exemplaires. L'Emir Coſabeddin avoit été un des principaux inſtrumens dont le Mirza s'étoit ſervi pour vexer les peuples, & pour ſatisfaire ſes paſſions. Fier de ſa faveur, il avoit amaſſé des biens immenſes, & commis une infinité de cruautés, de pillages & d'autres crimes abominables. La fureur du peuple étoit extrême contre lui, & chacun demandoit avec chaleur qu'il ſervît d'exemple aux Miniſtres qui abuſoient de la facilité & de la con-

fiance des Princes. Il fut condamné à mort. On lui mit d'abord au col le carcan des criminels. Ce ſont trois piéces de bois attachées l'une à l'autre en forme de triangle, que le patient ne peut plus ôter lorſqu'on l'a une fois fermé. Comme il n'y a point de priſon publique en Perſe, ce carcan eſt une maniere de priſon ambulante. Nul n'oſeroit, ſous peine de la vie, aider un coupable à s'en défaire. Ces piéces ſont peſantes, & leur figure irréguliere empêche que ceux qui le portent, puiſſent ſe repoſer à leur aiſe. L'Emir avoit été condamné avant que de ſubir le dernier ſupplice, à faire une maniere d'amande honorable. On choiſit pour cela un Vendredi, jour de priere publique chez les Muſulmans.

Le bruit de cette exécution s'étant répandu non-ſeulement dans la

ville, mais encore dans les environs, il ſe trouva une foule extraordinaire de ſpectateurs. La grande Moſquée d'Iſpahan dès le point du jour, fut remplie d'un peuple innombrable. On mena le malheureux Emir à la Moſquée en criminel condamné. On l'expoſa au pied de la chaire où les Mouhlas font la lecture de l'Alcoran au peuple aſſemblé. Un Iman monta dans la chaire, où il lut à haute voix un long écrit où étoient détaillés tous les crimes de l'Emir, & la ſentence portée contre lui en conſéquence. L'Iman finit en avertiſſant les peuples de ſe contenir dans le devoir, & de prier pour l'Empereur, qui étoit réſolu de ne faire aucune grace aux voleurs & aux concuſſionnaires publics. Après cette lecture, le coupable Emir fut traîné hors de la Moſquée, & mis à mort.

Le Mirza Eskender eut auſſi part aux actes de juſtice. Il comparut devant le Tribunal érigé à l'occaſion des malverſations de ſon gouvernement. Il y fut convaincu de pluſieurs violences, rapines & autres actions indignes de la Majeſté ſouveraine. On le déclara déchû de tous les honneurs de la Royauté, & on le condamna à ſuivre la Cour comme un ſimple particulier. L'Empereur voulant regagner la confiance des peuples, fit faire des largeſſes extraordinaires qui furent priſes tant ſur les biens confiſqués aux coupables, que de ſes propres fonds & des richeſſes immenſes qu'il avoit tirées de Syrie. Il demeura quelques mois dans la Perſe, & pendant le ſéjour qu'il y fit, il envoya des Intendans par tout ce grand Royaume, avec ordre de connoître de tous les griefs

contre le gouvernement, & de les réparer à la ſatisfaction de tous ceux qui auroient été injuſtement lézés. En attendant qu'il leur nommât un Roi, il déclara le Grand Viſir Lieutenant général du Royaume avec un pouvoir abſolu.

Dans le tems que Tamerlan remettoit ainſi l'ordre dans la Perſe, le Mirza Rouſtem arriva de la Natalie, conduiſant les Caratartares que le Can obligeoit de repaſſer dans le Zagataï d'où ils étoient originaires. Ces Caratartares, appellés autrement Tartares noirs, avoient autrefois accompagné Hulacou-Can, un des petits-fils de Genghiſcan, lorſqu'il paſſa dans l'Iram pour en faire la conquête. Ces peuples ſont braves, mais mutins; ils ſervirent utilement Hulacou qui établit le ſiége de ſon Empire à Tauris, environ

l'an 1256. mais comme le génie de ces Peuples eſt inquiet, ils s'accommodoient difficilement avec les Perſes nouveaux ſujets du Monarque Tartare. Ils étoient tous les jours aux priſes avec eux, & donnoient juſte ſujet à Hulacou d'appréhender qu'ils ne cauſaſſent quelque ſoulevement, qu'on ne ſeroit pas maître d'appaiſer. Il chercha donc à ſe défaire d'eux ſous quelque prétexte honorable. Il le trouva dans la guerre qu'il eut à ſoutenir contre les Peuples de la Natolie. Il ſçut piquer l'ambition des Caratartares ; & comme s'ils euſſent été ſeuls capables de venir à bout de la conquête de la Natolie, il leur en confia l'expédition, en leur inſinuant qu'ils ſe trouveroient à portée de faire des établiſſemens plus agréables & plus avantageux dans la Natolie que dans la Perſe.

Comme ces Peuples aimoient la guerre, il ne fut pas difficile de leur donner du goût pour une expédition où ils eſpéroient trouver leur compte. En effet, ils s'établirent avec leurs familles ſur les frontieres de la Natolie & de Syrie. Là ils ſe partagerent en cinquante-deux hordes, & ſe maintinrent long-tems dans l'indépendance, ne ſe gouvernant que ſuivant leurs loix. Bajazet, Empereur des Turcs, ayant conquis la Natolie, & s'étant rendu formidable, les Caratartares ſe ſoumirent volontairement à lui, à condition qu'il les traiteroit en alliés plutôt qu'en ſujets. Le traité fut conclu & exécuté; ces Peuples s'enrichirent & multiplierent en ſorte qu'on en comptoit plus de quarante mille familles du tems de Tamerlan.

Ce Conquérant qui avoit envie

de repeupler le Gété que les guerres avoient rendu déſert, projetta d'y tranſporter ces Caratartares qui en étoient originaires. Il eut l'adreſſe de faire venir à ſa Cour les chefs. Il leur fit d'abord beaucoup d'amitié, de grandes careſſes & des préſens conſidérables ; enſuite il s'ouvrit à eux ſur ſon projet. " Il y a „ long-tems, leur dit-il, que vos pe- „ res & vos ayeux, ſous les Empe- „ reurs nos prédéceſſeurs ſont ſortis „ hors de la demeure dont ils étoient „ originaires, & ſe ſont vû obligés „ de faire leur réſidence dans des „ terres étrangeres. A préſent que „ ce grand pays n'a plus qu'un Maî- „ tre, & que Dieu l'a ſoumis à notre „ puiſſance, vous devez regarder „ cette occaſion comme une bon- „ ne fortune pour vous, parce qu'el- „ le vous procure le moyen d'aller

„ retrouver les établiſſemens de vos
„ Ancêtres. Voilà ce que vous de-
„ vez perſuader à ceux qui ſont ſou-
„ mis à vos ordres ; engagez-les à
„ ramaſſer tout ce qu'ils ont de meu-
„ bles & de beſtiaux. Je leur fourni-
„ rai des chevaux & des voitures
„ pour le tranſport, & je vous ferai
„ conduire dans les terres du Gété
„ qui appartenoient à vos peres. Là
„ vous ſerez plus près de nous, &
„ plus à portée d'expérimenter les
„ effets de notre libéralité & de no-
„ tre protection. „

Cette Harangue ne plut pas aux chefs des Caratartares. Il y avoit bien de la différence entre les terres du Gété incultes, ſauvages, déſertes, & celles qu'on vouloit leur faire abandonner, ſous un climat doux & dans un pays des plus fertiles & des plus abondans de l'Aſie. Mais Ta-

merlan étoit en état de ſe faire obéir, il retint même auprès de lui en qualité d'ôtages une partie des Chefs les plus conſidérables, & envoya les autres pour conclure l'affaire de la Tranſmigration. Comme il ſentoit avec combien de peine ce Peuple ſe détermineroit à obéir, il donna commiſſion au Mirza Rouſtem, de prendre quarante mille hommes ſous prétexte de ſervir d'eſcorte aux Caratartares, & en effet pour les forcer à une Tranſmigration qui ne pouvoit être volontaire. Ces Peuples obéirent donc malgré qu'ils en euſſent; ils ne quitterent qu'avec une eſpéce de déſeſpoir, un païs où ils vivoient ſi commodément. On les partagea en pluſieurs bandes qui avoient leurs Chefs & leurs Gardes. Leur marche ne fut pas tranquille. Les murmures & les regrets étoient con-

tinuels; les fatigues & les incommodités d'un ſi long voyage renouvelloient continuellement leur douleur. Il y eut même pluſieurs révoltes, & il fallut en venir aux mains plus d'une fois pendant la route. Il en mourut pluſieurs de chagrins, & il en fut tué plus de dix mille en différens ſoulevemens.

Tout étant pacifié en Perſe, Tamerlan reprit le chemin de Samarcande : il y avoit ſept ans qu'il étoit hors de la Tranſoxiane. Lorſqu'il y fût arrivé, il congédia la plûpart de ſes Troupes, & ne retint auprès de ſa perſonne que ſes Gardes ordinaires; mais la plûpart des Chefs des Hordes & les Emirs reſterent pour faire leur cour. L'Empereur trouva la ville de Samarcande toute changée; à meſure qu'il faiſoit des conquêtes dans l'Aſie, il avoit le ſoin d'envoyer

dans cette ville tout ce qu'il y avoit dans le païs conquis, d'artiſans, d'ouvriers, & de gens habiles dans toutes les profeſſions. Il y joignoit tout ce que ces païs avoient de plus rare en matériaux, en ouvrages, & en toutes ſortes de curioſités capables d'orner une capitale. Les Viſirs qu'il avoit laiſſés à Samarcande pour gouverner en ſon abſence, avoient parfaitement ſuivi ſes vûës, de ſorte que Samarcande preſque rebâtie à neuf & ſur un nouveau plan, ſe trouvoit enrichie & embellie de tout ce que l'Aſie avoit de plus curieux & de plus beau. L'Empereur y fit ſon entrée avec toute la pompe du luxe Aſiatique. Après avoir pris quelques jours de repos, il s'appliqua à corriger les abus & à remédier aux déſordres, ſuites inévitables d'une ſi longue abſence du Souverain.

Il

Il touchoit alors à la ſoixante & dixiéme année de ſon âge. Il ſembloit qu'il ne dût déſormais penſer qu'à joüir en repos du fruit de ſes conquêtes, & à maintenir les Peuples en paix & en tranquillité. Mais l'ambition vivement allumée dans le cœur des Conquérans, ne s'éteint guéres qu'avec leur vie. L'idée de la Chine étoit depuis bien des années toujours préſente à ſon eſprit; elle ſe réveilla avec plus d'ardeur que jamais; à peine eût-il pris cinq mois de repos, qu'il ſe détermina à marcher avec de nouvelles forces du côté de ce vaſte Empire; mais il falloit pour cela tenir un Coroultaï. Il dépêcha donc de toutes parts des Tavarchis pour convoquer les Emirs & les Chefs des Hordes, ſous prétexte de faire un nouveau partage de ſes conquêtes entre les Princes de ſa maiſon.

Canigheul cette belle plaine des environs de Kech, dont nous avons déja fait mention, fut déſignée pour le lieu de l'Aſſemblée générale, & les Miniſtres eurent ordre d'y faire faire les préparatifs néceſſaires. L'on étoit alors dans la ſaiſon de l'Automne de l'an 1404. des Ouvriers ſans nombre furent employés à diſpoſer le lieu où devoit ſe tenir cette Aſſemblée des Etats. L'Empereur avoit réſolu de la rendre la plus magnifique de celles qui s'étoient tenues depuis ſon avénement à l'Empire. On y dreſſa des tentes avec des cordons de ſoye, ornées au-dedans de tapis à fond d'or; les planches étoient d'ébene ou d'ivoire. Le logement de l'Empereur conſiſtoit en quatre grands enclos, que les Orientaux appellent *Sera-perdé*. Son pavillon impérial contenoit plus de deux

cens appartemens, parés de doru-res & de pierreries. Chaque tente étoit ſoutenue par douze colonnes d'argent avec des ornemens d'or. Les Mirzas & les Emirs avoient auſſi chacun leur Sera-perdé, des tentes & un grand pavillon dont les colonnes étoient d'argent, & le pavé couvert des plus beaux tapis de Perſe & des Indes.

La ſolemnité de cette Aſſemblée y attira de tous côtés un nombre infini d'acteurs & de ſpectateurs. On y vit, non-ſeulement les Mirzas, les Emirs, les Seigneurs & les principaux de l'Empire, les Gouverneurs des Provinces, les Généraux d'armée & tout ce qui faiſoit quelque figure dans le Zagataï; mais encore des Peuples de tous les Pays & de toutes les Nations de l'Aſie. Il y en avoit de la Chine, de la Ruſſie, de

la Grece, du Mazendran, de la Coraſſane, de Perſe, de Turquie, de Bagdad, de Syrie, d'Egypte, enfin tous les Pays d'Iran & de Touran. Il n'y eut aucun Prince du continent d'Aſie qui n'y comparût par lui-même, ou qui n'y envoyât des Ambaſſadeurs.

Ceux du Soudan d'Egypte s'y trouverent des premiers. Ce Prince, après avoir perdu la Syrie, appréhendoit que cette aſſemblée n'eût pour but une nouvelle deſcente en Egypte. Il ſe ſentoit trop inférieur, pour oſer déſormais ſe meſurer avec un ſi heureux Conquérant. L'Emir Mangheli Hodgeb Mammeluc, & un des principaux Seigneurs de la Cour du Soudan, étoit à la tête de cette Ambaſſade. C'étoit un homme d'un rare mérite, très-verſé dans les ſciences, où les Egyptiens ſur-

paſſent les autres Nations de l'Aſie & de l'Afrique. Il portoit quantité de rares préſens, de l'argent, des pierreries, de riches étoffes, & de rares bijoux. Il amenoit entr'autres animaux, une Giraffe & neuf Autruches des plus grandes de l'Afrique. Il étoit accompagné d'Atimilch, ce Prince ami de Tamerlan, qu'il avoit inutilement redemandé au Soudan, & dont la détention avoit ſervi de prétexte à la guerre que l'Empereur avoit portée en Syrie; le Soudan faiſoit aſſûrer ce Prince de ſon obéïſſance, & lui demandoit ſon amitié & ſa protection.

De toutes les Ambaſſades qui parurent à cette fête, il n'y en eut point de plus extraordinaire que celle qu'envoya Henri III. Roi de Caſtille. C'étoit la ſeconde que ce Prince avoit députée vers l'Empereur Tarta-

re. La premiere de ces Ambaſſades, qui avoit précédé de deux ans celle dont nous allons parler, avoit été conduite par deux Seigneurs, dont l'un ſe nommoit Dom Payo de Gomés de Sotumayor, & l'autre Dom Herman Sanchés de Palaçuelos, qui tous deux étoient Gentils-hommes de la Maiſon du Roi. Ceux-ci trouverent Tamerlan dans la Bithinie occupé à la guerre contre Bajazet, & furent préſens à la bataille, où ce Monarque Ottoman fut vaincu & fait priſonnier. Cette premiere Ambaſſade avoit été fort bien reçûe par Tamerman; après pluſieurs préſens donnés à ces deux Seigneurs, en les renvoyant, il les avoit fait accompagner par un Emir de ſa Cour nommé Mehemed Alcagi, avec la qualité d'Ambaſſadeur de l'Empereur vers Sa Majeſté Caſtillane. Cet Am-

baſſadeur avoit été porteur d'une lettre remplie de témoignages d'eſtime & de bienveillance pour le Roi de Caſtille, auquel Tamerlan donnoit part de la victoire remportée ſur Bajazet, avec un précis du ſujet de cette guerre & de ſes autres conquêtes; il y avoit entr'autres préſens pour le Roi deux Sultanes priſes dans le Serrail de Bajazet. L'une étoit fille du Comte Jean, neveu du Roi de Hongrie, & s'appelloit Dogna Angelica, l'autre qui étoit Grecque, étoit nommée Dogna Maria. Ces deux Dames avoient été reçûes avec diſtinction à la Cour de Caſtille. La premiere épouſa l'Ambaſſadeur Sotumayor, l'autre fut mariée à un Seigneur Caſtillan.

La ſeconde Ambaſſade dont nous parlons ici avoit pour chef, Dom Ruy Gonzalés de Clavijo, Gentil-

homme de la Chambre du Roi de Caſtille. Il avoit deux Collégues avec leſquels il étoit parti d'Eſpagne le quatre de Mai 1403, & il ſe trouva à Samarcande au retour de la fameuſe campagne de Syrie. Il fut témoin de toutes les magnificences qui accompagnerent les fêtes. Il avoit apporté des préſens dignes du Roi, entr'autres des tapiſſeries d'hauteliſſe à perſonnages, choſes rares dans la Tartarie. Il ne paroît pas que cette ſeconde Ambaſſade ait été auſſi bien reçûe que la premiere. L'Ambaſſadeur fut invité à toutes les fêtes qui ſe donnerent alors; mais ſoit qu'il n'y parût pas dans un équipage digne du Monarque qui l'envoyoit, ſoit pour d'autres raiſons qui nous ſont inconnues, il n'eut de rang qu'après tous les Ambaſſadeurs des Princes de l'Aſie; & les Hiſtoriens Arabes

bes Auteurs de la vie de Tamerlan, n'en parlent qu'avec des termes de mépris qui témoignent le peu de figure qu'ils faiſoient, & la médiocre conſidération qu'on eut pour eux.

Nous avons une Relation Eſpagnole du voyage que Dom Ruis Clavijo fit dans le cours de cette Ambaſſade, dans laquelle il marque exactement la route qu'il tint pour ſe rendre à Samarcande. Il décrit à cette occaſion quelques-unes des conquêtes de Tamerlan & pluſieurs particularités de ſon regne, qu'on ne trouve point dans les autres Ecrivains de la vie de ce Prince. Il entre ſurtout dans un grand détail des magnificences dont il fut témoin pendant cette Aſſemblée, & tout le tems qu'il réſida à Samarcande. Il parle de l'Ambaſſade d'Egypte, & ne manque pas d'ajouter qu'il eut ſon Audience de

congé en même-tems que l'Ambaſſadeur d'Egypte, & qu'ils reçurent l'un & l'autre à cette occaſion de très-beaux préſens : mais les Auteurs Arabes ne s'accordent pas avec lui ſur ce point. Car ceux-ci font nettement entendre, qu'on ne permit point à l'Ambaſſadeur Caſtillan d'avoir accès auprès de Tamerlan; qu'il fut obligé de partir ſans audience de congé, & qu'on la lui refuſa, ſous prétexte que l'Empereur étoit dangereuſement malade, opinion dans laquelle l'Ambaſſadeur donna ſi bien, qu'il publie dans ſa Relation, que Tamerlan mourut à Samarcande dans le tems qu'il en partit, quoiqu'il ſoit vrai qu'il ne mourut effectivement que ſix mois après dans la ville d'Otrar, étant en route pour la Chine, comme nous le dirons tout à l'heure.

On commença la cérémonie par

publier à ſon de trompe, que tous les Mirzas, Gouverneurs & autres Officiers qui avoient des Patentes impériales, euſſent à les rapporter au Bureau commis pour en faire la réviſion. Elles furent toutes lacérées, & il en fut expédié de nouvelles. Les Princes à qui on devoit donner l'inveſtiture des Royaumes & des Souverainetés, parurent les premiers devant l'Empereur, qui étoit aſſis ſur un trône d'or à la maniere des Orientaux. Le Mirza Charroc fut nommé Roi des Parthes, Souveraineté qui comprenoit le Suſiſtan, la Margiane, le Carézem. On déclara Sterat capitale de ce nouvel Etat. Le Mirza Omar eut en partage ce qui faiſoit l'Empire d'Hulacou-Can; cet Etat comprenoit l'Azerbijane ou l'ancien pays des Medes, le Royaume de Roum ou de Natolie, juſqu'au terri-

toire de Conſtantinople, & la Syrie juſqu'en Egypte. La Perſe & les deux Iracs, l'une appellée l'Irac Agemi, & l'autre l'Irac Arabi qui faiſoient une partie de l'ancienne Hircanie furent miſes ſous le Gouvernement du Mirza Aboubecre. Le Royaume de Bagdad avec ſes dépendances, comprenant la Méſopotamie, fut donné au Mirza Rouſtem. Le Mirza Eskender remis en grace, reçut l'inveſtiture de la Géorgie, des trois Etats de Guriel, des Immirettes, & de l'Abcaſe, & de tout le pays qui eſt à l'Orient de la Mer Caſpienne juſqu'aux bords de la Mer Noire. Le Mirza Oloubec fut fait Gouverneur des villes de Tachkunt, de Seiram, & de tout le pays du Gété juſqu'aux confins de la Chine. Le Prince Idecou à qui le malheureux Tocatmich-Can avoit legué ſon Empire des deux Ruſſies, vint en perſon-

ne à la Cour de Tamerlan faire confirmer cette donation. L'Empereur le nomma Souverain de tous les Pays qui ſont compris entre le Volga, le Boriſthene, le Tanaïs, & depuis la Mer Glaciale, juſqu'aux frontieres du Gété. Ce ſeroit une choſe trop prolixe & trop ennuyeuſe d'entrer ici dans le détail des petites Souverainetés, & des Gouvernemens particuliers que Tamerlan diſtribua dans cette Aſſemblée ; il n'y eut aucun des Chefs ni des Emirs qui n'eût part à ſes libéralités.

Une autre cérémonie attira pendant cette Aſſemblée l'attention du public. Ce fut le mariage de deux Princes, l'un fils du Mirza Charroc, & l'autre du Mirza Aboubecre. Il ſe fit à cette occaſion des tournois, des carrouſels, & d'autres ſortes de divertiſſemens. Les gens de métier qui

avoient chacun leur logement & leur quartier dans le camp de Canigheul firent à l'envie les uns des autres des chef-d'œuvres de leur art, qu'ils expoſoient en public. Il s'y trouva auſſi quantité de Comédiens, de Farceurs & de Danſeuſes qui divertiſſoient les Seigneurs & le Peuple par les différens ſpectacles qu'ils donnoient au public. On y vit auſſi quantité de feux d'artifices, où les Syriens excellent.

Les Pourvoyeurs de l'Empereur avoient ſoin de faire regner l'abondance dans le camp. On y nourriſſoit non-ſeulement les Princes & les Seigneurs, mais encore juſqu'au ſimple peuple avec une magnificence royale, ce qui dura quinze jours. On avoit dreſſé pour la Cour une ſalle des plus vaſtes, ſoutenue par douze colonnes d'argent. Les dehors

étoient d'écarlate, & l'intérieur étoit orné de tentures de velours de toutes couleurs avec des crépines d'or. Les vaſes qui renfermoient la boiſſon étoient de grandes urnes de porcelaine couronnées de fleurs. Il y avoit d'eſpace en eſpace des buffets dreſſés ſur leſquels étoient rangés par ſymétrie quantité de flacons de criſtal, d'autres grands vaſes d'or & d'argent, des coupes de criſtal de roche & d'agate. On ſervoit à tous ceux qui en ſouhaitoient, les vins & les liqueurs les plus délicieuſes. Les Officiers deſtinés pour porter & faire exécuter les ordres, tant pour les ſervices, que pour les divertiſſemens, étoient dehors montés ſur des chevaux de grand prix ayant des ſelles d'or, garnies de pierreries; ils alloient & venoient ſans ceſſe avec leurs bâtons

de commandement, ſuivant que l'ordre du ſervice l'exigeoit.

Outre les tables deſtinées pour la bouche de l'Empereur, & pour le ſervice des Princes & des Seigneurs de la Cour, il y en avoit une infinité d'autres dreſſées à perte de vûe dans toute la campagne, avec une infinité de grandes urnes deſtinées pour le peuple. On laiſſoit d'ailleurs aux petits & aux Grands la liberté convenable; & l'Empereur avoit fait publier une Ordonnance, portant qu'à l'exception des crimes & des violences, il ſeroit permis à chacun de ſe livrer à la joye & aux plaiſirs, avec défenſe d'inquiéter ni de moleſter perſonne.

Ce fut au milieu des divertiſſemens de ces magnifiques fêtes que Tamerlan ayant convoqué les Princes de ſa famille, les Emirs & tous les chefs des Hordes, leur parla de

la ſorte. " Depuis trente-ſix ans que
„ la Providence divine nous a placés
„ ſur le Trône impérial, vous avez
„ été témoins des étonnantes proſpé-
„ rités qu'elle a verſées ſur notre re-
„ gne. Nous avons conquis preſque
„ toute l'Aſie le ſabre à la main; les
„ plus grands Monarques ont été ſou-
„ mis à notre obéïſſance, & toute la
„ terre a été dans l'admiration de nos
„ exploits. Peu de Souverains, mê-
„ me dans les ſiécles paſſés, ont por-
„ té ſi haut la gloire du Trône, l'é-
„ tendue de l'Empire & l'autorité
„ du commandement. Mais ces
„ prodiges n'ont pû s'exécuter ſans
„ qu'il en ait couté beaucoup de vio-
„ lences, ni ſans répandre beaucoup
„ de ſang, même innocent. Que de
„ fideles Muſulmans ont péri dans
„ la chaleur des guerres, & dans les
„ premiers mouvemens de la fureur
„ des Vainqueurs! c'eſt ce que je ne

„ puis me rappeller ſans reſſentir de
„ vifs reproches de ma conſcien-
„ ce. Je ne puis me réſoudre à voir
„ finir ma vie qui eſt déſormais ſur ſa
„ fin, ſans tâcher de réparer tant d'ex-
„ cès par quelque bonne œuvre qui
„ me ſerve de ſatisfaction devant
„ Dieu „.

„ Après y avoir bien réfléchi, je
„ n'en trouve point qui ſoit plus con-
„ venable à mon état, que d'aller
„ porter la guerre dans le vaſte Em-
„ pire de la Chine. Je ne regarde
„ point en cela les droits que je puis
„ y avoir comme ſucceſſeur du trône
„ de Genghiſcan dont les enfans ont
„ conquis autrefois ce grand Etat. Et
„ plût à Dieu qu'ils y fuſſent encore
„ dominans, & que la Religion Mu-
„ ſulmane qu'ils y avoient introduite,
„ s'y fut maintenue dans ſa pureté.
„ Mais vous ſçavez que l'idolâtrie

„ abbattue par nos Conquérans Tar-
„ tares, s'eſt relevée, & qu'elle y
„ regne plus que jamais. Voilà le
„ motif qui m'excite à porter mes
„ armes dans une contrée ſi lointai-
„ ne : je n'ai plus déſormais beſoin
„ de conquêtes ni de victoires pour
„ me rendre célébre dans le mon-
„ de. L'ambition la plus vaſte ſeroit
„ pleinement ſatisfaite d'une partie
„ de ce que j'ai fait & conquis. Je
„ n'ai en vûe que d'aller en terminer
„ l'idolâtrie, & les adorateurs du feu
„ dont toute la Chine eſt pleine,
„ pour mériter la rémiſſion de mes
„ péchés, ſuivant ce que nous pro-
„ met expreſſément notre grand Pro-
„ phete. Vous ſçavez que vous avez
„ été les uns & les autres les inſtru-
„ mens de mes conquêtes. Vous
„ avez les mêmes crimes à expier.
„ Je m'attens que vous vous empreſ-

„ ſerez de prendre part à la péniten-
„ ce & au mérite d'une ſi ſainte en-
„ trepriſe. „

C'eſt ainſi que ce ruſé politique ſe jouoit de la Religion, & qu'il la faiſoit ſervir au déſir inſatiable qu'il avoit de s'aggrandir. Tous les Seigneurs & Officiers prévenus ou gagnés, ne répondirent autre choſe, ſinon qu'ils étoient les humbles eſclaves de ſa Hauteſſe, prêts à le ſuivre par-tout; & d'expoſer leur vie pour ſon ſervice. Auſſi-tôt la guerre de la Chine fut ouvertement déclarée. Il ſe tint divers conſeils où aſſiſterent les Emirs & les Chefs des Hordes pour convenir du nombre de gens armés que chacun d'eux devoit fournir: il ſe trouva qu'on pouvoit compter ſur trois cens mille hommes effectifs: ce qui avec les valets munitionnaires, & autres gens

néceſſaires à la ſuite d'une armée ſi nombreuſe, & d'une ſi longue expédition, devoit fournir un corps de plus de huit cent mille hommes. Les Tavarchis furent auſſi-tôt dépêchés dans toutes les Provinces. On congédia tous les Seigneurs pour aller promptement faire les levées dont ils étoient chargés; & Tamerlan étant retourné à Samarcande, s'y appliqua à faire des réglemens, tant pour maintenir la paix & la ſureté de ſon Empire, pendant une abſence qui paroiſſoit devoir être ſi longue, que pour ſoutenir & faciliter cette importante expédition.

Une ſi prodigieuſe armée ſe trouva prête ſur la fin de l'année 1404. On voyoit arriver de tous côtés dans la Tranſoxiane les troupes du Turqueſtan, de Balc, du Bedacan, de

Coraſſane, de Siſtan, de Mazendran, de la Perſe, des deux Iracs, des trois Royaumes de Géorgie, de la Natolie, de la Mer Caſpienne, du Cabuleſtan & des Indes. L'hiver qui fut rigoureux cette année-là n'empêcha point cette multitude innombrable de ſe mettre en marche. Il fut ordonné que les Mirzas Calil Sultan & Rouſtem, accompagnés des Emirs Huſſein & Chamſeddin Abbas, & tous les Généraux de l'aîle droite, paſſeroient l'hiver avec leurs troupes à Tachkunt, & que le Mirza Huſſein feroit la même choſe avec une partie des troupes de l'aîle gauche à Yaſſi & à Sabran.

Tamerlan ayant confié le ſoin du gouvernement de Samarcande à l'Emir Argouncha, fit déployer l'Etendart impérial, & partit de cette

ville le 8. Janvier 1405. accompagné des principaux Emirs, des Impératrices & des Dames du Serrail qui devoient le ſuivre juſqu'à une certaine diſtance. Il étoit précédé des troupes de ſa maiſon, à la tête deſquelles marchoient trente-ſix Eléphans armés en guerre. Le froid ſe déclara violemment dans les plaines de Sogdiane. Le vent, la pluie, la neige & les frimats tourmentoient beaucoup les chevaux & les hommes. L'on fut obligé de camper à Acſoulac, & d'attendre ſous les pavillons que le tems ſe fût un peu adouci.

La pluie & la tempête ayant ceſſé, la gelée affermit les chemins. On ne voyoit alors que chariots, fourgons & mulets dans tous les chemins que l'armée devoit tenir. Les pourvoyeurs chargés de procurer des vivres à l'armée, s'en acquitoient

avec tant d'exactitude, que l'abondance regnoit au milieu des déſerts comme dans les meilleures villes. Outre cela on portoit pluſieurs milliers de charges de bled dans des chariots qui ſuivoient l'armée, deſtinés pour ſemer dans les champs ſur la route, afin qu'au retour, ce bled en maturité pût ſervir dans le beſoin. On mena auſſi dans la même vûe pluſieurs milliers de chamelles pleines, afin que dans une preſſante néceſſité, leur lait put ſervir de nourriture aux gens de guerre. Ces précautions étoient néceſſaires à une armée telle que l'antiquité en fournit peu d'exemples.

La violence du froid augmentoit, & ſe faiſoit ſentir plus vivement à meſure qu'on avançoit du côté du Nord. Larmée arriva au fleuve du Yaxartes à la mi-Février. Le fleuve étoit

étoit entierement gelé, & avec tant de violence, qu'il falloit creuſer deux & trois coudées pour avoir de l'eau. Toute l'armée paſſa ſur la glace, & après quelques jours de marche arriva à Otrar vers le 27. de Février: elle fut obligée d'y ſéjourner. Comme pour aller plus avant, il falloit traverſer des montagnes aſſez rudes, il fallut envoyer voir dans quel état étoient les paſſages. On rapporta que les neiges rempliſſoient toutes les collines, & y étoient partout à la hauteur de plus de deux piques. L'Empereur réſolut d'envoyer quelques miliers de ſoldats pour frayer une route en écartant les neiges; ce qui devoit être un travail long & difficile. En attendant, l'Empereur s'occupoit à conſulter pluſieurs Tartares du déſert. Il s'informoit d'eux de la nature & des circonſtances des

chemins, des lieux où l'on pouvoit trouver commodément de l'eau & des pâturages, quelles routes enfin étoient ou les plus commodes ou les plus courtes.

Ce fut au milieu de ces occupations guerrieres, qu'une fiévre maligne cauſée apparemment par les travaux d'une marche fatiguante, & par la rigueur de la ſaiſon, ſaiſit l'Empereur avec une violence qui fit d'abord tout appréhender pour ſa vie. En vain pour arrêter les progrès du mal, la médecine employa-t-elle tout ce qu'elle avoit d'expérience. Il y avoit à la ſuite de la Cour quantité de Médecins Arabes conſommés dans leur profeſſion. Mais ils ſentirent bientôt que leur ſcience ſeroit inutile, & que la force de la maladie étoit ſupérieure à tous leurs remedes. Tamerlan s'apperçut de

leur embarras, & jugea lui-même qu'il y avoit peu d'eſpérance, & que ſa derniere heure s'approchoit. Il parut enviſager ce terrible moment avec une grande fermeté ; & ayant fait venir auprès de ſon lit l'Impératrice, & les principaux de ſon armée, il leur parla ainſi :

" Me voici enfin arrivé au terme
„ fatal où toute puiſſance & toute
„ grandeur humaine doivent finir.
„ Ma carriere a été aſſez brillante &
„ aſſez longue pour que je ne doive
„ pas ſouhaiter de la voir prolongée.
„ Je n'avois déſiré la vie que pour
„ une entrepriſe méritoire à la rémiſ-
„ ſion de mes péchés. Dieu en diſ-
„ poſe autrement, & ſans doute qu'il
„ ſe tient ſatisfait de mon deſir & de
„ ma bonne volonté. Vous ſçavez
„ tous qu'à l'exception des guerres
„ que la néceſſité ou l'amour de la

„ gloire m'ont fait entreprendre, je
„ me ſuis d'ailleurs toujours gouver-
„ né ſuivant les loix de l'équité. J'ai
„ toujours protégé le foible contre
„ les entrepriſes des puiſſans. J'ai pu-
„ ni le crime & récompenſé la ver-
„ tu. C'eſt à vous déſormais à faire
„ en ſorte que mes travaux ne ſoient
„ pas perdus, & à maintenir par vo-
„ tre bravoure & par votre fidélité
„ cet Empire qui m'a coûté tant de
„ peine & tant de ſang. Je déclare
„ mon fils Pir Mehemed Gehanghir
„ mon héritier univerſel, & mon
„ ſucceſſeur au trône de l'Empire.
„ Il doit en cette qualité dominer ſou-
„ verainement ſur tous ſes freres &
„ avoir le commandement abſolu
„ ſur tous les païs de ma juriſdiction,
„ en gardant cependant la diſpoſi-
„ tion que j'ai faite des Royaumes &
„ des gouvernemens dont ceux qui

„ ſeront pourvûs lui feront homma-
„ ge, & releveront de lui comme
„ ſes vaſſaux & ſes feudataires. Je
„ vous ordonne à tous de lui obéir,
„ & de le ſervir avec la même fidé-
„ lité que vous avez eue à mon égard,
„ afin que cet Empire ne retombe
„ pas dans la même confuſion où je
„ l'ai trouvé à mon avénément à la
„ couronne. „

Tous les aſſiſtans fondoient en larmes. L'Emir Chamelic, un des plus anciens & des plus attachés à la perſonne de l'Empereur, faiſant tréve à ſa vive douleur, prit la parole & dit "qu'ils ſe voyoient tous au
„ funeſte moment qu'ils appréhen-
„ doient depuis longtems, vû le peu
„ de ménagement que l'Empereur
„ prenoit de ſa ſanté; que s'il ne s'a-
„ giſſoit que de donner leur vie pour
„ racheter celle d'un ſi bon maître,

„ il n'y auroit perſonne qui ne la pro-
„ diguât de bon cœur; mais qu'il n'y
„ avoit aucun moyen de changer les
„ ordres de la providence; que ſi en-
„ fin il lui plaiſoit de leur ravir un ſi
„ grand Empereur, ils feroient voir
„ à toute la terre par leur obéiſſance
„ & par leur ſoumiſſion à ſes ordres
„ & à ſes volontés ſuprêmes, com-
„ bien ſeroit inviolable l'attache-
„ ment qu'ils avoient à ſa perſonne„.

L'Emir Cheik Noureddin ajouta
„ qu'il ſeroit à-propos en cette cir-
„ conſtance d'écrire au Mirza Calil
„ & aux Emirs de l'armée, laquelle
„ étoit encore à Tachkunt, afin qu'ils
„ entendiſſent eux-mêmes de la pro-
„ pre bouche de l'Empereur ſes der-
„ nieres volontés. J'en conviens,
„ (répliqua l'Empereur) mais l'heu-
„ re preſſe. Les abſens ne peuvent
„ être aſſez-tôt arrivés, il faut remettre

„ à ſe voir au jour du Jugement, &
„ vous-mêmes (continua-t-il, en ſe
„ tournant du côté des Emirs) vous
„ n'aurez plus déſormais d'audience
„ de moi. Je ne déſirerois qu'une
„ choſe, ce ſeroit de voir mon fils
„ Charroc ; mais Dieu ne le veut
„ pas. „

Après ce diſcours, l'Empereur fit approcher l'Impératrice & les Princes Aïdgel & Acbouga ſes petits Enfans qui étoient encore ſous la conduite des femmes. Tamerlan ſe faiſant un effort pour leur parler. " Je
„ vous laiſſe, (leur dit-il) bien jeu-
„ nes, mes chers Enfans, & bien éloi-
„ gnés du trône ; c'eſt à vos Peres à
„ vous donner dans le tems, la part
„ du commandement qui vous con-
„ viendra, ſoyez fermes & coura-
„ geux, obéiſſez aux Princes qui au-
„ ront l'autorité, & tâchez de demeu-

„ rer unis. Si une fois la diviſion ſe
„ met entre vous, on verra bientôt
„ ce grand Empire auſſi diſperſé qu'il
„ l'étoit, quand Dieu me l'a confié.
„ C'eſt à vous Madame (ajouta-t-il,
„ en regardant l'Impératrice) à veil-
„ ler particuliérement à ce que l'u-
„ nion regne dans la famille. Vous
„ ne pouvez vous occuper à rien de
„ meilleur pendant le tems qui vous
„ reſte à me ſurvivre; modérez la
„ douleur que vous reſſentirez de ma
„ perte, & témoignez-moi votre
„ affection, plutôt en tâchant de
„ maintenir tous nos enfans dans la
„ concorde, qu'en m'attendriſſant
„ par vos larmes, & en honorant mon
„ trépas par les vaines démonſtra-
„ tions d'un deüil qui ne peut m'être
„ d'aucune utilité.

Après ces paroles, l'Empereur ſentit ſon mal redoubler. Il fit ſortir tout

tout le monde, & voulut qu'il ne reſtât dans ſa chambre que l'Emir Chammelik & deux Imans attachés à la ſuite de la Cour, auſquels il ordonna de lire ſans ceſſe l'Alcoran au pié de ſon lit. Il paſſa la nuit en de grandes agitations, & expira au point du jour le premier d'Avril 1405. 1405

Ainſi mourut Tamerlan, le plus grand Prince qui ait jamais monté ſur le trône des Mogols, & le plus puiſſant des Souverains qui ayent regné de ſon tems. Quoique ſorti d'une famille diſtinguée parmi les Tartares, on peut dire qu'il fut l'artiſan de ſa fortune. Son coup d'eſſai fut de rentrer dans la Principauté de ſes Ancêtres. Son coup de maître fut d'élever ſur de ſi foibles commencemens un Empire le plus étendu & le plus abſolu qui ait jamais

ſubſiſté dans l'Aſie. Il expérimenta l'une & l'autre fortune, avec cette différence qu'il ne fit qu'un leger eſſai de la mauvaiſe, & que la bonne ayant commencé une fois à le favoriſer, ſembla fixer ſon inconſtance à ſon égard. Jamais Prince ne conçut de plus vaſtes projets, & ne les exécuta avec plus de promptitude & de bonheur: également habile à briller dans le conſeil par la juſteſſe de ſes avis & à faire trembler ſes Ennemis à la tête de ſes Armées formidables, il trouva le ſecret de s'attacher un Peuple leger & inconſtant, ami de la liberté, & qui ne ſe gouvernoit qu'au gré de ſes caprices. Avant lui les Tartares partagés par Hordes ou Tribus, ſe regardoient comme indépendans les uns des autres. Ils ne s'uniſſoient guéres que pour le pilla-

ge ; & après le ſuccès de quelque action bruſque, chacun ſe retiroit où le guidoit ſon caprice. Tamerlan ſçut gagner leur eſtime & leur affection. Il flatta d'abord leurs inclinations, il ſe rendit enſuite le maître de leurs perſonnes ; il les retenoit toujours par une obſervance extérieure des loix & des anciens priviléges dont ils étoient extrêmement jaloux ; mais il ſçávoit ſi bien manier leurs eſprits, qu'il les menoit toujours à ſon but. Il faut tout dire, les Tartares étoient pauvres avant Tamerlan. Ils vivoient la plûpart en ſauvages dans les déſerts, revêtus de peaux, & n'avoient pour toutes richeſſes que leurs armes & leurs chevaux. Il ſçut amorcer leur cupidité, par le pillage des riches Provinces de l'Aſie, qui les rendirent peu-à-

peu les plus opulens de cette belle partie du Monde.

Toute ſa vie ſe paſſa dans des guerres continuelles. Quoiqu'il ne cherchât qu'à ſatisfaire ſon ambition qui étoit immenſe, il avoit ſoin de la couvrir d'un prétexte tantôt de juſtice & tantôt de Religion. Il pouſſoit ſes expéditions avec vigueur; mais il n'étoit pas aſſés en garde contre la cruauté. Il ſemble qu'il prit un plaiſir barbare à verſer le ſang humain, & qu'il ſe plût aux ſaccagemens de villes & à la déſolation des Pays dont il faiſoit la conquête. Il monta ſur le trône de l'Empire à l'âge de trente-quatre ans, & en trente-ſix années de guerre, il conquit les trois formidables Empires du Zagataï, d'Hulacoucan, & de Touchican, c'eſt-à-dire, les deux tiers de l'Aſie. Il étendit ſon domai-

ne juſqu'aux extrémités de cette partie du Monde, de ſorte que ſa puiſſance, ſa richeſſe & ſa magnificence arriverent juſqu'à un point où l'imagination ne peut atteindre qu'avec peine. Il ne ſe contentoit pas de rendre les Rois vaincus ſes Tributaires ; il les détrônoit, changeoit la forme du Gouvernement, & donnoit l'inveſtiture des Royaumes à quelques Princes de ſa famille, ou à des Emirs de ſa Cour.

L'Empire de Perſe ſubſiſta dans les Princes de ſa Maiſon, qu'il y avoit inſtallés, juſqu'à la révolution d'Uſum-Caſſan. Les Rois qu'il avoit placés en Syrie & à Bagdad, ſe ſoutinrent juſqu'à ce que les Mammelucs euſſent repris le deſſus. Son Empire fut de moindre durée, à cauſe de la puiſſance des Ottomans, qui ſe

releva bientôt ſous les Selim & ſous les Bajazets. Les Indes ſe ſoutinrent mieux, puiſque les ſouverains de l'Indoſtan, qu'on appelle Grands-Mogols, font remonter leur génération juſqu'aux fils de Tamerlan. Ce Prince ſi heureux dans ſes expéditions, le fut encore dans le grand nombre d'enfans qu'il laiſſa après ſa mort. Il vit pendant ſon Regne trente-ſix Princes ſes fils ou ſes petits-fils, & dix-ſept Princeſſes de ſon Sang; mais cette nombreuſe poſtérité, loin de contribuer à affermir ſon Empire, ne fit qu'en procurer la ruine.

En effet la plûpart de ces Princes jaloux du choix que leur Pere avoit fait de Pir Mehemed pour ſon Succeſſeur, refuſerent de ſe ſoumettre, Le Mirza Calil qui ſe trouva le plus proche du lieu où Tamerlan mourut.

profita de cette proximité & du commandement de l'aîle droite de l'armée qui lui avoit été confiée. Au lieu de pourſuivre l'expédition de la Chine, comme Tamerlan l'avoit conſeillé en mourant, il tourna tout-à-coup vers Samarcande. Ayant lié une intelligence avec Argouncan qui y commandoit, il fut admis dans cette Capitale, & ſe mit en poſſeſſion du Trône & des Tréſors de l'Empire. Il ne s'y maintint pas ſans peine; les guerres civiles ſe rallumerent plus vivement que jamais dans l'étendue de l'Empire Tartare; chaque Prince profitant des déſordres, ſe cantonna dans ſes Gouvernemens, ou envahit ce qui ſe trouva à ſa bienſéance. Les Peuples nouvellement conquis ſecouerent le joug; & l'Empire Tartare, cet Empire

commencé par Genghiſcan, augmenté par ſes enfans, bouleverſé enſuite, puis rétabli par Tamerlan, & porté par ſes travaux juſqu'au dernier période, ne fit plus depuis qu'aller en décadence, & retomba peu-à-peu dans l'obſcurité.

Fin de l'Hiſtoire de Tamerlan.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *l'Hiſtoire de Tamerlan, Empereur des Mogols, & Conquérant de l'Aſie, par le P. ** de la Compagnie de Jeſus &c.* Cet Ouvrage m'a paru mériter d'être communiqué au Public. Fait à Paris, ce 15. Juillet 1738.

L'ABBE' RAGUET.

PRIVILEGE DU ROY.

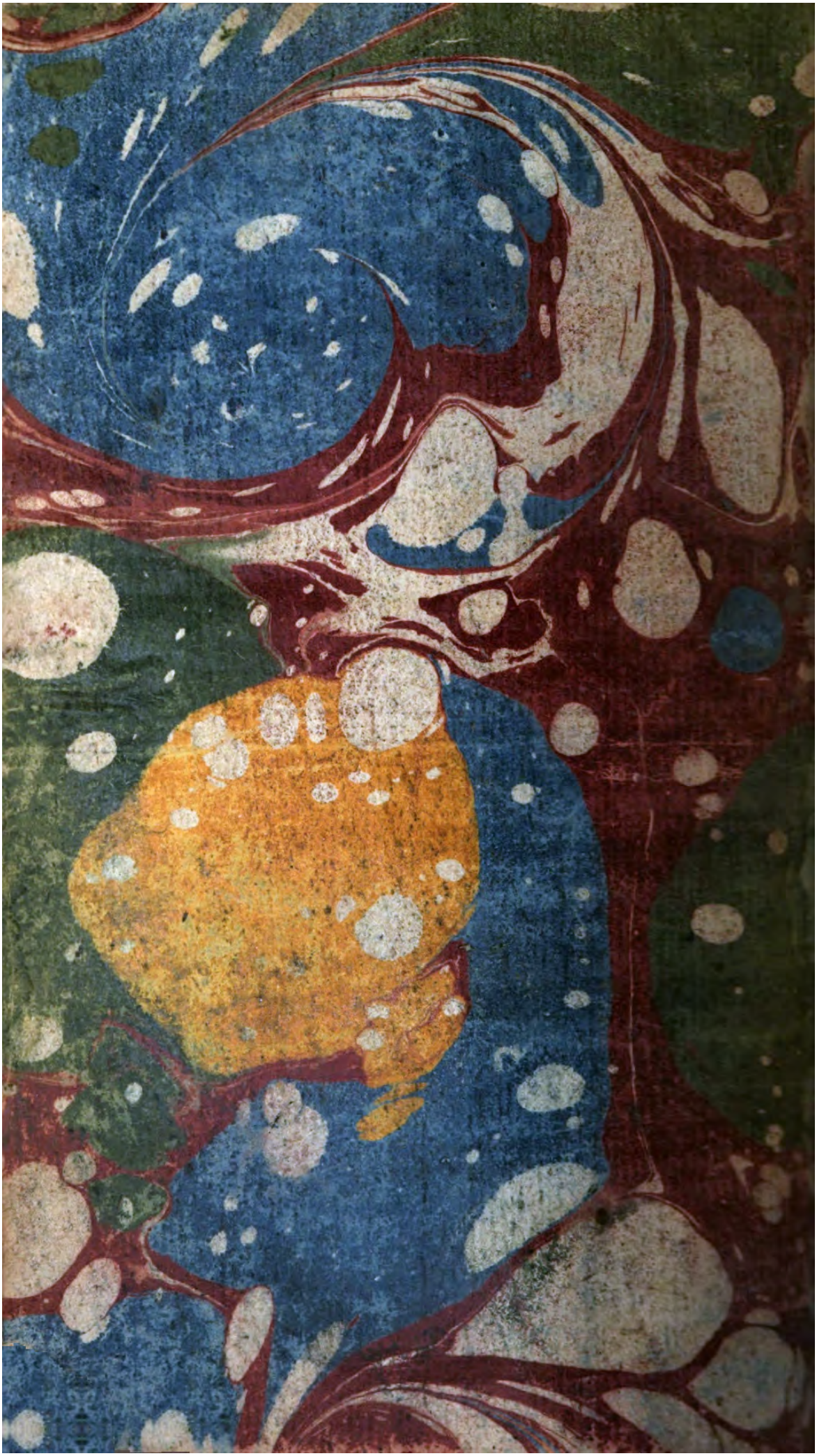
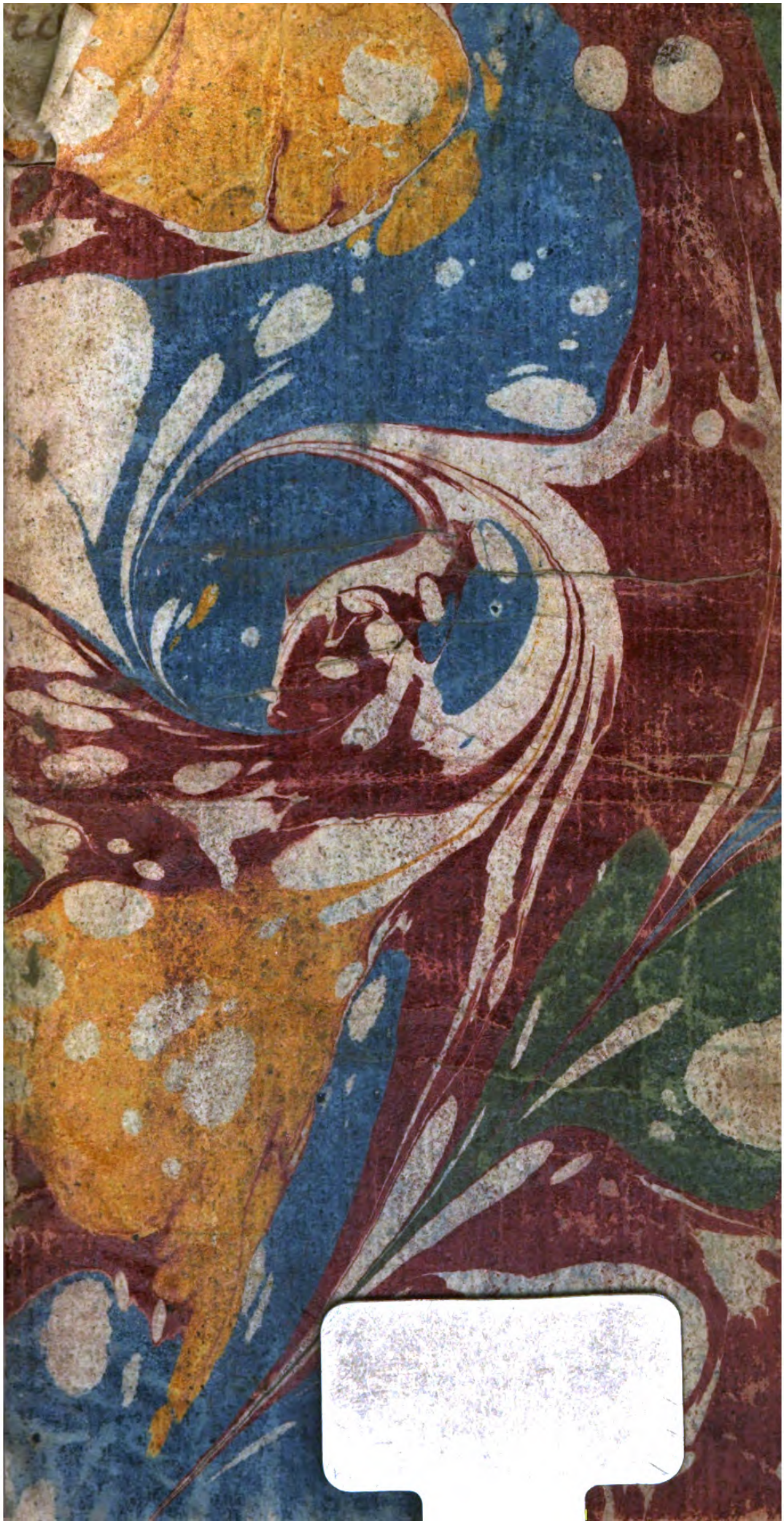
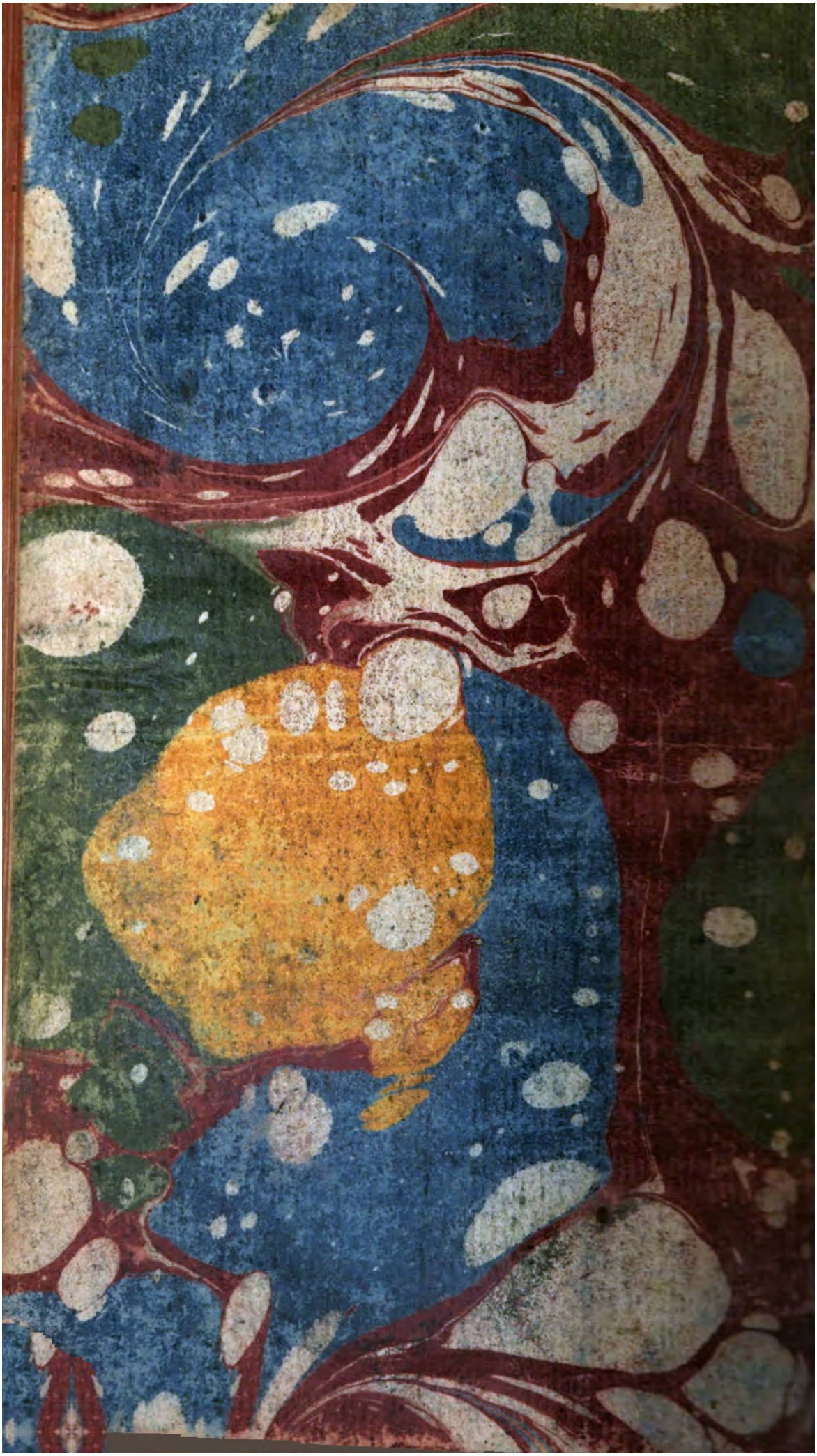
LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & Féaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuſcrit qui a pour titre : *Hiſtoire de Tamerlan*, Empereur des Mogols & Conquérant de l'Aſie par le Pere Margat Jeſuite, qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes. A CES CAUSES. voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Livre ci-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparement,

& autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter ni contrefaire ledit Livre ci-deſſus expoſé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction ou changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impreſſion de ce Livre ſera fait dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de

chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le trentiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cens trente-huit, & de notre regne le vingt-troiſiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Régiſtré ſur le Régiſtre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 79. fol. 68. conformément aux Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 4. Août 1738.

LANGLOIS, Syndic.

60413063